

AGAPIUS - À CEUX QUI S'APPRÊTENT À LIRE

Des miracles surnaturels de notre Souveraine, la Mère de Dieu, et de la Vierge Marie, quelques-uns, rédigés par divers maîtres et traduits par nos soins pour le bien commun

Lorsqu'un malade chronique et désespéré apprend qu'un médecin expérimenté et savant a été trouvé, capable de guérir toutes les maladies, il se réjouit, presque, il sursaute de joie, espérant retrouver la santé désirée au plus vite. Vous, qui souffrez d'une maladie de l'âme ou du corps, réjouissez-vous, réjouissez-vous de bonheur et célébrez spirituellement. Ou plutôt, soyons tous heureux et réjouissons-nous ensemble qu'un médecin aussi merveilleux nous soit apparu, qui guérira toutes les maladies gratuitement et sans contrepartie. Mais qui est donc ce médecin si miséricordieux et si sage en toutes choses ? Elle est notre Secours commun à tous les chrétiens, notre plus chaste intercesseur auprès de Dieu, lumière dans les ténèbres, refuge pour les vaincus et rédemption pour les captifs, pour nous qui pleurons, protection et redressement pour les paralytiques, espoir pour les désespérés, rédemption parfaite pour tous ceux dont l'esprit est tombé. Je l'appelle la Reine des anges. Elle est la très honorable et la très sainte de toute la création, la Mère de Dieu toujours Vierge, le Médecin commun de ceux qui sont malades et affligés, la Consolatrice et l'Intercesseur auprès du Seigneur, qui a racheté et arraché un à un tant de pécheurs aux mains du démon ! Combien de boiteux et de paralytiques a-t-elle redressés ! Combien de morts a-t-elle ressuscités ! Combien de prisonniers a-t-elle libérés ! Combien de malades atteints de diverses affections a-t-elle guéris et rendus à une santé parfaite ! Vraiment, bien-aimés, si j'avais toutes les langues des hommes et des anges, je ne saurais décrire les innombrables et insolites miracles accomplis par le Bienfaiteur, riche en dons, pour le bien commun de nous tous, chrétiens. Quoi d'étonnant si ses serviteurs accomplissaient eux aussi des miracles similaires ? Combien en ont accompli saint Nicolas myrrhophore ? Spyridon de Trimythée ? Grégoire de Néocésarée le thaumaturge et d'autres ? Et s'ils ont pu le faire par la puissance divine et son aide, alors, à votre avis, combien la Souveraine qui a donné naissance à Dieu pourrait-elle accomplir ? N'est-ce pas le plus grand et le plus extraordinaire miracle que la Vierge ait donné naissance au Dieu de tous ? Si son Fils lui a accordé une telle grandeur, il n'est pas étonnant que la Mère de Dieu accomplisse des miracles exceptionnels.

**QUAND DIEU LE VEUT, L'ORDRE NATUREL EST VAINCU.
QUAND DIEU AGIT, L'IMPOSSIBLE EST ABOLI.**

Afin que chacun comprenne clairement et sache quel secours trouve, dans l'âme et le corps, celui qui désire et vénère la Reine du ciel, j'ai décrit quelques-uns des innombrables miracles qu'elle a accomplis au profit de nombreuses personnes. Ceux qui ont lu mon récit, s'ils sont paresseux et découragés, qu'ils se repentent, poussés par l'amour pour la Vierge perpétuelle. Et que les hommes vertueux accomplissent un exploit toujours plus grand avec une profonde révérence pour elle.

Acceptez, frères en Christ, ce don comme précieux, bénéfique pour l'âme et très salvateur. Qu'aucun homme intelligent ne résiste et ne dise que tel miracle n'est pas vrai, mais, dit-on, de mon invention. Un tel homme veut s'opposer à la très sainte Enfantre de Dieu, car il est entré en lutte avec la vérité. Dieu de tous est témoin. Je n'ai rien écrit de mon propre esprit, mais j'ai trouvé cela écrit dans divers livres d'anciens maîtres, et je l'ai consigné. Il y a eu des miracles dont l'année, le lieu ou les noms n'étaient pas indiqués. J'ai voulu ajouter cela de ma propre initiative, afin que chacun, en voyant le nom, le lieu et l'heure, soit imprégné d'une plus grande

confiance. Mais mon père spirituel ne m'a pas ordonné d'ajouter quoi que ce soit de ma part, mais d'écrire tel qu'il est dans les anciens écrits.

Que personne donc ne soit paresseux dans l'amour et l'effort pour notre Bienfaitrice et Intercédric. Qu'il élève particulièrement sa révérence vers elle, en lisant chaque fois l'Acathiste : *Un ange fut envoyé du ciel comme intercesseur...* Votre âme recevra un grand bienfait.

Si vous êtes très pécheur, ne désespérez pas, mais placez tout espoir dans la miséricorde infinie du Dieu généreux en toutes choses et dans l'audace de la Mère de Dieu, toujours Vierge. Après avoir confessé avec tendresse, observez scrupuleusement la règle que votre père spirituel vous donnera, et ayez alors confiance que la toute sainte Enfantrice de Dieu ne vous abandonnera pas au tourment, mais vous rendra digne de la félicité céleste. Ici, parmi ces récits, est révélée la miséricorde dont elle a fait preuve envers les pécheurs qui, malgré leur grande iniquité, haïssaient leur chute de tout leur cœur et la pleuraient longtemps; c'est pourquoi ils étaient jugés dignes du pardon. J'ai écrit un livre pour ceux qui ont souillé l'image et la ressemblance de Dieu, afin qu'ils ne désespèrent pas complètement de leur salut et ne pensent pas qu'ils ne recevront pas l'absolution. Aucune iniquité ne saurait vaincre la bonté et la miséricorde divines. En vérité, l'iniquité naît souvent non pas de l'ingéniosité et de la ruse, mais de l'inattention, de la violence ou d'une grande tentation charnelle. Par exemple, une personne commet souvent un péché sans en soupçonner la gravité sur le moment. Ou bien sa chair la tente profondément et elle commet l'adultère. Ou bien il est torturé, ne supportant pas la souffrance et renonçant à la foi. Ou bien il fait quelque chose de similaire. S'il se repent d'avoir ainsi chuté, il méritera le pardon, car l'amour du Maître pour l'humanité triomphe de toute méchanceté. En vérité, la douleur du repentir équilibre le péché. Lorsqu'un coup mortel est porté à l'âme, le remède du repentir semble amer et dur. Mais des torrents de larmes guérissent la blessure. Si le péché a été commis sans tentation, comme nous l'avons dit plus haut, mais avec calcul – comme le font certains sans scrupules qui disent : «Faisons la volonté de la chair et goûtons aux plaisirs du monde, mais ne servons pas pour le salut de notre âme pour l'instant» – alors ces personnes ne mériteront pas le repentir lors d'une mort prématurée, car elles ont péché contre Dieu volontairement et consciemment, avec calcul, de manière pragmatique. Elles n'ont aucune assurance devant Dieu. J'écris ceci pour des gens simples qui pourraient être induits en erreur en lisant dans notre livre combien de débauchés, de voleurs et de personnes ayant renié le Seigneur ont été sauvés grâce à leur vénération de Notre-Dame. Ces simples diront : «Péchons nous aussi, et avec un peu de repentir, nous pouvons obtenir le pardon.» Cela n'arrivera pas, et n'y pensez pas ! Quiconque lit des miracles, y ayant compris la grande audace devant Dieu, sa Mère très pure, même si sa vertu et sa révérence envers Dieu sont minimes, ne doit pas abandonner, mais cultiver son bien spirituel autant qu'il le peut. Qu'il lise constamment des prières et des canons à Dieu et à sa Mère toute pure, afin d'être digne de mourir dans la justice. Il y a aussi ceux qui se noient dans une multitude d'iniquités. Qu'ils n'aient pas honte de leurs péchés, craignant, disent-ils, qu'il soit trop tard. – Non, le Seigneur est généreux, patient et très miséricordieux. Il récompense ceux qui sont venus à la dernière heure, au même titre que ceux qui ont œuvré dès la première heure. Il est miséricordieux jusqu'au dernier, servant les premiers.

Que le pécheur ait recours au salut commun de nous tous, pécheurs : la Mère de Dieu, toujours vierge. Pour qui elle est la conseillère et l'intercesseur du Seigneur, il sera digne de pardon, car la prière de la Mère est très forte pour la bonne volonté du Seigneur.

Que ceux qui lisent ces pages reçoivent le secours et la grâce de Dieu. Priez pour moi, pécheur, et priez Dieu et sa Mère toute-puissante de m'accorder l'honneur d'achever le chemin de ma vie par une bonne repentance, afin que je puisse atteindre la béatitude éternelle en Jésus Christ notre Seigneur. À Lui appartiennent toute gloire,

tout honneur et toute adoration auprès de son Père sans commencement, très saint, bon et vivifiant.

MIRACLE 1

À propos des Juifs aveuglés et de l'amputation de leurs mains – comment ils furent guéris par la Mère de Dieu lorsqu'ils crurent au Christ.

Au moment où notre Seigneur Jésus Christ voulut transférer sa Mère toute immaculée de ce monde à une vie céleste et bénie, afin qu'elle règne avec lui pour toujours, comme il lui sied, il ordonna aux apôtres de se rassembler du monde entier, où ils étaient dispersés, pour proclamer la parole du salut. Les apôtres se réunirent au lieu de Gethsémani, où vivait la très sainte Vierge, pour l'ensevelir. Alors, sur l'ordre de Dieu, les nuées enlevèrent les apôtres, et ils apparurent tous en un instant devant le visage de la Vierge perpétuelle. À leur vue, elle se réjouit profondément et leur annonça que son heure était venue d'être comptée parmi les défunts, afin de se réjouir avec son Fils et Maître. Elle dit ce qu'elle désirait et les consola à sa Dormition : la Mère de Dieu orna son corps honorable et vénérable, les bénit et remit son âme très sainte entre les mains immaculées du Dieu éternel. Puis, selon son annonce, les apôtres prirent le lit très saint et s'y rendirent avec dignité et révérence, en chantant harmonieusement un hymne pour le départ de l'âme. De même, les saints anges accompagnèrent leur Souveraine et Reine, chantant invisiblement et louant de leurs voix les plus douces, si merveilleuses qu'elles s'entendirent dans les airs. Mais les Juifs envieux et impies, manifestant leur haine pour le Seigneur et leur propre dépravation, s'attaquèrent au tombeau, voulant profaner le lit très honorable de Dieu. Mais aussitôt le jugement divin s'abattit sur ces impudents : dès qu'ils s'approchèrent du tombeau, ils devinrent tous aveugles. L'un d'eux, le plus effréné de tous, osa sans vergogne s'emparer du lit sacré, avec l'intention de le faire tomber des épaules des apôtres. Mais les anges ne supportèrent pas une telle moquerie de la tente de la Reine, mais punirent justement son impudence et son impudence : ils lui coupèrent les mains invisiblement, ce qui devint un spectacle terrible et pitoyable, car elles étaient suspendues au tombeau. L'homme, ayant enduré cela, pleura amèrement et inconsolablement. Alors Pierre, imitateur de son Maître, fut saisi de pitié et attristé par ses larmes. S'approchant, il dit à cet homme : «Crois de tout ton cœur qu'elle est vraiment la Mère du Fils de Dieu, qui est né sans semence de cette Vierge éternelle, et alors tu connaîtras sa puissance, tu recevras tes mains.» Il s'écria en larmes : «Je crois, ma Souveraine, et je confesse que, véritablement et sans incorruptibilité, tu as donné naissance à mon Seigneur et Sauveur Jésus Christ, le Fils du vrai Dieu et Père !» Alors saint Pierre conduisit ce Juif aux mains coupées et les rapprocha de leur place (ô miracle incroyable !) – et les mains s'y accrochèrent de nouveau de manière surnaturelle, comme auparavant ! Et tous glorifièrent Dieu et la Vierge toute immaculée.

Les autres, ceux qui étaient devenus aveugles, ayant entendu parler du miracle, bien qu'endurcis de cœur, mais afin de recevoir la lumière, confessèrent leur péché en larmes et crurent au Seigneur. Pierre leur dit : «Approchez-vous et jetez les yeux sur son vêtement, et elle, comme la Mère de miséricorde, aura pitié de vous en vous-mêmes pour vous guérir.» Et ils le firent, recouvrant la vue ensemble de la même manière.

Qui expliquera et racontera la gloire que tous ont donnée à Dieu, et la gratitude envers la Vierge ! Ils la louèrent jusqu'à Gethsémani où ils ensevelirent son corps très pur, écoutant pendant trois jours les hymnes des anges, jusqu'à ce que ceux-ci la prennent, elle qui était montée au ciel, et la fassent asseoir à la droite de son Fils, notre Sauveur.

Mais la mort de son corps, reçu par Dieu, ne paraîtra-t-elle pas superflue à quiconque ? Qu'ils l'aient déposé au tombeau ? La Mère n'aurait-elle pas pu souffrir les souffrances du Fils ? Il était pourtant juste qu'elle descende elle aussi au tombeau et qu'elle soit transportée de là au paradis, afin que nous puissions croire à notre

résurrection, quand le Seigneur le voudra, au jour du Jugement dernier. Or, nous souffrons dans le tombeau la destruction du corps et la corruption, afin que le péché qui est dans notre chair soit éradiqué. Or, le corps très saint de la Vierge, sanctifié par le saint Esprit dès sa conception, n'a pas subi la corruption au tombeau, mais a été immédiatement ressuscité par la volonté de son Fils. Elle règne avec lui pour toujours dans cette gloire et cette joie ineffables. Puissions-nous, nous aussi, en être dignes par ses saintes intercessions. Amen.

MIRACLE 2

À propos de la femme morte qui allaita son enfant et ressuscita un an plus tard

Après l'Ascension de notre Seigneur Jésus Christ, exactement 15 ans plus tard, lorsque les Juifs impies lapidèrent le premier martyr Étienne et commencèrent à persécuter les apôtres, les chassant de Jérusalem, comme ils le faisaient avec tous ceux qui annonçaient le Christ, l'un des disciples du Christ, l'apôtre Maximin, était encore en vie. Selon la parole de l'apôtre Pierre, il accompagna Marthe et Marie-Madeleine partout, afin de ne pas se séparer d'elles. Leur frère s'enfuit à Chypre par crainte des Juifs, pour ne pas être tué. Les sœurs restèrent à Jérusalem auprès de la très sainte Vierge jusqu'à son honorable et glorieux repos. Alors, elles vendirent tous leurs biens, donnèrent l'argent aux pauvres et commencèrent à mener une vie apostolique. Voyant qu'elles annonçaient le nom du Christ avec assurance et sans crainte, les Juifs les jetèrent dans une barque sans gouvernail ni rames, de sorte qu'elle coula. Ils laissèrent l'arbre flotter au gré du vent. Dans la barque se trouvaient Marie, Marthe, la servante Maximille, surnommée Maximin, et un autre homme nommé Callidonius, le même aveugle de naissance que le Seigneur avait guéri.

Ces cinq hommes prièrent Dieu de les guider là où sa grâce le désirerait. La puissance et l'aide de Dieu les conduisirent à une terre peuplée de Gaule, appelée Marsilium (Marseille). Ils quittèrent la barque et, après avoir glorifié Dieu, se rendirent au marché pour demander si quelqu'un leur donnerait l'aumône en guise de nourriture. Mais les habitants idolâtres ne furent pas miséricordieux.

Il y avait dans la ville un commandant sans enfant qui vit la sainte femme en vision cette nuit-là. Elle lui dit : «Tu es couché et tu te reposes au lit avec ta femme, homme sans cœur. Tu es comblé de toutes les bénédictions, et les serviteurs du vrai Dieu meurent de faim. Lève-toi et va au marché demain matin, prends cinq étrangers et installe-les chez toi. Si tu ne m'écoutes pas, tu subiras plus tard une mort horrible et cruelle.» Voyant cela, le commandant et sa femme prirent peur et emmenèrent les étrangers dans leur palais, leur donnant tout ce dont ils avaient besoin. Quelques jours plus tard, le commandant entendit l'enseignement de Marie. Elle proclama le Christ comme le vrai Dieu, racontant les miracles qu'il avait accomplis. Le commandant dit : «Si le Christ, que tu proclames Dieu Tout-Puissant, me donne l'enfant que je désire tant, je promets de devenir chrétienne et de détruire toutes les idoles.» Elle répondit : «Non seulement le Seigneur Christ peut t'accorder cette grâce, mais il peut aussi exaucer toute autre requête. Crois en lui sans hésitation et tu connaîtras sa puissance.»

Quelques jours plus tard, sa femme devint enceinte et, aussitôt, tous les membres du palais furent baptisés. Le commandant manifesta un tel respect et un tel désir de foi qu'il voulut se rendre à Jérusalem pour vénérer les lieux saints. Sa femme, également pleine de respect, demanda en larmes qu'on l'emmène avec lui, et avec tant d'insistance que le commandant, ne voulant pas la contrarier, décida de l'accompagner. Il laissa Marie-Madeleine à la tête de la maison à sa place. Il lui donna par écrit le pouvoir de détruire tous les autels d'idoles et de construire des temples. Tout ce qu'elle désirait devait être accompli sans contestation. Il lui remit les clés de la ville et lui remit tous les trésors. Puis il monta à bord du navire avec sa femme et plusieurs autres personnes qui les servaient. Le premier jour, ils partirent, mais un vent contraire se leva. Ils s'arrêtèrent longtemps dans la baie, attendant un vent favorable, puis hissèrent les voiles. En chemin, le moment arriva où la femme devait

accoucher. Dans de grandes douleurs, un garçon naquit, et la mère mourut aussitôt. Le prince était profondément attristé. Mais sa révérence ne diminua pas; il ne reprocha pas à Dieu ni ne déclara qu'il était nécessaire de rebrousser chemin. Il se contenta de pleurer la perte et ordonna aux marins de se rendre sur une île déserte proche. Là, il emporta le défunt et l'enfant et les déposa dans une grotte. Il dit : «Très sainte Mère de Dieu, Mère des orphelins, secours des désespérés ! Comme tu as donné naissance à Dieu miraculeusement, protège cet enfant et dirige-le selon ta volonté.» Après avoir dit cela, il monta à bord du navire et, quelques jours plus tard, ils arrivèrent aux abords de Jérusalem. Après avoir débarqué, il se rendit par voie de terre à la Ville sainte. Là, par la volonté de Dieu, il trouva l'apôtre Pierre et lui raconta ce qui s'était passé. L'apôtre dit : «Que la paix soit avec toi, mon enfant, car tu as cru à la proclamation du salut. Ne pleure pas ta femme et ton enfant, car le Seigneur peut transformer ta tristesse en joie et en exultation.» Ils partirent ensemble, et l'apôtre montra à l'invité tous les lieux où le Seigneur marchait et accomplissait des miracles : la cène de Sion, le jardin de Gethsémani, le Golgotha et le mont des Oliviers, d'où il monta au ciel. Il lui enseigna suffisamment sur la Providence divine et la foi. Ils y passèrent ainsi plus d'un an. Au moment de se séparer, l'apôtre pria et le salua. Par la volonté de Dieu tout-puissant, quelques jours plus tard, le prince arriva sur une île déserte, où il laissa sa défunte épouse avec leur enfant. En entrant dans la grotte, il vit l'enfant tétant le sein de la morte, saine et sauve, comme il l'avait laissée. Le commandant, stupéfait, dit au Seigneur en larmes : «Dieu Tout-Puissant, par ta grâce, qui as nourri cet enfant si longtemps ! Je crois que tu peux aussi ressusciter sa mère, afin que ma tristesse se change en une double joie, selon la prophétie de Pierre, ton apôtre. Oui, Maître très miséricordieux, exauce-moi, ton indigne serviteur, par l'intercession de la Vierge Marie, qui m'a éclairé et m'a conduit à te reconnaître.» Il parla ainsi avec larmes et foi, et aussitôt (ô miracle !) la morte se releva, comme sortie du sommeil, et dit en gémissant : «Ô ma très douce Souveraine ! Béni soit ton nom, car tu m'as couverte, tu m'as guidée jusqu'à la naissance, et tu as allaité mon enfant pendant tant de jours.» Puis elle annonça à son mari : «Sache que dans tous les lieux saints que saint Pierre t'a montrés, j'ai été moi aussi, et j'ai tout vu, car l'ange de Dieu m'a conduite.» Et elle nomma tous les lieux saints, ce qui émerveilla particulièrement le commandant. Ils montèrent à bord du navire et naviguèrent vers leur pays. Là, s'étant inclinés devant sainte Marie, ils lui racontèrent tout ce qui s'était passé. Tous les habitants de la ville furent baptisés, abattirent toutes les idoles, bâtirent de saintes églises et accomplirent d'autres bonnes œuvres à la gloire du Père, du Fils et du saint Esprit.

MIRACLE 3

À propos d'un certain Jean. Une vision utile.

Le 23 novembre, le synaxaire raconte qu'à l'époque de l'empereur Constantin (l'année n'est pas précisée), vivait un tailleur nommé Jean. Il passait ses journées dans le mal, s'adonnant aux plaisirs de la chair, sans penser aux tourments éternels qui attendent les pécheurs. Le Dieu bon et très miséricordieux, qui dirige tout vers le salut, lui montra une terrible vision afin qu'il corrige sa conduite. Jean rêva qu'il avait terminé un vêtement et l'apporta au roi. Ils conversèrent avec le roi et se réjouirent ensemble. Puis il vit le roi tirer son épée, le saisir par la tignasse de ses cheveux, qui étaient très longs, et les lui couper en disant : «Comme l'épée a coupé tes cheveux, ainsi elle te coupera la tête.» Terrifié par l'idée que l'épée lui coupait déjà le cou, le tailleur se réveilla en tremblant et dit : «Je te remercie, rêve, que cette terrible fin se soit terminée en rêve.»

Mais le tailleur ne s'améliora pas et oublia sa peur. Ignorant la cause de ce rêve, il tomba gravement malade. Puis, Dieu miséricordieux lui fit à nouveau une vision, non plus en rêve comme auparavant, mais dans une sorte d'oubli. Il lui sembla qu'il était conduit à l'endroit où siègent habituellement les juges prononçant la peine

de mort. Il vit le roi le plus terrible présider, vêtu des habits d'évêque et de roi. Près de lui, à droite, se tenaient des personnages ressemblant à des saints, se comportant comme des prêtres. De l'autre côté, il vit des gens d'apparence sauvage et hideuse. Derrière ces derniers se trouvait un fossé, sombre et terrible. Jean se tenait là, à peine vivant de tremblements. Le roi lui dit : «Sais-tu qui je suis, ô jeune homme ?» Il répondit avec une grande crainte : «Je crois, Seigneur, que tu es le Fils de Dieu, incarné pour nous, comme nous le disent les Écritures.» Le Christ lui dit : «Si tu me connais par les Écritures, pourquoi ne penses-tu pas à la destruction par laquelle l'empereur Constantin t'a alors effrayé ? Ou ne comprends-tu pas ce que je te dis ?» Il répondit : «Je le sais, Maître, et je porte encore cette peur en mon âme.» Le roi et Seigneur répondit : «Si, comme tu le dis, tu as encore peur en ton âme, pourquoi ne te repens-tu pas de tes iniquités ? Car c'est moi, et non l'empereur Constantin, qui t'ai montré ce terrible tourment.» Ayant dit cela, il fit signe à ceux qui se tenaient là de jeter Jean dans cette fosse terrible. Mais le tailleur s'écria d'une voix forte : «Très sainte Mère de Dieu, aide-moi.» Alors la toute sainte Vierge apparut devant le Seigneur et le pria d'avoir pitié de ce pécheur. Alors qu'ils l'avaient déjà traîné jusqu'au fossé, une voix se fit entendre : «Laissez-le à la prière de ma Mère, laissez-lui le temps de se repentir.» Après cela, le faible tailleur reprit ses esprits et fut aussitôt guéri, par la grâce de la très sainte Mère de Dieu.

Il alla alors trouver un moine pieux et lui raconta ce qui était arrivé. Le moine lui dit : «Rends gloire à Dieu, frère, et remercie la très sainte Mère de Dieu, qui t'a honoré d'une telle vision. Corrige vite ta vie, afin de ne pas subir ce qu'un certain prince nommé Georges a déjà subi. Son ami eut une vision similaire, le voyant entraîné dans l'abîme de l'enfer, et il fut également racheté de ce danger par l'intercession de ceux qui peuvent intercéder auprès du Seigneur. On lui donna encore vingt jours à vivre. Cette vision fut annoncée à Georges par un homme pieux qui l'avait vue. Mais Georges n'y prêta aucune attention, et resta sans correction. Vingt jours plus tard, il mourut et subit de terribles tortures. Alors prends garde et surveille ta vie. Car tu sais que tu n'as d'autre secours que la Très Sainte Vierge. Et implore-la sans cesse avec larmes, afin qu'elle t'accorde la béatitude éternelle. » Jean entendit le conseil salvateur du pieux moine et, se souvenant toujours de la peur de cette terrible vision, commença à confesser tous ses péchés, fit de grandes aumônes, jeûna et Il a accompli d'autres vertus. Après avoir vécu dans l'amour de Dieu, il est parti pour la vie éternelle.

MIRACLE 4

À propos de l'église de la Mère de Dieu à Neorium

À la fin des Ménées d'Auguste, il est écrit qu'à l'époque des très pieux Michel et Théodora vivait à Constantinople un patricien (courtisan) nommé Antoine. Sur son domaine fut construite une belle et glorieuse église de la très sainte Mère de Dieu, au lieu-dit Neorium. Les rois iconoclastes précédents dépouillèrent l'église de toute sa splendeur, comme ils le firent dans d'autres églises, jetèrent toutes les icônes et n'inscrivirent que des croix sur les murs pour la vénération. Mais lorsque l'orthodoxie resplendit, le patricien orna à nouveau l'église d'or et d'images saintes. À côté, il construisit un petit bain pour le soulagement corporel. De son vivant, le pieux patricien administra l'église et fit l'acquisition de tout le nécessaire. La glorification de Dieu y était toujours célébrée. En contrebas, dans le bain, des miracles se produisaient par la grâce divine et l'intercession de la Vierge Marie. De nombreux malades, tourmentés par diverses infirmités, furent guéris.

À la mort d'Antoine, les thermes furent laissés à l'abandon. Ses descendants ne dépensèrent pas d'argent pour apporter suffisamment d'eau, mais volèrent beaucoup de marbre. Le temple fut légué à un prêtre respectueux, qui servait avec beaucoup d'enthousiasme. La sainte Mère de Dieu y accomplit de nombreux miracles, et le peuple honora grandement le temple, fournissant au prêtre tout ce dont il avait besoin.

Au bout d'un certain temps, l'empereur Romain voulut construire une belle demeure dans son palais. Il chercha du marbre, et on lui dit que ces thermes contenaient le plus beau marbre qu'il désirait. L'empereur chercha à démolir les thermes et à s'emparer de tout le marbre. Mais la sainte Mère de Dieu, qui vivait dans le temple, ne laissa pas impunie l'iniquité et ne permit pas que sa maison soit détruite. Elle apparut dans une vision nocturne à Nestor (l'architecte à qui le roi avait ordonné de détruire les thermes) et lui dit : «Prends garde, n'ose pas enlever ne serait-ce qu'une pierre de ma maison à Néorée. Tu vas avoir beaucoup de chagrin.» Nestor rapporta cela au roi. Le roi, vertueux dans son cœur, dit : «Je ne veux pas aller à la cour avec la très sainte Mère de Dieu, mais je rénoverai même sa maison, si nécessaire.» Il ordonna que les bains soient agrandis et remplis d'eau. Les rois Romain, Christophe et Constantin s'y lavaient. Ils promulguèrent immédiatement un décret stipulant que ce temple recevrait chaque année des rois une certaine somme d'or pour ses dépenses.

Alors, la Mère de Dieu recommença à accomplir d'innombrables miracles, comme auparavant. Nous en rapporterons un, confirmant ainsi fidèlement les autres. Il y avait une femme glorieuse, terriblement malade. Son corps était si affaibli qu'il était couvert d'ulcères puants, et elle ressentait une douleur et une souffrance insupportables. Elle dépensa tout son argent en médecins, mais rien ne l'aida. Apprenant les miracles que la Mère de Dieu accomplissait à Néoria, elle s'y rendit et y vécut de nombreux jours, mais ne fut pas guérie, car le Seigneur attend une grande patience. Il ne nous écoute pas immédiatement lorsque nous demandons de faire preuve de constance et d'endurance. Voyant que cela ne lui apportait aucun bénéfice, la femme se rendit au temple de Blachernes, se prosterna et pria en larmes : «Aie pitié de moi, Mère du Christ Dieu, car moi, la malheureuse, je n'ai d'autre espoir que ton secours. Tu es mon seul refuge.» Elle priait ainsi souvent. Le neuvième jour, elle eut une vision de la vénérable et honorée femme. Elle lui dit : «Pourquoi ne te calmes-tu pas, femme, et continues-tu à crier et à m'appeler ?» «Je sais, Souveraine, que je suis tentée par mes péchés ! Mais puisque pour nous, pécheurs, le Fils de Dieu s'est incarné de Toi, devenant Homme, moi, la malheureuse, j'ai recours à Toi, afin que Tu aies pitié de moi et que Tu me guérisses.» La Souveraine lui dit : «Va dans mon humble demeure à Néorée, et tu y trouveras la guérison.» À son réveil, la femme infirme remercia Dieu et retourna à Néoria. Là, elle pria la Vierge éternelle d'accomplir la miséricorde promise. S'assoupissant de nouveau, la femme revit la Souveraine en compagnie d'un homme pieux. Elle lui dit : «Coupe le nombril de cette maladie.» Il frappa son ventre de son bâton, et la malade se réveilla aussitôt et constata que la vision était tout à fait vraie : un tel pus coulait de son ventre que tout le monde était stupéfait. Elle entra dans le bain, se lava et recouvra la santé, glorifiant et remerciant la Reine toute-puissante. Par son intercession, puissions-nous être dignes de la félicité céleste.

MIRACLE 5

À propos de l'aveugle éclairé par l'eau de la Source vivifiante.

Dans le Pentecostaire, le premier vendredi, il est écrit que vivait à Constantinople un soldat très miséricordieux et vertueux, nommé Léon, surnommé Macellus. Pour sa bonté, Dieu l'honora de sa dignité, si bien qu'il devint plus tard empereur. Mais alors qu'il était encore soldat, il se promenait dans la forêt, non loin de la cité royale. Là, il aperçut un aveugle qui avait très soif et qui voyageait dans la chaleur. Léon eut pitié de lui et le tira par la main, cherchant de l'eau pour lui donner à boire. Après avoir parcouru une courte distance, l'aveugle tomba, car il ne pouvait plus marcher à cause de la soif. Léon chercha longtemps de l'eau dans la forêt, sans en trouver. Il était très triste, craignant que l'aveugle ne meure de faiblesse. Alors qu'il cherchait au plus profond de la forêt, il entendit une voix : «Ne sois pas triste, Léo, car il y a de l'eau près de toi, et tu donneras à boire à l'aveugle. Puis lave-lui les yeux, et tu comprendras ma puissance. Sache que tu deviendras roi, et alors

souviens-toi, construis-moi un temple ici, afin que je puisse m'y installer, et que tous ceux qui en ont besoin viennent à mon secours, trouvant le salut pour leur âme et leur corps.» En entendant cela, Léo, choqué, se réjouit. Après tout, il avait trouvé trois cadeaux au lieu d'un. En reculant de trois pas, il trouva de l'eau dans un fossé. Après l'avoir bue, Léo ressentit une grande joie et une grande force en lui. Il donna cette eau à boire à l'aveugle et le ramena à la raison. Puis il lui lava les yeux, selon l'ordre de la très sainte Enfantre de Dieu, et aussitôt (ô tes miracles, Souveraine !) l'aveugle recouvra la vue et devint si joyeux que personne ne pouvait le comprendre. Bientôt, Léon reçut la dignité royale et construisit un temple au nom de la Vierge Marie, toujours vierge, à l'endroit où il avait trouvé l'eau curative. Il donna à l'église le nom de Source vivifiante. Cette eau était véritablement un don gracieux de la Source de Vie – la Reine toute-puissante. La Source vivifiante accomplit des miracles si grands et si nombreux que leur nombre dépasse celui des étoiles du ciel. Furoncles et calculs, cancer et hémorroïdes, fièvre et lèpre, fièvres et bien d'autres maladies furent guéris par la Reine toute-puissante grâce à son eau vive. Elle guérit chacun des malades. Elle ressuscita les morts, comme nous le décrirons plus loin – pour la gloire de notre Dieu, né d'elle de manière incompréhensible. À Lui reviennent l'honneur et l'adoration pour toujours. Amen.

MIRACLE 6

À propos du sage roi Léon

Au temps où le très sage Léon était sur le trône, il avait une épouse vertueuse comme cela apparaît dans le Synaxaire le 16 décembre; avant la mort de la sainte, survint une grave maladie au roi, un mal inguérissable, qui s'appelle prostate, beaucoup sont morts de cette maladie. Le roi Léon souffrant ainsi, tous les médecins se rassemblèrent, mais ils ne purent pas le guérir. La semaine du Laitage, les douleurs furent telles que les médecins firent le diagnostic qu'il mourrait et firent les préparatifs pour la mort. Alors la bienheureuse reine, voyant qu'aucun médecin terrestre ne pouvait le guérir, courut dans la chambre et tombant à genoux devant la sainte icône de la Mère de Dieu, elle la pria avec foi et larmes ardentes d'accorder à son mari un peu de vie jusqu'à ce que leur fils Constantin soit élu roi, afin que le royaume ne soit pas en danger. En priant et en suppliant la Reine du ciel et de toute la terre, la reine de la ville entendit une voix qui disait : «Ne t'afflige pas, Théophano, aujourd'hui même arrive le médicament pour guérir ton époux.» En entendant cela, la sainte se réjouit beaucoup et en courant vers le malade, elle vit qu'il était à la dernière heure pour rendre l'âme. Et les médecins discutaient de l'opérer. Mais elle leur dit : «Laissez-le car un autre médecin arrive en toute hâte pour le guérir.» Et après un long moment, quand ils croyaient qu'il était déjà bien mort, ils virent venir en courant une moniale nommée Agathe, qui était dans l'église de la Très-Sainte-Enfantre-de-Dieu de Chryspigi, et portant une cruche de l'eau miraculeuse, elle dit à la reine : «Aujourd'hui, quand je me suis levée ce matin, et que j'ai embelli l'église de la Très-Sainte, j'ai entendu une voix me dire : "Agathe, prends vite un peu d'eau de ma source, apporte-la au roi pour qu'il la boive afin qu'il soit guéri, et que cesse la tristesse de sa bien-aimée Théophano, qui a crié vers moi avec des larmes.» Donc, la reine donna l'eau au malade, et aussitôt (ô quelle rapide délivrance !) alors qu'il la buvait, il fut complètement guéri, et il prit une telle force qu'il se leva du lit plein de santé, comme s'il n'avait jamais eu de maladie. Ce miracle stupéfia tout le monde. Le roi ordonna de célébrer une fête joyeuse en mémoire de ce bienfait, et en remerciement à notre très glorieuse Celui qui est né d'Elle de manière ineffable. À Lui soit la gloire pour toujours. Amen.

MIRACLE 7

Un Thessalien ressuscité des eaux de la Source vivifiante

Lors du Pentecostaire (de Pâques à la Trinité), le vendredi du Renouveau, une histoire similaire est racontée. Un homme partit de Thessalonique avec une grande révérence. Il se rendait au temple de la Source vivifiante mentionné plus haut pour y prier, car il avait entendu parler des miracles étonnants que la toute-puissante Souveraine accomplissait avec cette eau. Il désirait boire cette eau pour la sanctification de son âme.

Le Thessalien prit suffisamment d'argent, tant pour les dépenses que pour les dons au temple. Lorsqu'il monta à bord du navire, et que celui-ci leva l'ancre, il tomba gravement malade. Se sentant mourir, il dit au maître d'équipage : «Je ne suis pas digne de m'incliner devant le temple de la très dainte Vierge et d'y boire l'eau très sainte. Puisque mes péchés m'empêchent de revivre, je vous conjure, au nom de la Mère de Dieu, de ne pas jeter mon corps à la mer, mais de le placer dans un coffre, afin que vous puissiez me transporter dans ce saint temple et m'y enterrer. Je vous laisse cent pièces d'or de mon argent et je donne le reste à ce temple en souvenir de mon âme.» Le capitaine jura d'accomplir sa volonté, et le malade rendit aussitôt l'âme. Le maître d'équipage conserva la dépouille. Trois jours plus tard, ils arrivèrent à Constantinople, exhumèrent le corps et demandèrent aux prêtres de célébrer les funérailles selon le rite et de l'enterrer dans le temple de la très sainte Vierge.

Pendant les funérailles, l'abbé eut l'idée d'ouvrir le coffre, car le défunt ne dégageait pas d'odeur, contrairement aux autres morts. Ils ouvrirent le coffre, jetèrent de l'argile sur les restes, selon la coutume, en disant : «Le Potier, en me créant, m'a fait comme de l'argile...». Alors un membre de l'équipage prit de l'eau à la Source vivifiante et, l'apportant au mort, dit : «Pauvre garçon, comme tu as désiré boire cette eau, mais tu n'en as pas eu le temps ! Maintenant, mort, accepte-la.» Ayant dit cela, le marin versa l'eau sur les restes, et aussitôt (ô miracles surnaturels, ô Souveraine vivifiante !) le mort se releva et s'assit, glorifiant le Seigneur et la sainte Vierge ! Quelle stupéfaction, ô mes frères, pour ceux qui étaient présents, surtout pour les marins, qui le virent mourir ! Quatre jours s'étaient déjà écoulés, et il se leva, comme Lazare des quatre jours ! Tous furent saisis d'une stupeur indicible. Et celui qui était ressuscité exprima une profonde gratitude à la très sainte Souveraine et, n'oubliant pas sa bonne action, demeura jusqu'à la fin de sa vie, animé de bonnes intentions, dans ce temple, servant avec zèle. Il devint un moine respectueux et vaillant. On venait de partout pour l'interroger sur l'enfer, mais il ne répondit pas, tout comme Lazare. Il vécut une vie agréable à Dieu et merveilleuse pendant vingt ans après sa résurrection, et s'endormit dans le Seigneur. À Lui soit la gloire éternelle. Amen.

MIRACLE 8

À propos de saint Romain le Mélode, qui composa des kontakia pour tous les saints.

Il est révélé dans le livre de Siméon Métaphraste (1er jour du mois d'octobre), lorsque nous célébrons la mémoire de saint Romain le Mélode, que ce saint était originaire d'Édesse. Il quitta sa patrie et se rendit à Constantinople, où il s'installa au monastère de Notre-Souveraine, appelé en Cyrus.

Saint Romain quittait souvent sa cellule pour se rendre à l'église de la Vierge Marie à Blachernes, où il passait toute la nuit à la veillée nocturne, car il était respectueux et courageux. Il veillait souvent les fêtes du Seigneur, priant toute la nuit jusqu'au matin, et c'est pourquoi il était honoré de recevoir une telle dignité de la part de la Vierge.

Un jour, lors de la veillée nocturne de la Nativité, il se trouvait dans l'église de Blachernes mentionnée ci-dessus et s'assoupit un peu après ses travaux. Il voit ici la sainte Vierge portant un rouleau, c'est-à-dire un livre. Elle lui dit : «Ouvre la bouche pour manger ce don que je te fais.» Roman ouvrit la bouche et avala le rouleau. Dès

l'aube, il monta en chaire et entama le kontakion de la fête avec une grande révérence : *La Vierge enfante aujourd'hui le Suressentiel...* et ainsi de suite. Il chanta avec une mélodie et une douceur si profondes qu'il devint évident que le don de grâce qui lui avait été accordé venait du ciel, et non des hommes. Tous admirèrent son chant et furent émerveillés. Roman composa un kontakion non seulement pour cette fête, mais aussi pour d'autres fêtes du Sauveur, de la sainte Vierge et de tous les saints. Il composa plus de mille kontakions, soit pour toute l'année, autant que notre Église en chante. Ce saint admirable fut honoré d'une telle grâce de la part de la Mère de Dieu, car il la vénérât et la vénérât particulièrement. La Mère de Dieu l'a merveilleusement glorifié aussi bien dans ce monde temporaire que dans la vie céleste et éternelle, que nous puissions tous atteindre.

MIRACLE 9

À propos de saint Grégoire le Thaumaturge, archevêque de Néocésarée.

Le 10 novembre, notre Église célèbre la mémoire de saint Grégoire le Thaumaturge, ascète sur le mont Athos, qui vécut une vie et un comportement miraculeux. Il fut ordonné évêque d'une manière remarquable, à la différence des autres évêques élus en leur présence. Non, il reçut son rang d'évêque pendant son séjour sur le mont Athos. Et, redescendu de là, il fut ordonné archevêque de Néocésarée. Monté sur le trône épiscopal, il commença à pratiquer encore plus les vertus et fut ainsi honoré par Dieu de grands dons, comme en témoignent les miracles surnaturels qu'il accomplit durant sa vie.

Un jour, alors que le saint homme priait dans sa cellule, comme c'était la coutume, une lumière divine se fit entendre, et toute la pièce fut illuminée plus que par le soleil. Alors le saint vit une femme, très vénérable, belle et étonnante, et à côté d'elle un vieillard, vénérable et humble. Saint Grégoire fut stupéfait et se dit que cette femme très vénérable était la Reine des anges. Mais il ne put comprendre qui était ce vieillard jusqu'à ce qu'il entende le très Saint lui dire : «Jean, disciple de mon Fils et Maître, homonyme de la Théologie, transmets le sacrement de la vraie foi à Grégoire, le serviteur bien-aimé de ton Maître, afin qu'il comprenne parfaitement l'essence de la théologie, afin qu'aucun hérétique ne le vaille.» Le saint, entendant cela, apprit que l'évangéliste Jean était venu avec la Mère de Dieu pour enseigner à Grégoire la confession de foi orthodoxe, car à cette époque, de nombreux hérétiques égaraient les autres par des paroles perfides et les attiraient vers des enseignements corrompus. Alors le grand thaumaturge Grégoire écrivit une confession de notre foi véritable et orthodoxe, telle que la très sainte Vierge l'avait éclairé et telle que l'apôtre le lui avait enseignée, et il transmit cette confession à la sainte Église du Christ, comme il ressort de sa vie, écrite par saint Grégoire de Nysse, frère de Basile le Grand.

MIRACLE 10

Saint Jean Damascène, dont la Toute-Immaculée guérit la main coupée.

On voit dans la Vie de Saint Jean Damascène, écrite par le très sage Patriarche d'Antioche, Jean, qu'au temps de Léon d'Isaure, l'iconoclasme sévissait à Constantinople et l'empereur ennemi du Christ persécutait beaucoup d'orthodoxes avec des tortures diverses. Comme Jean apprit cela à Damas, où le gouverneur des Sarrasins l'avait comme premier conseiller, il écrivait des lettres chaque jour, et les envoyait à Constantinople aux orthodoxes pour leur démontrer, avec des témoignages dignes de foi, que tous ceux qui ne vénèrent pas les saintes icônes, sont hérétiques, athées et étrangers au Royaume du Christ.

Ayant appris cela, l'empereur trouva un moyen pour avoir une lettre de Jean qu'il montra aux maîtres, leur demandant si l'un d'entre eux était capable d'imiter son écriture. Il s'en trouva donc un qui était très expérimenté dans la calligraphie et qui promit à l'empereur de si bien l'imiter que Jean lui-même ne reconnaîtrait pas que c'est l'écriture de quelqu'un d'autre. L'empereur plein de malice ordonna de lui écrire une lettre comme si elle était de Jean et dans laquelle il était dit : "Mon Empereur qui vivra beaucoup d'années, je porte à ton royaume la vénération qui convient, moi, ton serviteur, Jean de Damas.

Sache que notre ville est en ce moment très humiliée, car la plupart des soldats des Agarènes manquent au combat. Et si tu envoies une petite escarde capable de remporter facilement la victoire, j'aiderai, moi aussi, tant que je peux dans cette entreprise, pour que la ville entière soit en mes mains.» Ayant écrit cela et d'autres encore, le fourbe empereur fit aussi une lettre de sa main au gouverneur des Agarènes, disant ceci :

"Très noble et très cher gouverneur de la ville de Damas, salut. Je n'ai rien vu de plus bienheureux que l'amour, et garder les traités de paix est digne de louange et agréable à Dieu. C'est pourquoi je ne veux pas détruire l'amitié que nous avons avec ta noblesse, malgré le fait qu'un de tes amis justement m'incite et m'appelle à le faire et m'a plusieurs fois envoyé des lettres pour que j'aie t'attaquer. Comme preuve, je t'envoie une des lettres qu'il a écrites, pour que tu connaisses le véritable attachement que j'ai à toi, ainsi que sa malice et son mauvais caractère."

Ce lion et cet esprit de serpent envoya ces deux lettres par un serviteur au Barbare qui, en les voyant, se mit en colère et, l'ayant appelé, les montra à Jean; celui-ci, ayant deviné la fourberie de l'empereur, se défendit, car non seulement il ne l'avait pas écrite, mais jamais il n'en, donna même pas de délai pour prouver la vérité, mais il ordonna qu'on lui coupât la main. Sa main droite fut donc coupée, celle qui combattait les ennemis du Seigneur; celle qui, auparavant, était teinte d'encre, était maintenant teinte de son propre sang. On la pendit sur la place du marché pour que tous la voient. Donc, la journée passée, Jean envoya le soir des intermédiaires priant le tyran de lui rendre sa main pour qu'il l'ensevelisse, afin de soulager sa douleur. Celui-ci y consentit et la lui donna. L'ayant prise et étant rentré chez lui, Jean tomba face contre terre devant la sainte icône de la Mère de Dieu, versant des larmes et disant avec foi : "Souveraine, toute-pure Mère, Toi qui enfantas Dieu, pour les saintes icônes ma main est coupée. Tu n'ignores pas la raison pour laquelle Léon est en furie. Ne tarde donc pas et guéris ma main. La droite du Très-Haut, celle qui prit chair de Toi, accomplit beaucoup d'oeuvres puissantes par ton intercession. Et maintenant, guéris ma main droite par tes prières afin qu'elle écrive des hymnes pour Toi et pour Celui que Tu as enfanté et qu'elle contribue au culte orthodoxe.

Après avoir dit cela en larmes, Jean s'endormit et vit l'icône de la Toujours-Vierge qui lui dit avec un regard joyeux : "Vois, ta main est guérie et ne te soucie plus pour elle, mais fais-en une plume d'écrivain habile, comme tu me l'a promis, désormais."

Il se réveilla donc et voyant sa main recollée (ô quelle force immense, Toute-Immaculée !), il se réjouit en esprit dans le Seigneur et sa Mère, car le Puissant a fait pour lui une grande chose. Toute la nuit, il chanta dans l'allégresse une ode d'action de grâces à Dieu, disant : "Ta main droite, Seigneur, est glorifiée dans sa puissance. Ta droite a guéri ma droite cassée; et par celle-ci, Elle détruira les ennemis qui n'honorent pas ta vénérable icône et celle de ton Enfantrice. Et dans l'abondance de ta Gloire, Elle brise les adversaires iconoclastes à travers ma main."

Il passa donc toute la nuit dans la jubilation, en chantant des éloges à la Toujours-Vierge et Mère de Dieu. Quand le jour se leva et que les voisins virent le miracle, cela fut répandu dans toute la ville.

Or, quelques ennemis du Christ furent jaloux et se rendirent chez le gouverneur pour lui dire qu'on n'avait pas coupé la main de Jean, mais celle d'un de ses serviteurs qui, pour rendre service à son maître, avait accepté qu'on lui coupât la main, parce qu'il lui avait donné une somme incalculable. Alors, le gouverneur ordonna de faire venir Jean pour qu'il voie ses mains; et quand celui-ci arriva, il lui montra sa main droite qui avait une ligne, que la Toute-Sainte lui avait laissée par sa providence, en signe de témoignage véridique de la coupure. Le Barbare lui dit : "Quel médecin t'a guéri et quel médicament a-t-il utilisé ?" Lui annonça le miracle à voix haute et joyeuse, en disant : "Mon Seigneur, le Médecin Tout-Puissant, qui a la force de faire tout ce qu'il veut". Et le gouverneur répondit : "Pardonne-moi, homme, car il me semble que tu n'es pas responsable et tu n'as pas été coupable dans cette affaire, mais je t'ai condamné injustement. Aie donc ton honneur précédent d'être mon premier conseiller, et je te promets de ne jamais rien faire sans ta décision et ta volonté."

Jean tomba à ses pieds, le priant de lui permettre d'aller servir sa Bienfaitrice comme Elle le lui avait ordonné. Après qu'ils ont disputé un long moment, le gouverneur condescendit et lui donna la permission et son consentement d'aller où bon lui semblait. Celui-ci le remercia et sortit. Après avoir distribué ses biens aux pauvres, il partit au monastère de Saint Sabbas, et, devenu moine, il se soumit à un supérieur sévère, qui lui ordonna, selon la règle de vie monastique, de retrancher complètement sa volonté et de ne jamais rien faire sans permission, pas même chanter, ne fût-ce qu'un tropaire. J'abrège le récit à cause du retard et pour ne pas sortir du sujet, mais si quelqu'un désire avoir plus de componction, qu'il lise sa vie (fête le 4 décembre), pour recevoir un grand profit.

Un jour, un frère du monastère demanda à Jean de composer un tropaire funèbre émouvant, pour qu'il prenne un peu de soulagement, car son frère selon la chair était mort.

Or Jean craignait d'attrister le supérieur, mais il fut poussé par la longue supplication du frère; il écrivit donc un tropaire très harmonieux, à savoir le "Tout ce qui est humain est vanité", et il le chanta. Le supérieur arriva alors de l'extérieur, et en entendant cette voix mélodieuse, il s'indigna et chassa le saint comme désobéissant. Celui-ci tomba aux pieds du vieillard, lui demandant pardon, mais il ne fléchit nullement. Cependant, à cause des nombreuses supplications des assistants, il condescendit encore à le réadmettre à condition qu'il consente à nettoyer les toilettes des moines. Il y consentit, connaissant le bienfait de l'obéissance. Alors, le voyant obéir, le supérieur le réadmit lui ordonnant le même silence qu'auparavant. Quelques jours plus tard, la Toute-Sainte apparut au vieillard dans son sommeil, en disant : " Pourquoi as-tu barré cette source miraculeuse d'où coulait un courant abondant et l'eau du soulagement des âmes si délicieuse et plus douce que celle qui jaillit singulièrement du rocher dans le désert ? Laisse la fontaine arroser tout l'univers, couvrir les mers des hérésies et les transformer en une merveilleuse douceur. Celui-ci surpassera la cithare prophétique de David et le Psautier, en chantant de nouveaux cantiques au Seigneur et des merveilles supérieures à l'ode de Moïse et à la Choraulie... Il chantera un poème mélodieux, spirituel et céleste. Il imitera les hymnes des chérubins; il professera les dogmes de la foi et blâmera la perversion et la déviation de toute hérésie."

Quand il se réveilla, le vieillard qui a eu cette vision et la révélation des secrets, dit au saint : "O enfant de l'obéissance du Christ, ouvre ta bouche, non en paraboles, mais en vérité, non en énigmes, mais en dogmes, pour les paroles que l'Esprit a écrit dans ton cœur. Tu es monté sur le Mont Sinaï des visions de Dieu et des révélations et tu t'es grandement humilié. Maintenant, monte sur la montagne de l'Église et prêche en évangélisant Jérusalem. Élève la voix avec force, car des choses glorieuses m'ont été dites sur toi par la Mère de Dieu, et pardonne-moi toutes mes fautes envers toi, car je t'ai empêché par mon ignorance.

Alors, commençant des cantiques de miel, Jean égaya tellement les Églises, comme quiconque a vu ses paroles et ses poèmes peut le comprendre.

Ainsi, s'étant comporté merveilleusement dans la vertu, nous ayant laissé beaucoup de lettres contre les iconoclastes, ayant composé des canons très beaux, des idiomèles très harmonieux et d'autres paroles solennelles à la louange et à l'éloge de la très sainte Enfantrice de Dieu, il se reposa dans le Seigneur, à qui soit la gloire et le règne pour les siècles. Amen.

MIRACLE 11

À propos de la princesse franque dont les mains tranchées furent guéries par la Souveraine toute-puissante.

En terre franque, un roi devint veuf. Il laissa derrière lui une belle jeune fille, Maria. Il contracta un second mariage, épousant la plus belle femme qu'il put trouver sur son territoire. Cette nouvelle épouse était belle de corps, mais laide d'âme. Elle était particulièrement tourmentée par l'envie : elle ne supportait pas d'entendre dire que quelqu'un était plus beau qu'elle. La belle-mère vit la beauté merveilleuse de la jeune fille. Le diable s'empara de son cœur, et elle chercha par envie un moyen de tuer son innocente fille adoptive, afin qu'elle ne devienne pas plus belle qu'elle.

Un jour, le roi se rendit à l'étranger pour des affaires importantes. Et alors, celui qui était impudent en toutes choses trouva le moment opportun pour assouvir son désir envieux. Elle appela son fidèle esclave et lui dit : «Je veux que tu me fasses une faveur en secret, afin que personne ne le sache. Je te récompenserai pour que tu deviennes le premier du palais.» Il jura d'obéir. Elle lui dit : «La première épouse du roi lui a donné une fille, non de lui, mais d'un homme de mauvaise vie. Et maintenant, la princesse, issue d'un adultère, commet des actes absurdes et honteux. Elle jettera ainsi la honte sur toute ma maison. Je t'en prie, prends-la demain, conduis-la au jardin, tue-la là-bas dans un endroit désert et cache-la pour que personne n'en entende parler. Et en témoignage, coupe-lui les mains sans tromperie et apporte-les-moi.» Le serviteur promit de le faire. Le soir, il commença les préparatifs avec un de ses proches et un ami fidèle. À minuit, la reine réveilla la jeune fille et lui dit : «Va, ma Maria, avec ces gens, à tel endroit. J'arriverai bientôt et nous irons nous promener.» Les serviteurs prirent la jeune fille et la conduisirent dans un lieu isolé et

désert. Elle comprit la trahison, car elle était naturellement intelligente. Elle leva les yeux au ciel et se mit à prier en larmes : «Maîtresse de la Mère de Dieu, je n'ai d'autre espoir ni d'autre secours ! Seule ta grâce. Et tu punis ceux qui sont injustement en conflit avec moi.» Les serviteurs dirent : « Ne pleure pas, n'aie pas peur, nous ne te ferons aucun mal.» Elle dit : « Pourquoi mens-tu ? Ma belle-mère m'a égarée et livrée entre tes mains pour que tu me tues. Mais j'ai confiance en l'espérance des désespérés, qu'Elle te punira pour ton iniquité. Que veux-tu ? Le lieu est désert, obéis à l'ordre de ta maîtresse. Seulement, je te prie de ne pas me tuer subitement, mais de me dire de donner mon âme au Seigneur par la prière.» Ils lui répondirent : «Tu as bien compris que tu ne voulais pas venir avec nous, mais la reine nous l'a ordonné, et nous avons promis de te tuer.» La jeune fille dit : «Et ne crains-tu pas Dieu, pour me tuer injustement ? Ne sais-tu pas que Lui, en tant que juste Juge, ne laissera pas cet acte secret et impuni par sa grâce ? Il se vengera de toi et d'elle, car je ne t'ai jamais rien fait d'injuste. Si tu veux éviter ton iniquité, laisse-moi dans un endroit désert et raconte-lui comment tu m'as tuée. Si personne ne m'aide, je mourrai de faim, mais ne souille pas tes mains par un meurtre aussi horrible.» Elle dit cela et bien d'autres choses en larmes. Les serviteurs compatirent et lui dirent : «Nous avons eu pitié de toi et te laissons en vie. Mais la reine nous a ordonné d'apporter tes mains, afin d'être sûrs de ta mort. Si nous ne tenons pas sa parole, elle nous fera du mal. Mais même si nous te laissons en vie, les bêtes te dévoreront quand même.» Marie répondit : «Cette mort, comme l'autre, est amère. Mais je me consolerais en sachant que j'ai été dévorée par des animaux, et non par des hommes, et que tu n'es pas coupable d'iniquité. Agissez au nom de la très sainte Mère de Dieu, qui a donné naissance au vrai Dieu et Juge de tous, ne me tuez pas. Et si vous lui avez promis mes mains, alors donnez-les-lui, qu'elle les voie et se réjouisse, et laissez-moi ici pour que je meure de douleur.» Ils la laissèrent respectueusement en vie. Alors la malheureuse femme, pour éviter la mort, posa ses mains sur une bûche. Ses mains furent coupées, et la reine, dans sa joie, offrit à ses serviteurs d'innombrables cadeaux et faveurs.

La pauvre jeune fille, aux souffrances indicibles, n'avait d'autre remède que le nom de la très sainte Mère de Dieu, qu'elle invoqua avec larmes et foi. Par la volonté du Dieu très bon, elle obtint ce qu'elle demandait. Un jeune homme noble chassait dans cette partie de la forêt avec des esclaves. Il entendit un grand cri et se mit à sa recherche. Le jeune homme fut surpris par le malheur de la jeune fille et sa beauté, mais elle ne répondit pas, se contentant de pleurer, implorant de l'aide. Le prince dit aux serviteurs : «Ce n'est pas le moment de l'interroger. Mais puisque le Seigneur nous a amenés ici pour elle, alors prenez-la et ramenez-la sur notre terre.» Ils s'exécutèrent, la soignant en chemin avec diverses herbes et remèdes. Les douleurs cessèrent complètement, et tout le monde au palais s'émerveilla de sa sagesse et de sa beauté. On lui demandait souvent de qui elle était la fille, pourquoi ses mains avaient été coupées, mais Maria refusait de l'admettre. Mais pour sa bienséance, sa noble apparence et sa beauté, le jeune homme tomba amoureux d'elle de tout son cœur. Un jour, il dit au duc : «Mon père, je sais que tu m'aimes, et je te demande cette faveur. Nous sommes riches et n'avons besoin de rien. Lorsqu'un homme riche veut se marier, il ne devrait chercher rien d'autre, mais seulement une femme qui lui plaît. Moi aussi. Que ton pouvoir me fasse une faveur, afin que je prenne pour épouse une jeune fille que j'ai trouvée dans un lieu désert. Après tout, je n'ai pas besoin de son travail.» Le duc répondit : «Nous ne pouvons prendre pour épouse que la fille d'un souverain comme nous. Et tu veux la prendre. Elle n'est pas si laide, non. Mais nous l'ignorons, peut-être est-elle la fille d'un paysan, et ce serait une honte pour nous.» Le fils dit : «Mais père, sa beauté, son savoir, son éducation et ses manières témoignent d'un sang royal. Et même si elle était la fille du plus petit des hommes, je l'aime. Si je ne la prends pas, alors vraiment, je n'en prendrai pas d'autre, et ma vie passera dans une douleur incomparable.» Le duc comprit le désir du jeune homme et condescendit, et le mariage fut célébré avec faste et joie.

Le roi, son père, était inconsolable. Il ignorait où se trouvait sa fille, car la reine racontait qu'elle s'était enfuie une nuit, et que personne ne savait ce qu'elle était devenue. Il pleurait, inconsolable, et soupçonnait la reine, mais n'annonça sa pensée qu'après en avoir la certitude. Le roi envoya des hommes la chercher en différents lieux. Il écrivit également un ordre à tous les commandants et princes de se rassembler et d'organiser des courses de chevaux, afin qu'il trouve un peu de consolation et que le chagrin ne le tue pas. L'ordre parvint à l'endroit où se trouvait sa fille. Le duc décida de se battre à cheval. Mais son fils l'en empêcha, disant : «Père, il n'est pas bon pour un vieil homme de souffrir pendant un tel voyage. Repose-toi, je partirai à ta place. Aime ma femme comme tu m'aimes, et si elle accouche avant notre retour, prends soin d'elle.» Le duc le bénit pour le voyage, et ils se dirent au revoir. Et le jeune homme, avec l'aide et la force de Dieu, accomplit des actes de courage et des combats si héroïques lors de ce tournoi que tous l'admirèrent, le louèrent et le saluèrent. La méchante reine, enflammée de passion pour lui, appela l'esclave pour lui demander qui était son maître, s'il avait une femme, etc. L'esclave apprit tout en détail : comment le prince avait trouvé une jeune fille sans bras dans la forêt, l'avait enlevée, etc. Finalement, il raconta qu'une lettre était arrivée du père, que la femme avait donné naissance à deux garçons sans effort. Alors, la femme méchante et vicieuse ressentit de la douleur et commit une nouvelle iniquité. Elle soudoya un homme et demanda que, lorsque le prince écrirait une réponse au duc, il fasse venir un facteur, ce qu'il fit. Le jeune homme écrivit dans sa réponse que le duc devait prendre soin de sa femme, scella la lettre et l'envoya avec l'esclave. L'esclave, ignorant le stratagème, se rendit chez la reine. Elle lui offrit un généreux repas et une boisson, prit secrètement la lettre, en rédigea une autre et la scella du sceau du duc. Elle y écrivit de la main du prince : «Père, sache que cette épouse est la fille d'un scélérat; ses outrages lui ont valu les mains coupées. Mais ses enfants ne sont pas les miens non plus. Je te demande donc, lorsque tu liras cette lettre, de la tuer avec ses enfants. Et tant que je n'aurai pas appris sa mort, je ne reviendrai pas.»

La vipère remit cette fausse lettre au facteur, qui l'envoya au duc. À la vue de ce qui était écrit, il fut profondément désespéré, ne sachant que faire. Il consulta son fidèle esclave pour savoir quoi faire. L'esclave lui dit : «Ne commets pas une telle iniquité, ne la tue pas. Donne-la-moi, je la ramènerai à l'endroit où tu l'as trouvée, et je l'y laisserai, et que le Seigneur fasse ce qu'il veut. Ensuite, j'irai dire au maître que nous avons fait ce qu'il nous a écrit.» Ces paroles plurent au duc. L'esclave prit Maria avec les enfants, la conduisit dans le désert et partit à la recherche de son mari. La pauvre femme resta au même endroit désert, abattue, dans un chagrin inconsolable, attendant la mort. Elle pleurait et se lamentait, ne sachant que faire. Mais elle aperçut un chemin et, prenant les enfants dans ses bras, marcha du mieux qu'elle put jusqu'à la grotte où l'ermite accomplissait son exploit. En la voyant, il pensa qu'il s'agissait d'une invention de l'ennemi. Mais lorsqu'il apprit ses souffrances, il fut pris de pitié. La laissant dans la grotte, il se rendit ailleurs et, chaque fois, ramassant des racines et de l'herbe qu'il mangeait lui-même, il les lui apportait. Elle se nourrissait de cette herbe, ou plutôt, de la puissance divine.

Les jours passèrent, le mari rentra chez lui et, apprenant ce qui s'était passé, se mit à pleurer amèrement. Puis il prit les serviteurs et dit : «Allons voir à cet endroit. J'espère en notre très immaculée Mère de Dieu, que la pauvre créature invoquait toujours, qu'elle la protégera comme elle l'a aidée la première fois.» Cette nuit-là, la très sainte Enfantre de Dieu apparut en rêve à Marie et lui dit : «Demain, ton époux fidèle viendra te chercher. Et plus aucun supplice ne t'atteindra désormais, grâce à ta persévérance et à ta foi en moi, qui m'a appelé à l'aide dans toutes tes souffrances. Tes chagrins cesseront et se transformeront en exultation.» Elle répondit : «Je te remercie et t'adore, ma Souveraine, de ne pas m'avoir abandonnée. Mais comment connaîtrai-je la joie parfaite si je suis sans mains ? Je ne désespère pas, pécheresse, mais je compte sur ta miséricorde, pour que tu m'accordes un secours encore plus grand.» Elle dit cela, pleine d'humilité, et entendit la Reine des anges qui lui dit : «Reçois tes mains, avec l'aide et la grâce de mon Fils et de Dieu.

Ceux qui m'aiment et marchent sous ma protection ne seront privés d'aucun bien.» À ces mots, la femme fut guérie. Elle se réveilla pleine de joie et vit (ô tes plus grands miracles, ô Souveraine !) que la vision était vraie. Qui peut exprimer sa joie et sa gratitude envers la très sainte Vierge ? Marie passa le reste de la nuit à genoux, en prière, prononçant la salutation de l'archange, comme elle le lisait toujours avec révérence et tendresse. À l'aube, Marie entendit des conversations et, sortant, elle aperçut son mari. Il la vit, et il pleura de joie. Elle lui raconta le miracle en montrant ses mains. Ceux qui le virent furent stupéfaits et glorifièrent le Bienfaiteur. Puis chacun retourna dans son pays. Le prince ordonna que la très sainte Enfantre de Dieu soit célébrée pendant huit jours dans une grande jubilation. Ceux qui entendirent parler de ce miracle furent stupéfaits. Le duc commença alors à l'interroger au sujet de la fausse lettre écrite dans le but de la tuer. Marie lui dit : «Jusqu'à ce jour, je me suis cachée et n'ai pas voulu révéler qui je suis. Mais puisque Dieu veut te le dire, écoute. Sache que je suis la fille de ton roi, et que tout ce que j'ai souffert a été arrangé pour moi par la reine. Mais la Reine céleste, la Mère des orphelins – que son nom soit béni – m'a délivrée de toute douleur. Je ne me suis pas confessée auparavant, de peur que mon père ne me voie et ne meure de chagrin. Mais maintenant que la Mère gracieuse m'a témoigné tant de miséricorde, envoie une lettre, préparons-nous pour le voyage.» En entendant cela, le duc, qui avait été attristé de ne pas connaître le père de Marie, ressentit une grande joie, comme tout le monde au palais. Son mari était particulièrement heureux. Il leva les mains au ciel en disant : «Béni soit Dieu, qui m'a jugé digne de prendre ma maîtresse pour épouse.» Tous s'inclinèrent devant elle comme devant la reine et, après avoir envoyé une lettre à leur père, partirent le troisième jour. Lorsqu'ils approchèrent de la capitale, le roi les rencontra. Il courut se jeter au cou de sa fille et l'embrassa en larmes. Sa maudite épouse se cacha pour que le roi ne la dénonce pas. Mais il la chercha jusqu'à ce qu'il la retrouve, alluma un grand feu au milieu de la ville et la brûla, si bien qu'il n'en resta pas un seul os.

Le lendemain, il couronna son gendre roi. Le duc se réjouit de la venue de son fils, et toute sa famille et ses amis célébrèrent joyeusement la Vierge Mère de Dieu. Ils bâtirent un temple glorieux en son nom et y célébrèrent toutes ses fêtes, notamment le jour où elle guérit les mains de la princesse. Lors de cette fête, de nombreuses bonnes actions furent accomplies pour les pauvres et les orphelins, car la grande miséricorde de la très immaculée Souveraine et Maîtresse était toujours commémorée. Plus que toute autre vertu, la nouvelle reine privilégiait la miséricorde et l'amour pour les pauvres, et ne se lassait jamais d'aider et de faire du bien aux nécessiteux de tout son cœur. Ainsi, elle ne permit pas aux serviteurs de donner aux pauvres, mais le fit de ses propres mains, en disant : «Après tout, ce ne sont pas mes mains, mais celles de la Reine céleste, qu'elle, dans sa grande bonté, m'a données. Il est donc impossible qu'ils soient paresseux à faire du bien à ses serviteurs et à faire preuve de miséricorde envers les pauvres. De plus, ces biens ne sont pas les miens, mais un don.»

MIRACLE 12

À propos de la femme qui s'arracha les yeux pour préserver sa chasteté et sa virginité.

Lorsque la Bretagne venait d'adopter la foi chrétienne, on y trouvait des gens très pieux et vertueux. Beaucoup de riches, au lieu de marier leurs filles, dépensaient leur argent pour construire des monastères et y placer leurs filles comme religieuses.

À cette époque vivait un prince épris de vertu. Il avait une fille de douze ans nommée Maria. Elle était très belle, et le prince voulait la faire moniale. Il lui posa une question pour connaître son avis : «Je voulais avoir deux enfants. J'en donnerais un à un monastère avec la moitié de mes biens et le consacrerai au Seigneur Christ. Et j'épouserai l'autre. Mais comme je n'ai que toi, je suis triste et je ne sais que faire des deux. Il me semble préférable que le Seigneur tout-bon te donne tout : consacrer-

toi à Lui et que personne ne te corrompe. Et si tu fais ma volonté, tu seras glorifiée par les hommes de ce monde et par Dieu au ciel.» La jeune fille lui dit : «Tu as bien raisonné, père. Je préfère aussi que le Sauveur soit mon Époux, et non le prince le plus puissant.» Alors le père pria de tout son cœur et la plaça bientôt dans un monastère de vierges, où se trouvaient d'autres religieuses. Il dépensa tout son argent pour l'aménagement du monastère, où sa fille mena une vie monastique vertueuse avec d'autres. D'autres princes amenèrent également leurs filles et les y laissèrent. Lorsqu'elles furent majeures, ils leur demandèrent ce qu'elles préféraient. Certains aspirèrent à la vie monastique et prirent la tonsure, tandis que d'autres, irrévérencieux, se marièrent.

Il y avait alors un certain commandant nommé Richard, qui régnait sur ce pays, très intempérant dans sa vie. Il avait une fille orpheline, et il la plaça également dans ledit monastère. L'abbesse accueillit la jeune fille avec joie et, pour honorer le commandant, ordonna à toutes les sœurs de venir le saluer. Parmi elles se tenait la susdite Marie. Elle vit la tenue du commandant et pensa : «Seigneur, cet homme aura-t-il la même gloire dans ton royaume ?» Mais lui, en la voyant, fut frappé au cœur par sa beauté et crut qu'elle le regardait avec la même pensée. Son cœur était irrémédiablement blessé. Il ne le montra pas aux autres, mais dès son retour au palais, il fit dire à l'abbesse de laisser partir Marie le soir, car elle aussi l'aimait. L'abbesse, très attristée, répondit qu'il était mal de déshonorer le monastère et qu'en tant que chef de la ville, il serait juste, si quelqu'un commettait un acte aussi absurde, de le punir. Elle lui adressa encore bien d'autres paroles pieuses. Mais il ne comprit rien, obscurci par l'amour. Le gouverneur envoya une seconde fois, disant qu'il désirait ardemment les yeux de Marie, car ils avaient blessé son cœur dès qu'il les avait vus. Qu'ils l'envoient par décision, sinon il la prendrait de force, ce qui serait une honte pour l'abbesse et une perte pour tout le monastère.

Entre-temps, avant l'arrivée de la seconde lettre, l'abbesse demanda à la jeune fille : «Ton père t'a consacrée à Dieu et à sa Mère toujours vierge, en lui envoyant tous ses biens, et il mourut dans une grande joie. Voyant que tu accomplis avec succès les commandements du Seigneur. À mon avis, personne d'autre ne peut devenir abbesse, mais toi seule, par ta vertu et ta fortune. Je suis seulement étonnée que tu aies pu commettre une telle erreur en regardant le gouverneur. Maintenant, il m'ordonne toujours de t'envoyer à lui. Je ne sais que faire.» La jeune fille répondit : «Ma mère, je ne regardais pas avec une intention criminelle, mais son intention était vicieuse, ce qui l'a conduit au mal. Lorsqu'il enverra à nouveau quelqu'un, je lui répondrai, et tu sauras combien je désire préserver ma virginité.» L'abbesse dit : «Veille à ne pas répondre durement ni grossièrement, afin de ne pas le mettre en colère et de ne pas nuire au monastère.» Elle répondit : «Je vais à l'église demander à la Souveraine de m'éclairer afin de me donner une réponse appropriée. Et la Vierge elle-même me préservera, moi et le monastère.» Elle recourut à l'aide indiquée : elle pria en larmes devant l'image de la Mère de Dieu, afin qu'elle la rachète de la souillure de la chair. Bientôt, un homme arriva et confia à l'abbesse ce qui lui était confié. L'abbesse répondit : «Je ne peux envoyer personne au péché. Dites-le-lui, et si elle le veut, elle vous suivra.» Le messenger entra alors dans le temple et dit : «Madame, notre hôte a vu votre beauté et a été si blessé au cœur par la vue de vos yeux si doux qu'il n'y a pas d'autre remède si vous ne venez pas le voir. Allez de votre plein gré et devenez son épouse, vous serez en grand honneur et célèbre dans le monde entier. Mais si vous ne venez pas de votre plein gré, il vous prendra de force et vous serez déshonorée dans toute la Bretagne.» La jeune fille répondit : «Sors de l'église, attends, je te donnerai bientôt ce que ton maître désire.» Il sortit joyeux, pensant qu'elle avait cédé à la volonté du prince. L'abbesse, tout comme elle, pensait que la jeune fille avait été vaincue par l'ennemi, et elle en fut profondément attristée. La pieuse épouse du Christ alla se tenir devant la très sainte Vierge et dit en larmes : «Maîtresse, il m'est très bon d'avoir des yeux pour voir votre sainte image. Mais puisqu'ils m'ont empêchée de voir l'ignoble, je préfère les arracher plutôt que de souiller ma virginité. Et je verrai votre grâce avec les yeux de mon âme. Pardonne-

moi, je t'en prie, ma Souveraine, et ne considère pas comme un péché ce que j'entreprends, car cela arrive par nécessité. De deux maux proposés, celui qui n'est pas le pire est le meilleur.» Ayant dit cela (ô courage et noblesse !), elle s'arracha les deux yeux avec un couteau et les plaça dans un vase. Elle appela alors l'homme et lui dit : «Si ces yeux ont tant attiré ton maître et l'ont tant blessé, voici sa juste rétribution. Si, comme tu le dis, ils peuvent le guérir, va les lui donner, afin qu'il se réjouisse et exulte.» Effrayé, il prit les yeux et les porta au commandant, lui racontant le discours lui-même. Le commandant fut stupéfait en les voyant, transformé par la sollicitude divine, émerveillé par la vertu de la noble jeune fille. Il transforma l'amour charnel en révérence spirituelle, pleura amèrement, haït ses iniquités de tout son cœur et, touché dans son âme, porta les yeux au monastère et les déposa devant l'image sacrée de la Mère de Dieu. Là, il vit l'aveugle debout près d'elle.

Ayant rassemblé toutes les sœurs, il leur dit : «Prosternons-nous toutes en prière, les larmes aux yeux, implorant le Seigneur Jésus Christ tout-puissant et sa très sainte Mère toujours vierge de faire miséricorde à cette sœur bénie et de la guérir. Et si nous avons la chaleur de la foi, alors le Seigneur nous écoutera. Seulement, ne vacillez pas et ne doutez pas. Ce qui nous est impossible est possible à Dieu, qui fait la volonté de ceux qui le craignent. Et je vous le demande : qu'aucun de vous n'ose se lever de terre avant que moi, l'indigne, j'aie achevé ma prière.» Ainsi parla-t-il, se couvrant la tête de cendres et, tombant face contre terre avec une grande humilité, il pria longuement, les larmes aux yeux et la douleur : «À la Souveraine et Maîtresse des anges. Mère du Dieu Tout-Puissant, je suis indigne de voir ton sainte image et d'ouvrir mes lèvres impures à ton invocation, car il n'est pas de péché que je n'aie commis, j'ai souillé mon âme, mon corps et la terre entière. Mais le Seigneur Jésus Christ s'est incarné pour les pécheurs et n'a pas dédaigné les prostituées, les brigands et les publicains, mais a accueilli chacun lorsqu'il a vécu dans le monde avec un corps. Et après sa divine Ascension, Il t'a laissée comme Intercesseur pour les pécheurs. Et soyez mon Intercesseur, ma Souveraine, auprès de ton Fils bienveillant, afin que je puisse me détourner du mauvais chemin de l'iniquité et laver la souillure de mon âme par la repentance. Que ta grâce exauce les prières de la sainte abbesse et de toutes les saintes sœurs. Accordez-leur à nouveau les yeux de ta sainte servante. Car moi, l'impudique, j'ai été la cause de leur expulsion. Qu'elle soit délivrée de la cécité corporelle et, ayant reçu la lumière désirée pour tout, elle servira dans ton temple comme auparavant. Et moi, ton indigne serviteur, je serai délivré de la terrible captivité du vice, où je suis invisiblement lié par une chaîne de fer.» Le commandant dit cela et bien plus encore en larmes; et les religieuses prièrent de la même manière toute la journée. Et comme il priait avec foi, que sa requête était bénie et que l'amour des sœurs était saint, la Mère de Dieu entendit sa prière. À l'heure des vêpres, toute l'église resplendit et une voix se fit entendre : «Reçois ta lumière par la grâce de Moi qui suis née.» La religieuse recouvra la vue, vit la toute-puissante Souveraine debout au fond de l'autel et dit : «Je magnifie ton nom, ma Souveraine, et je loue ta grâce.» Le prince et toutes les sœurs, entendant cette voix, se levèrent, mais ne virent pas la très sainte Mère de Dieu. Mais elles virent la guérison de l'aveugle, et toutes glorifièrent la Très-Haut, et rendirent grâces, veillant toute la nuit. Le commandeur fit alors de nombreux dons au monastère et, s'étant repenti de ses péchés, comme il l'avait promis, ne se souilla plus en ce monde par égard pour la chasteté de la jeune fille. Toutes les sœurs l'aimèrent et l'honorèrent pour sa vie vertueuse et miraculeuse. Après la mort de l'abbesse, elles la choisirent d'un commun accord. Elle prit soin avec amour du saint troupeau, puis s'en alla au royaume des cieux.

Puissions-nous tous y parvenir par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ pour l'humanité. À Lui reviennent toute gloire, tout honneur et toute adoration, avec son Père éternel et le tout saint, bon et consubstantiel Esprit, pour les siècles des siècles. Amen.

MIRACLE 13

À propos de celui qui lui coupa les lèvres et le nez pour préserver sa virginité promise.

Il y avait une jeune fille vertueuse, fille d'un prince riche, nommée Euphémie. Elle consacra sa virginité à la très immaculée Mère de Dieu et, dès sa jeunesse, elle vécut merveilleusement et vertueusement. Elle ne quittait jamais l'église pour les fêtes. Tous étaient émerveillés par la grande vénération que lui témoignait cette jeune fille si tendre. Elle était très belle et avenante de corps. À mesure qu'elle grandissait, la vénération de son âme grandissait.

Le serpent maléfique, très envieux de sa chasteté, blessa l'amour d'un prince très riche. Il la demanda en mariage à son père. Le père, très heureux d'avoir un homme aussi important pour gendre, lui fit une promesse. Mais l'épouse immaculée du Christ s'opposa à la volonté de son père, affirmant qu'il était injuste et inconvenant de tromper la Mère de Dieu, toujours vierge, à qui elle avait promis sa virginité, et de préférer un homme corruptible, nourriture pour les vers, à un Époux céleste, incorruptible et vivant. Mais son père, irrité, lui dit : «C'est une grande famille. Et tu es indigne d'accepter un époux aussi noble, un prince riche. Je veux que tu accomplisses ma volonté, comme je l'ai décidé, ou je te punirai sévèrement.» La noble jeune fille, constatant l'inflexibilité des intentions de son père et le danger pour sa virginité, entra dans le temple de Dieu et, priant en larmes, demanda à la très sainte Mère de Dieu de l'aider dans un tel besoin, afin que sa chair ne soit pas souillée. Après avoir prié suffisamment longtemps, Euphémie raisonna ainsi : «Si la beauté de mon corps est cause de trahison envers l'Époux céleste et peut être souillée par une personne indigne, alors il vaut mieux perdre cette beauté inutile et devenir laide, ne serait-ce que pour préserver la pureté de l'âme, à laquelle le Seigneur aspire plus que la beauté corruptible.» Elle réfléchit et, échauffée par le zèle divin pour la chasteté, se coupa le nez et les lèvres. Lorsque son père apprit son insolence et la vit, il fut si furieux qu'il voulut tuer Euphémie. Mais pour ne pas lui infliger seulement la souffrance de lui couper la tête, il la laissa en vie afin de la torturer quotidiennement. Après l'avoir fouettée à satiété, il appela un paysan qui travaillait dans ses champs, un homme cruel et inhumain. Le prince lui donna sa fille comme esclave, afin qu'elle accomplisse les travaux les plus pénibles et les plus méprisables des champs, et qu'il la batte sans pitié si elle désobéissait. Le prince jura que si l'on apprenait qu'il avait pitié d'elle, lui rendait service ou lui témoignait la moindre clémence, le paysan aurait la tête tranchée. Le paysan prit Euphémie. Il la battit et la tortura sans pitié, car il était grossier et inhumain par nature, et aussi par crainte de son père, il la soumettait aux travaux les plus pénibles. La noble jeune fille supporta toutes les épreuves avec dignité, remerciant le Seigneur qui l'avait jugée digne d'être punie par amour pour Lui. Et lorsque cet homme impitoyable fut sur le point de la frapper, elle se réfugia dans un lieu caché et pria longuement le Seigneur, les larmes aux yeux, le suppliant de lui donner courage et force jusqu'à la fin. Euphémie passa la plupart de ses nuits à se repentir et à prier, dès qu'elle en eut l'occasion. Et cette terrible et cruelle captivité, cette souffrance et ce martyre de la chasteté, dura non pas dix jours, ni cent, mais sept années entières. Et quiconque la voyait, parmi ceux qui savaient combien elle était belle et ce qu'elle était devenue à force de travaux, de chagrins et de tortures, ne pouvait s'empêcher de compatir et de pleurer son malheur.

Une nuit, la veille de Noël, alors que ce barbare dînait, Euphémie se rendit secrètement à l'enclos à bestiaux et y pria, méditant sur l'incarnation de notre Seigneur, comment Il s'est fait homme pour notre salut. Le paysan, voyant la jeune fille disparue, saisit un bâton et courut la frapper, comme à son habitude. En courant vers l'enclos à bestiaux, il aperçut une forte lumière au loin et craignit qu'il y ait un incendie et que l'étable brûle. En s'approchant, il vit ce qu'il n'était pas digne de voir : la Reine céleste entourée d'une multitude d'anges saints ! Elle consola Euphémie par ces mots : «Sois ferme, ma fille bien-aimée, car pour la douleur passagère que tu as supportée par amour pour mon Fils, tu goûteras la gloire éternelle dans son royaume et recevras une couronne impérissable. En signe et en promesse de la grande audace

dont tu seras jugée digne par ton Époux céleste, que tes membres sectionnés soient maintenant guéris par la puissance de mon Fils.» Voyant cela, le paysan trembla. Il appela toute la maisonnée, et tous virent la Vierge toute immaculée, accompagnée de son escorte céleste, et la jeune fille, les lèvres et le nez transformés comme auparavant. Ils tombèrent à terre, incapables de contempler une telle lumière.

Au bout d'un moment, la maisonnée se leva et ne vit qu'Euphémie, qui priait et brillait comme un éclair. Ils envoyèrent prévenir le père, qui arriva aussitôt et, voyant sa fille guérie, fut stupéfait; remerciant le Seigneur, il lui demanda pardon pour sa folie passée. Puis, après avoir dépensé beaucoup d'or, il bâtit un magnifique monastère dans cette cour à bétail et la laissa là travailler pour l'Époux céleste. Par sa vie vertueuse, elle en rassembla beaucoup d'autres. Ayant vécu magnifiquement et merveilleusement selon tous les commandements du Seigneur et gardant agréablement le troupeau sacré, Euphémie quitta tout ce qui était temporaire et partit pour le royaume éternel. Puisse chacun y parvenir.

MIRACLE 14

À propos des jeunes filles innocentes auxquelles la Souveraine la Toute-Puissante envoya des couronnes du ciel.

Une femme noble et vertueuse avait deux filles, très belles, qu'elle incita à imiter leur mère dans sa vie selon Dieu, et leur enseigna surtout un profond respect pour la très sainte Mère de Dieu. Après la mort de son mari, elle devint très pauvre et, n'ayant pas de dot pour ses filles, elle s'affligea, craignant de trahir leur honneur à cause de sa pauvreté. Mais, ayant foi en Dieu, elle les accompagna à l'église et, s'arrêtant devant le visage de la très sainte Vierge, dit en larmes : «Maîtresse des anges, Mère des orphelins, secours des pauvres, je confie de tout mon cœur ces deux orphelins à votre protection, afin que vous les preniez en charge, car je ne peux les sauver sans dommage pour mon âme et mon corps, à cause de ma pauvreté et de mon ignorance. Que votre divine Providence, selon votre infinie miséricorde, les protège, les préserve, et que leur virginité ne soit pas déshonorée. »

Ainsi parla la mère respectueuse, et prenant ses filles par la main, elle les conduisit à la sainte image en signe de soumission, car désormais, c'est la toute sainte Mère de Dieu qui serait la mère, et non plus elle. Puis elles rentrèrent toutes chez elles et, en fermant les portes, elles aperçurent un jeune homme aussi rapide que l'éclair, portant une bourse pleine d'argent, qui disait : «La Reine du ciel vous envoie cet argent pour administrer vos filles.» Lorsque la mère le prit, le jeune homme s'en alla au ciel. Elle tomba à terre en larmes, remerciant le Créateur de bien, si riche et si généreux, pour son soutien et sa prompte acceptation. Elle utilisa alors l'argent, habilla ses filles et leur acheta le nécessaire. Mais les voisins malveillants, connaissant leur ancienne pauvreté, commencèrent à les commérages et à les calomnier, les condamnant injustement et honteusement, accusant, disait-on, la mère d'avoir vendu leur honneur à quelqu'un pour de l'argent et d'avoir reçu de l'argent. Lorsque la pieuse femme apprit une calomnie aussi terrible, on imagine sa tristesse et sa douleur. Plus les jours passaient, plus les rumeurs grandissaient, et toute la ville était déjà au courant. Alors, ne supportant plus les discours des gens, elle dit à ses filles : «Venez, mes enfants, allons vers votre très gracieuse Mère et, les larmes aux yeux et le cœur humble, implorons sa bonté, afin qu'elle vous aide à vous libérer de la langue des hommes; et si nous le demandons avec une foi inébranlable, alors la très miséricordieuse Mère du Dieu très généreux vous exaucera, comme elle nous a déjà aidée.»

Les jeunes filles écoutèrent les paroles de leur mère et se rendirent au temple divin, comme on le leur avait appris. Après avoir prié avec ferveur, versant des larmes d'une foi fervente, elles rentrèrent chez elles, espérant que la Toute-Puissante leur enverrait le secours d'en haut. La Reine, qui allaitait les nourrissons, accepta l'humble prière et les larmes des jeunes filles innocentes, les écouta et, une fois de plus, leur apporta un secours miraculeux. Un jour de fête, tous les habitants de la ville étaient

réunis à la cathédrale, et le confesseur lisait un sermon; cette femme était là avec ses filles. Et voilà qu'au milieu du sermon, alors que le prédicateur était fatigué, tous aperçurent un ange extraordinaire, entrant par la fenêtre, tenant dans ses mains deux magnifiques couronnes de roses blanches et d'autres fleurs parfumées. L'ange dit aux deux jeunes filles, afin que chacun puisse l'entendre : «Deux couronnes parfumées de fleurs blanches vous sont envoyées du ciel par la Reine en signe de votre virginité.» Sur ces mots, il les déposa sur leurs têtes et devint aussitôt invisible. Comme les jeunes filles se réjouirent, pensez-vous, ô auditeurs, et comme les personnes présentes furent émerveillées !

La leçon resta inachevée. L'évêque et les princes accoururent et baisèrent les couronnes célestes. Tout le peuple se précipita vers les jeunes filles pour les honorer. Finalement, chacun les raccompagna chez elles. Elles ne se laissèrent pas aller à la vanité, même devant un tel honneur, mais remercièrent avec une grande humilité la reine qui aimait la vénération. L'évêque et les premiers dirigeants de la ville dépensèrent beaucoup et érigèrent deux magnifiques monastères au nom de la très sainte Vierge, les plaçant toutes deux abbesses dans chacun des monastères. Toutes deux menèrent une vie si vertueuse et si merveilleuse que de nombreuses nobles filles de princes, non seulement de cette ville mais aussi d'ailleurs, entendant parler d'elles et connaissant leur vie pieuse, abandonnèrent richesses éphémères et vanité pour se convertir à leur obéissance. Les deux monastères connurent un essor considérable, et chacun les traita avec une grande révérence, car c'était une grande bénédiction pour une femme d'être honorée d'entrer dans la sainte confrérie du monastère. Et les deux merveilleuses abbesses moururent saintes, leurs saintes reliques étaient parfumées, et les âmes bienheureuses s'en allèrent au royaume des cieux. Puissions-nous tous y parvenir.

MIRACLE 15

À propos du moine ivre

Il y avait un moine, cellérier dans un monastère commun. Son obéissance consistait à distribuer du vin aux frères. Il vénérât la très sainte Vierge et ne manquait jamais les offices à l'église. Inspiré par le service des frères, le moine prenait soin de tous les besoins physiques des moines. Le seul problème était que le pauvre homme aimait le vin et, lorsqu'il accomplissait son obéissance, il buvait parfois plus que les autres.

Un jour, il dîna et but tellement qu'il s'enivra. Il tomba sur la natte et, au matin, lorsqu'il se réveilla et entendit la cloche, il se leva pour aller à l'église, car, comme nous l'avons dit plus haut, il avait un grand désir du divin et ne voulait jamais être en retard à la réunion salutaire des frères. Le cellérier marcha un peu, mais avec difficulté, car il avait mal à la tête à cause d'une gueule de bois. Cependant, poussé par son désir, il continua sa route. Et le diable, transformé en taureau, surgit devant lui et le menaça de le frapper de ses cornes à tout moment. Le moine, surpris, fit le signe de croix. Le diable s'éloigna aussitôt pour un court instant. De nouveau transformé en chien noir, il empêcha le moine d'avancer. Mais, faisant le signe de croix, comme précédemment, il partit. Lorsque le moine atteignit les portes de l'église, ce démon se transforma en un lion terrible et se précipita pour le déchiqueter. Alors la très belle femme apparut, après avoir chassé le démon, le démasquant en le menaçant d'avoir osé commettre le mal contre son esclave. Puis, prenant le moine par la main, elle le conduisit dans la cellule en lui disant : «Prends garde à toi désormais et ne t'enivre plus, si tu aspires au salut; et confesse ce péché à ton père spirituel, afin d'accomplir la pénitence qu'il t'imposera.» Le moine lui demanda qui elle était, pour sa bonté envers lui. Elle répondit : «Je suis la Mère de Jésus Christ.» En entendant cela, le moine tomba à terre, saisi d'une grande peur, se prosternant. Elle disparut.

Le moine pleura de joie et, à ce moment-là, il fut complètement libéré de la passion de l'ivresse. Il se confessa soigneusement, selon le commandement du

Seigneur, fit pénitence et s'abstint complètement de vin, comme doit le faire quiconque est submergé par cette passion avant d'être tourmenté.

Que chacun s'abstienne de boire beaucoup, comme la mère de la fornication. Ouvrez les yeux, vous qui aimez l'ivresse, reprenez-vous, efforcez-vous de vous abstenir, afin de ne pas être en retard pour la joie et la dégustation éternelles. Puissions-nous tous y parvenir par l'intercession de la Vierge et Mère de Dieu. Amen.

MIRACLE 16

À propos d'un homme tenté par le démon de la fornication et libéré grâce à la Mère de Dieu.

Un moine silencieux vivait sur le mont des Oliviers et gardait dans sa cellule une magnifique icône de la Mère de Dieu. Il était très respectueux de la Vierge perpétuelle et la priait chaque fois qu'elle le libère du démon de la fornication. Il livrait un combat si acharné contre cette passion qu'elle ne cessait ni jour ni nuit, et parfois, elle le submergeait au point de le faire tomber. Mais dès que le destructeur d'âmes voulait allumer en lui la flamme de la luxure immonde, il recourait à l'icône sacrée et priait avec larmes pour que la tentation de la chair disparaisse. Bien que l'ennemi voyait que son frère prenait des forces grâce à l'aide de la Mère de Dieu, il ne se calmait pas et le tentait sans cesse.

Un jour, le frère se tenait devant la cellule, et de mauvaises pensées le revinrent. Lorsque le moine voulut recourir à la prière, comme à son habitude, il vit clairement le diable de ses propres yeux et lui dit : «Jusqu'à quand, ennemi de la vérité, me tenteras-tu ? Ne connais-tu pas mon intention ? Je ne céderai pas. Pourquoi me tourmentes-tu en vain ?» Le diable répondit : «J'ai vaincu bien d'autres, plus vertueux que toi, et je veux enfin te vaincre. Car je ne me fatigue pas, je n'ai d'autre tâche que celle-ci. Mais si tu fais ce que je te dis, alors j'achèverai et je ne te tenterai plus.» Le moine demanda : «Que veux-tu que je fasse ?» Le démon répondit : «Je te demande une chose simple et simple. Et jure de ne la dire à personne, et je te la dirai.» L'ascète, ignorant et simple d'esprit, souhaitant se libérer d'un tel combat, jura de n'en parler à personne. Alors le serpent se tortillant dit : «N'adore plus cette image qui est dans ta cellule, mais jette-la dehors, et je ne te tenterai plus.» Le moine dit : «Je te répondrai demain.» Et le démon devint invisible. Le moine réfléchit, ne sachant que faire, et fut très triste et tourmenté – d'autant plus qu'il avait juré de n'en parler à personne, et que le démon maléfique essayait de tout fermer, et qu'il était impossible de demander au maître de s'informer du moindre écart.

Ce jour-là, abba Théodore d'Élie vint à la Montagne, expérimenté dans les Écritures, éprouvé par la pratique des tentations des démons, et tous ceux qui l'interrogeaient en tirèrent un grand bénéfice. Le moine susmentionné vint également l'informer de l'affaire. L'abbé le réprimanda sévèrement au sujet du serment et ajouta : «Ne sais-tu pas que l'ennemi ne propose que le péché, pour pousser quelqu'un à commettre un péché mineur, mais qui le conduit ensuite à un danger évident de chute ? Car c'est une telle iniquité de ne pas s'incliner devant la Très-Haut, la Très-Présidente ! Commettre mille fois la débauche est un péché moindre que de renier la Vierge Mère de Dieu. Alors, n'écoute plus le malin, mais invoque-la, et elle t'aidera à faire honte au démon.»

L'ascète, après avoir rendu visite à l'abbé, se rendait dans sa cellule et, en chemin, il rencontra un démon qui lui dit : «Méchant, ne m'as-tu pas juré de ne dire à personne ce que je t'ai dit ? Sache que tu seras tourmenté comme un parjure, et je ne cesserai jamais de te tourmenter.» Le moine répondit : «Ennemi du bien, mal en tout, que je sois débauché ou parjure, ce n'est pas à toi de me juger, mais à Dieu et au Maître, le Fils de la Vierge éternelle, à qui tu m'as ordonné de renoncer. Mais je ne t'écoute pas et fais de moi ce que tu peux. Sa grâce me vient en aide et me délivre de tes tentations et de tes pièges.» Alors le démon devint invisible. Le moine, ayant attaché à son cou un sac dans lequel il conservait l'icône de la sainte Vierge, la portait

toujours sur lui. Dès lors, le démon insidieux ne put plus le tenter, et le moine vécut vaillamment et vertueusement, obtenant la béatitude céleste.

Puissions-nous tous l'atteindre par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ pour l'humanité. À Lui soit la gloire éternelle. Amen.

MIRACLE 17

Le nom vénéré de la Vierge Marie détruit et chasse les démons.

Dans un village de Vunakh, au pays de Kolonei, vivait un prêtre nommé Pierre, un homme dépravé et mauvais, que sa famille avait chassé de chez lui pour ses mauvaises actions. Il avait une maîtresse nommée Aglaida. Honteuse et effrayée, elle quitta bientôt le monde et se rendit dans un monastère où elle prononça ses vœux monastiques. Un jour, alors qu'elle se tenait à la fenêtre de sa cellule, elle aperçut un démon sous la forme d'un jeune homme près du puits. Il sauta du puits à la fenêtre pour l'attraper. Aglaida, effrayée, s'évanouit et se cogna la tête contre le sol. Les sœurs se rassemblèrent, la soulevèrent comme si elle était morte et la déposèrent sur le lit. Lorsqu'elle reprit un peu ses esprits, le démon revint et lui dit : «Aglaida, ma bien-aimée, que t'ai-je fait pour que tu me rejettes ? J'ai fait tout ce que tu voulais, mais tu ne m'aimes pas. Retourne dans le monde, et je te donnerai un riche prince pour époux, je daignerai goûter à beaucoup de choses. Tu mangeras les mets les plus délicieux, boiras les meilleurs vins, combleras tous les désirs de la chair. Pourquoi restes-tu assise ici, insensée, car tu mourras prématurément à cause de tant de jeûnes, de veilles nocturnes et de fardeaux corporels ?» Elle répondit : «Éloigne-toi de moi, ennemi de la vérité, car je n'exaucerai jamais tes désirs, mais je pleure le temps et je m'afflige d'avoir servi stupidement ta personne.» Puis le démon disparut un instant. Puis il recommença à revenir de la même manière et la perturba souvent. Les moniales conseillèrent à Aglaida d'emporter de l'eau bénite dans sa cellule afin que, lorsque le tentateur viendrait, elle puisse en verser un peu sur lui et le chasser avec le signe de la sainte Croix. C'est ce qu'elle fit. L'ennemi s'enfuit lorsque l'eau bénite tomba sur lui, mais revint ensuite. Une sœur instruite expliqua alors à Aglaida que lorsqu'elle voit un démon, elle doit invoquer le nom de notre Souveraine et dire la salutation angélique : «Réjouissez-toi, sainte Marie, le Seigneur est avec toi», etc. Dès qu'Aglaida eut dit cela au démon, il s'enfuit aussitôt, aussi vite qu'un éclair ou une flamme brûlante le poursuivait, et fut détruit au point de ne plus oser s'approcher ni même apparaître. Ainsi, Aglaida vécut sa vie dans ce monastère avec amour pour Dieu. Si quelqu'un est tenté par des ennemis, intelligibles et sensuels, alors il n'y a pas de moyen plus efficace que ce nom chanté et merveilleux, invoqué avec révérence et foi.

MIRACLE 18

Similaire

Il y avait une autre moniale dans un monastère qui pratiquait le jeûne et les veillées. Elle était souvent trompée par le malin, qui prenait la forme d'un ange. Il venait lui parler de divers sujets et répondait à toutes ses questions. Le père spirituel interrogea la religieuse à la confession sur l'état et le progrès de sa vie monastique. Elle répondit : «Bien, par vos prières, saint père.» Le père spirituel, entendant une réponse si fière, s'attrista et lui murmura qu'elle ne devait plus répondre par de tels mots. Même si l'on accomplit tous les commandements, qu'on s'humilie toujours et qu'on se reconnaisse pécheur. La religieuse dit : J'ai appris, père, que l'ange du Seigneur vient du ciel et me rend visite, c'est pourquoi je l'ai dit.» Le confesseur, se souvenant du dicton apostolique selon lequel l'ange des ténèbres se transforme en ange de lumière, répondit : «Quand l'ange reviendra te voir, dis-lui de te montrer la très sainte Mère de Dieu, et s'il t'écoute, tu la verras, alors prie. Et si cela se produit avant la fin de la prière, alors c'est notre Souveraine. Mais si l'image disparaît avec la

prière, sache que c'est une invention du démon, qui te trompe pour te causer un grand malheur.» La religieuse accepta ce conseil salvateur et dit ces mots à l'ange imaginaire. Il répondit : «Ma venue te suffit, car tu es indigne de voir la Reine de tous avec tes yeux corporels.» Elle le supplia encore davantage de créer une telle grâce. Alors une jeune fille apparut devant elle, belle et avenante, telle une reine, devant laquelle la religieuse fit le signe de croix et prononça le salut de l'archange. Et aussitôt l'image diabolique disparut, comme la fumée ou le vent. Et la religieuse était si étonnée et si affaiblie qu'elle ne put revenir à son état initial qu'avec beaucoup de difficulté et de contrainte.

Quand une tentation nous vient du diable, du monde, ou même de la chair, il n'y a pas de remède plus efficace que de crier et d'invoquer les noms salvateurs, plus doux que l'ambrosie et le nectar, Jésus Christ et la Vierge Marie. Car quiconque invoque ces noms avec foi trouve un remède merveilleux au moment de toute tentation et de toute douleur, comme beaucoup le savent par la vie.

MIRACLE 19

À propos du Nestorien ressuscité.

Dans l'Antiquité, de nombreux ascètes vivaient en Syrie. Ces lieux sont très chauds et l'on peut y jeûner en observant scrupuleusement la non-convoitise, la nudité et toute autre forme de retenue. À cette époque, vivait, entre autres, un ermite, un homme vertueux et saint nommé Parthénus. Il avait l'habitude de se rendre souvent au mont Sinaï pour vénérer le Buisson ardent, se remémorant le miracle qui s'y était produit, préfigurant la Vierge Marie. Il se rendit également à la mer Rouge en chantant le tropaire de Jean Damascène : «Dans la mer Rouge était autrefois gravée l'image de l'Épouse célibataire...»

Un jour, alors qu'il s'y rendait, il vit un homme mort étendu sur le rivage. Pleurant à cette vue, l'ermite adressa une prière fervente au Seigneur, afin qu'il vienne en aide au défunt par l'intercession de notre Souveraine, la Mère de Dieu. Et tandis qu'il priait, il remarqua que le défunt s'était levé et s'était incliné devant lui en disant : «Je te remercie, saint de Dieu, de ce que ta grande révérence et ton amour pour Dieu et la Vierge et Mère éternelles non seulement t'aident toi-même, mais aussi rachètent d'autres de la mort spirituelle, y compris moi, l'indigne.» Alors Parthénus lui dit : «Je t'en conjure au nom de la Souveraine du monde, dis-moi qui tu es et quel bien tu as trouvé.» Il répondit : «Oui, serviteur de Dieu, il convient que je proclame au monde entier cet acte merveilleux et le remarquable miracle de la Vierge Marie, véritable Mère de Dieu. Écoutez. J'errais dans l'hérésie du très impie Nestorius, et lorsque j'entendis le nom de la Souveraine l'Enfantrice de Dieu, je me mis en colère. Et, contredisant, je disais que c'était une grande iniquité d'appeler une femme la porteuse de Dieu. Le moment arriva où je pris la mer pour Jérusalem. Il y avait à bord un homme pieux qui, apprenant que j'étais nestorien, m'exhorta souvent à abandonner cette hérésie. Mais je lui fus hostile, voulant prouver que ma pensée était plus juste. Nous eûmes de telles discussions que nous faillîmes nous entretuer dans une escarmouche. Les marins eux-mêmes étaient accablés par nous; au début, ils nous séparèrent en nous battant à deux ou trois reprises. Mais ensuite, voyant que nous ne nous étions pas réconciliés et que nous n'étions pas parvenus à un accord, ils nous quittèrent, alors que nous aurions pu nous entretuer, ce qui aurait été le cas. Cela a créé de grandes difficultés. Un jour, lors d'un combat, nous sommes tombés tous deux à la mer et avons sombré dans les profondeurs. J'ai alors vu une femme glorieuse et lumineuse. Elle a pris mon compagnon par la main et m'a dit : «Car tu es mon ami et tu as combattu pour mon nom, je ne te laisserai pas te noyer, mais je te conduirai à adorer le tombeau de mon Fils, selon ton désir, et dans trois ans tu parviendras au royaume des cieux.» Puis la Souveraine s'est tournée vers moi : «Va, insensé, aux tourments éternels, où Satan est ton maître, pour être tourmenté avec l'hérétique Nestorius et tous ceux qui ne me reconnaissent pas comme la vraie Mère de Dieu et nient l'Incarnation divine de mon Fils.» Ayant dit cela, elle l'a pris par la

main, et ils se sont retrouvés sur la terre ferme : la mer se refermait derrière eux, divisée en deux, et ne les approchait pas. Elle a pris le pieux époux, et je ne peux pas dire ce qui s'est passé ensuite. Mais j'ose penser, comme l'a dit la Mère de Dieu, qu'elle l'a conduit à Jérusalem. Et je fus immédiatement submergé par la mer, comme la très sainte Vierge s'en alla. Des démons obscurs s'emparèrent de ma pauvre âme et la menèrent au tourment. Là, je vis une multitude de personnes, tourmentées, maudissant Nestorius comme étant la cause de leurs tourments. Là, j'ai souffert jusqu'à cette heure, jusqu'à ce que cette femme très glorieuse m'apparaisse et me dise : «Sors d'ici, à la prière de mon serviteur Parthénus, et dis-lui de ne plus prier pour mes ennemis. Et vous, répandez partout la nouvelle des tourments que subissent les Nestoriens.» Dès que j'entendis cela, mon esprit revint à mon corps. Alors, je te remercie, Saint de Dieu, et te demande de témoigner que je renie la vile hérésie des Nestoriens et que je confesse la Vierge Marie au sens plein du terme comme la véritable Enfantrice de Dieu, priant sa compassion de m'accepter par son serviteur et de travailler pour elle toute ma vie, bien que je sois sans valeur et indigne.

En entendant cela, le moine fut très heureux. Ils se rendirent à Jérusalem, trouvèrent cet homme pieux et, après s'être retirés dans le désert, tous trois travaillèrent pour le Seigneur jusqu'à la fin de leur vie, vivant saintement. Ainsi leur fut accordée la félicité céleste, que nous puissions tous atteindre.

MIRACLE 20

À propos de Jean Cucuzelès.

Un jeune homme vivait dans la grande ville de Dyrrachium, autrefois Justinienne. Il avait perdu son père, et sa mère, une femme pieuse et aimant Dieu, envoya son fils étudier les livres sacrés. Son esprit réceptif et sa voix tout simplement magnifique lui valaient d'être surnommé «voix d'ange». À cette époque, comme c'était le cas dans le royaume, on recherchait des personnes à la voix éloquente et agréable. Ils trouvèrent ce garçon et l'envoyèrent à l'école royale pour qu'il étudie l'art de la musique et y devienne parfait. Bientôt, intelligent et raisonnable, il surpassa tout le monde. C'est pourquoi le roi l'aima et lui fit de nombreux cadeaux.

Au bout d'un certain temps, Jean vit que tous les princes l'honoraient pour l'amour que le roi lui témoignait et pour son chant sonore. Très affligé, craignant que la gloire terrestre ne nuise à la joie céleste, il chercha le moment opportun pour quitter ce monde. En ces jours-là, l'abbé de la grande Laure du Saint Mont Athos vint trouver le roi pour une affaire urgente. Après avoir tout réglé, il s'en retourna. Jean de Cucuzelès, voyant la beauté du chantré du monastère et sa vie angélique, fut rempli de révérence et quitta toute gloire et tout faste royaux. Il ôta ses vêtements de chair, revêtit un cilice et, un bâton à la main, se rendit à la Laure. Le portier demanda à Jean ce qu'il cherchait et quel métier il connaissait. Il répondit : «Je veux devenir moine, mais je suis moi-même berger.» Apprenant cela par le portier, l'abbé se réjouit, car ils avaient besoin d'un tel homme. Ils le mirent à l'épreuve et le firent bientôt moine, puis l'envoyèrent dans un lieu désert pour faire paître des chèvres. Jean partit avec joie et le désir du silence auquel il aspirait tant. Il accomplit son service sans paresse, priant constamment le Seigneur.

Il manqua terriblement au roi. Il envoya des hommes fouiller villes et villages, forteresses, déserts et monastères. Les messagers arrivèrent à l'Athos, où ils observèrent attentivement, mais personne ne reconnut Cucuzelès, car il était vêtu de vieux vêtements déchirés. Un jour, Jean gardait des chèvres sur une pente raide. Voyant qu'il n'y avait personne en bas et que personne ne l'entendait, il se mit à chanter un hymne avec beaucoup d'adresse et de tendresse. Un ascète qui vivait non loin de là, dans une grotte, entendit une mélodie si douce et harmonieuse et fut surpris. Il sortit de la grotte et vit un spectacle étonnant : le berger chantait, et les chèvres ne broutaient pas, mais se tenaient là, joyeusement à l'écoute, émerveillées par son chant angélique, et non humain. Voyant tout cela, le moine se rendit à la

Laure et en fit part à l'abbé. L'abbé fit appeler le berger. Lorsqu'il fut amené, il lui dit : «Je t'en conjure par Dieu, dis la vérité. Es-tu Jean de Cucuzelès, celui que le roi recherche tant ?» Il tomba à ses pieds et implora pardon en larmes : «Je suis un esclave indigne et pécheur de ta sainteté. Mais je te prie de me laisser dans ce simple service que tu m'as confié initialement, afin que je puisse garder les chèvres et que le roi ne le sache pas.» L'abbé du monastère se rendit à la capitale et, se prosternant aux pieds de l'empereur, demanda : «Je te prie, Seigneur, de m'accorder un homme pour son salut spirituel. S'il a offensé ton règne, pardonne-lui.» Le roi demanda le nom de l'homme que l'abbé demandait. L'abbé répondit : «Je ne te le dirai pas à moins que tu ne m'accordes ton consentement écrit pour accéder à ma requête.» Le roi ordonna que le document soit préparé et signé. L'abbé raconta alors en détail tout ce qui concernait Jean de Cucuzelès. En entendant cela, le roi se mit à pleurer, subissant une tristesse et une joie incomparables. Il se réjouit que Cucuzelès fût si respectueux qu'il revêtît l'habit angélique (schéma), haïssant toute concupiscence corporelle. Mais il regretta d'avoir signé un tel acte de donation, sans effet rétroactif. L'abbé adoucit sa perte par ses paroles et le consola. Après avoir remercié le roi et prié, il se rendit au monastère et raconta aux frères ce qui s'était passé. Dès lors, le merveilleux Jean ne fut plus importuné par le roi terrestre. Il servit le Roi qui est aux cieux, le chantant et le glorifiant sans relâche chaque jour. Il reçut alors de l'abbé la permission de construire une cellule et une église des archanges à l'extérieur du monastère, afin d'y vivre en silence six jours par semaine. Mais le dimanche et les jours fériés, Cucuzelès était toujours dans le chœur de la grande église et chantait à Dieu avec désir et tendresse. Le samedi de l'Akathiste (lorsque l'on lit l'Akathiste à la très sainte Enfantrice de Dieu), il chantait joyeusement les hymnes et le Canon à la Vierge, comme à son habitude, et, après ses efforts, il s'assoupit un peu pendant la stase des Matines. Alors, la Mère de Dieu lui apparut et lui dit : «Réjouis-toi, Jean, mon enfant. Chante pour moi, et je ne te quitterai pas.» Ayant dit cela, elle lui donna une pièce d'or. À son réveil, il trouva (ô miracle !) cette pièce dans sa paume droite ! Rempli d'une joie infinie et de larmes, il remercia la Mère de Dieu. Et cette pièce fut déposée dans l'église, et elle accomplit de grands miracles. Dès lors, Jean était toujours dans le chœur et glorifiait le Seigneur de manière touchante et inlassable.

Un jour, à force d'efforts, sa jambe pourrit et du pus s'écoula. Mais la Souveraine toute-puissante le guérit de la même manière que Jean Damascène. Elle lui apparut et lui dit : «Tu es maintenant en bonne santé», et il reçut aussitôt la guérison miséricordieuse. Après avoir remercié la Mère de Dieu, Jean resta là.

MIRACLE 21

À propos de la sainte Laure de l'Athos et de la Source de notre vénérable père Athanase

Puisque nous avons déjà abordé la grande Laure de l'Athos, il convient de parler de ce monastère merveilleux et célèbre, de sa date et de ses modalités de construction. En l'an 6469 après la création du monde (961 après J.-C.), vivait à Trébizonde un homme sage, respectueux et théophile, nommé Abraham, qui aimait profondément tout ce qui est divin. Désireux de se retirer du monde, il se rendit sur une montagne appelée Kimina, où travaillait le saint staretz Michel Maleinos. Abraham devint son moine, recevant le nom d'Athanase. Il lui obéit, conservant strictement une vie austère et accomplissant l'exploit : il ne mangeait qu'une fois par semaine et recevait les mystères divins. Le saint staretz lui ordonna de manger une fois tous les trois jours et de dormir sur une natte, et non debout comme auparavant.

À cette époque, deux frères du chef vinrent trouver le saint staretz, les princes les plus nobles, neveux du Maléinos susmentionné. L'un, Nicéphore, avait été nommé commandant militaire par l'empereur romain afin de détruire toute la flotte qui avait attaqué la Crète. L'autre, Léon, était patricien et administrateur des écoles de la partie occidentale de l'île. Le moine leur dit : «Sachez, mes chers enfants, que parmi mes disciples se trouve un grand homme, Athanase. Sa vertu est supérieure à la nature, et

je souhaite que vous vous confessiez à lui dès aujourd'hui. Cet homme est véritablement digne de guider les âmes des hommes.» Les princes, discutant avec le staretz, furent stupéfaits par sa sagesse et sa raison, et se confessèrent à lui. Alors Nikifor dit : «Sache, Père, que je suis très désireux de quitter ce monde et de vivre en silence dans un monastère.» Le staretz répondit : «Gardez cette bonne pensée dans votre cœur, mon enfant, et Dieu vous aidera à votre bien.» Le staretz lut la prière d'absolution, puis ils se séparèrent.

Dès lors, malgré tous les chefs et les nobles qui venaient se confesser à lui, Michel les envoyait à Athanase, qui vivait seul hors du monastère. Il était humble et étranger à la gloire. Sachant que le saint staretz Michel allait nommer Athanase comme son successeur à la tête des frères après sa mort, il quitta le monastère et se rendit au Mont Athos. Il y trouva à Karyes un staretz simple, un hésychaste, et se soumit à lui, se faisant passer pour un paysan sans instruction. Le staretz lui écrivit l'alphabet et le lui enseigna.

Nicéphore, apprenant le départ d'Athanase, fut très contrarié. Connaissant spirituellement l'intention du staretz de se rendre au Mont Athos, il écrivit au juge de Thessalonique afin que l'on fouille minutieusement toute la montagne et que l'on retrouve Athanase, conformément à la décision du tribunal. Il décrivit les traits du visage et l'apparence générale du staretz. Arrivés à Athos, les messagers rapportèrent tout à l'administrateur des saints monastères, et il leur fut dit d'attendre la fête de la Nativité du Christ, lorsque les frères se rassembleront à Protaton pour célébrer ensemble.

Tandis qu'ils chantaient la veillée nocturne, l'intendant aperçut Athanase et le reconnut à ses traits, décrits par le noble Nicéphore. Ils lui imposèrent alors l'obéissance pénitentielle de la lecture selon le rite. Il déclara ne pas savoir lire. Mais le chef du service lui ordonna de lire comme il savait. La vérité fut aussitôt révélée, et tous furent stupéfaits d'entendre son langage sage et éloquent. Tous s'inclinèrent devant lui, en particulier le vieillard hésychaste, lui demandant pardon pour son ignorance passée. Athanase, apprenant que Nicéphore avait envoyé un écrit à son sujet, demanda au chef de ne pas l'annoncer. Et ce fut fait. Mais quelque temps plus tard, Léon, le frère de Nicéphore, revint et, après avoir scruté toute la montagne, le trouva. L'embrassant, il se réjouit et fut transporté de joie. Les frères ascétique, voyant la vénération du prince pour le saint, lui demandèrent de faire preuve de clémence pour construire une église plus grande à Protaton, car l'ancienne était devenue petite et tout le monde était à l'étroit. Le prince donna à Athanase suffisamment d'argent à sa demande, et ils fondèrent et construisirent l'église. Après avoir dit au revoir au saint, Léon se rendit auprès de Nicéphore. Nicéphore, ayant entendu parler du saint, envoya immédiatement des navires et écrivit au primat afin qu'il envoie Athanase conformément à la décision de la cour. Les frères, voyant la foi du vieillard, le pressèrent de partir. Contre sa volonté, Athanase se rendit en bateau en Crète, où le pieux Nicéphore menait alors une guerre contre les barbares. Et, avec l'aide de Dieu et l'intercession du saint, il les vainquit de toutes ses forces et les soumit au roi fidèle. Puis il dit à Athanase : «Père, par ta prière, le mont Athos a été libéré de la crainte des Agaréniens. Et quand tu partiras, bâtis un monastère de silence, afin que je puisse y revenir plus tard. Comme tu t'en souviens, nous avons convenu que je quitterais le monde.» Sur ces mots, Nicéphore remit l'argent au staretz, mais celui-ci n'en voulut pas, répondant : «Craignez Dieu, soyez attentif aux pièges du monde : si l'affaire plaît à Dieu, elle se terminera comme tu l'as décidé.» Le saint dit cela, car il ne voulait pas s'embarrasser de soucis économiques. Le pieux Nicéphore en fut très affecté. Ils se dirent ensuite au revoir, et le saint retourna au Mont Athos. Nicéphore se rendit auprès du roi, qui lui témoigna de grands honneurs, le récompensa pour la victoire et la prise de la Crète et le nomma grand-duc de Crète. Cependant, s'efforçant, comme indiqué plus haut, de construire un temple à la Vierge Mère de Dieu, Nicéphore envoya soixante lires d'or à l'Athos par l'intermédiaire d'un ecclésiastique nommé Méthode. Saint Athanase, constatant la grande révérence du très pieux souverain, accepta l'argent et commença la construction d'un monastère en

l'an 969 de la Nativité du Christ. Il subit de nombreuses attaques et tentations démoniaques. Il endura beaucoup de travail et de souffrances jusqu'à ce qu'il construise un immense monastère, visible encore aujourd'hui. Quiconque n'est pas allé au Mont Athos pour admirer la sainte Laure, sa beauté, ses nombreuses sources, ses arbres remarquables, ses hautes tours, ses innombrables cellules, ses riches églises et bien plus encore, qu'il lise la vie de notre vénérable Athanase et en tire une joie immense et jubilatoire. Nous omettrons la description des innombrables miracles accomplis par le saint, et nous nous limiterons à la Mère de Dieu, toujours Vierge, l'économissa de cette Laure, comme nous le verrons plus en détail ci-dessous.

Après avoir dépensé tout l'argent envoyé par le souverain, le saint fut profondément attristé de ne pas avoir pu achever l'œuvre. Réfléchissant à cela, il quitta le monastère pour Karyes afin de consulter les notables de la montagne, afin de savoir s'il était opportun d'envoyer des gens demander de l'aide au souverain ou à d'autres princes. Au cours du long voyage de six kilomètres depuis la Laure, il aperçut une femme belle et rayonnante qui lui dit : «D'où viens-tu, Athanase ?» Il répondit, stupéfait : «Qui es-tu et pourquoi me demandes-tu cela ?» Elle dit : «Je suis la Mère de ton Seigneur.» «Pardonne-moi, Souveraine, je ne croirai pas», dit le saint, effrayé, «si je ne vois aucun signe. Après tout, le diable a bien des ruses.» La Très Pure lui répondit : «Frappe ce rocher au nom de la sainte Trinité avec ton bâton en forme de croix, et par la grâce de mon Fils, une eau abondante et douce jaillira.» Le saint fit ainsi, et une source d'eau magnifique jaillit. Le saint tomba alors à terre, implorant pardon, et elle lui demanda où il était allé. La sainte Lui raconta toute l'histoire. La Souveraine lui dit : «Va au monastère, et tu trouveras les greniers remplis de pain, les vases de vin et d'huile d'olive, et tout le nécessaire. Cela suffira, avec l'aide de mon Fils et Maître, pour achever tout le monastère. Dans ce monastère, n'ose jamais nommer un économe, car je serai toujours ton économe. Je m'occuperai de tout le nécessaire, seulement ne viole pas l'image monastique et la Charte, accomplis les rites et observe les canons.» Ayant dit cela, elle devint invisible. De retour au monastère, le moine trouva tout conforme à la description de la Souveraine et put enfin s'en sortir jusqu'à l'achèvement de la construction du temple divin et du monastère tout entier, tel qu'il est aujourd'hui.

Ce miracle de l'eau n'est pas mentionné dans la vie du saint (je ne sais pourquoi), mais tous les habitants de l'Athos le connaissent. Dans le temple se trouve également une image de la très sainte Vierge, ainsi qu'au milieu des portes du monastère.

MIRACLE 22

À propos du monastère sacré d'Iveron et de l'icône vénérée de la Portaïtissa.

À l'époque du très pieux et mémorable empereur Constantin, notre foi s'est épanouie et a grandi par la grâce de notre Seigneur Jésus Christ. Les temples païens ont été détruits, les rangs des moines se sont multipliés, et des églises et des sanctuaires ont été construits dans toutes les villes et tous les villages. C'est précisément à cette époque que naquit un homme pieux et courageux nommé Pierre, qui cherchait un lieu de silence et de désolation afin de se retirer du monde et de vivre une vie sans tumulte. Il pria Dieu de lui révéler où aller, et il vit en vision la très sainte Enfantrice de Dieu, qui lui dit : «Père, sur le mont Athos se trouve ton repos. Je l'ai demandé par tirage au sort à mon Fils et à mon Dieu, afin que ceux qui s'éloignent des soucis et des ennuis du monde et aspirent à la vertu, menant une vie sans chagrin, pour laquelle ils seront dignes de la félicité éternelle, puissent y trouver refuge. J'ai appris à aimer profondément cette montagne. Bientôt, elle sera remplie de moines de tous les pays et de tous les lieux. Et la miséricorde de mon Fils et mon secours ne les quitteront pas, mais je les visiterai, les protégerai, priant mon Fils pour leur salut.»

Alors le pieux Pierre se réveilla et, après avoir remercié le Seigneur et sa Mère toujours vierge, se rendit sur cette montagne, où il lutta courageusement contre les

démons et fut digne de voir en vision une multitude d'anges par l'intercession de la Mère de Dieu. Il devint un grand thaumaturge et s'en alla en paix vers le Seigneur. Quelque temps plus tard, notre père Athanase arriva, bâtisseur de la grande Laure. À cette époque vivait notre père Jean, véritable vase et réceptacle du très saint Esprit. Ibère d'origine (géorgienne), de sang royal et très riche, il quitta richesse, gloire et biens pour se rendre au monastère. Après avoir ôté ses vêtements étincelants, il revêtit une soutane maigre et pauvre. Apprenant la gloire de la sainte Montagne de l'Athos et du moine Athanase, il le trouva et ils commencèrent à rivaliser comme des frères pour sauver la philocalie. Apprenant bientôt que son fils Euthyme était venu à Byzance (Constantinople) pour trouver la paix et la tranquillité de l'âme, l'Ibérien partit en voyage à sa recherche. Après leur rencontre, ils parvinrent tous deux au silence tant désiré du grand Athanase. Jean apprit de lui toute l'amour de la sagesse et devint presque un nouveau Chrysostome, traduisant tous nos écrits dans la langue des Ibères. Peu de temps après, un certain Tornicius arriva et devint moine. Chef militaire du royaume des Ibères, il combattit courageusement et à maintes reprises contre les ennemis, les vainquant avec générosité, ce qui lui valut une grande renommée dans son pays. À cette époque, les Perses impies apprirent la mort de l'empereur Romain et commencèrent à combattre la reine des cités, Constantinople, sous le commandement d'un certain Siliar. Il lançait souvent des raids vers l'est, dévastant villes et villages, ne trouvant personne pour lui résister. Les enfants de l'empereur étaient encore très jeunes et ne pouvaient le combattre. La veuve de l'empereur, affligée, apprit l'approche des barbares sur la capitale. Sans autre espoir, elle se souvint de Tornicius et dit : «Si le chef militaire des Ibères ne vient pas à nous, nous ne serons pas secourus.» Elle envoya des lettres suppliantes à Athanase et à Jean sur la sainte Montagne, leur demandant de libérer Tornicius. Mais il refusa. Mais, contre son gré, pour ne pas désobéir à ses saints maîtres, il descendit et se dirigea vers Byzance. L'impératrice, le voyant, se réjouit et, montrant ses enfants, lui dit : «De votre âme, vénérable père, dépend la vie de ces orphelins.» Tornicius partit avec des détachements et massacra toute l'armée de barbares, fit de nombreux prisonniers et revint victorieux au palais. Tout le synode le rencontra et l'honora, et l'impératrice en particulier. Ravie et encouragée, elle lui donna une grosse somme d'argent, mais il refusa, disant : «Moi, ô maîtresse, j'ai abandonné mon argent pour l'amour du Seigneur, et maintenant je vais accumuler celui d'autrui ? Mais si votre autorité l'ordonne, construisez un monastère sur la montagne, afin que mon peuple puisse trouver la paix en terre étrangère.» La reine l'écouta avec joie et envoya ses supérieurs avec une grande quantité d'or, ordonnant que tous les travaux soient menés avec le plus grand soin possible, afin de créer le plus beau monastère. Et c'est ce qui arriva. La reine décora l'église de vases d'or et d'argent et dédia les faubourgs, les propriétés (biens) et les terres au monastère en mémoire des âmes de toute la maison impériale.

Mais parlons maintenant de l'essentiel : l'image sacrée de la Gardienne. Sous le règne de l'iconoclaste Théophile, les images saintes furent l'objet d'une grande persécution. Ce hâisseur du Christ expulsa de nombreux orthodoxes, les soumettant à diverses tortures. Il ordonna que toutes les icônes soient retirées des églises et détruites, et envoya des soldats dans chaque ville et village pour rechercher les icônes et les brûler, une fois trouvées. Il y avait une veuve de la région de Nicée, dont le fils unique était très riche et vertueux. Elle avait construit une église près de chez elle. Elle possédait une icône de la Mère de Dieu, qu'elle vénérât beaucoup et qu'elle embrassait, étant considérée à juste titre comme une autre Anne. Les soldats de l'empereur, fouillant partout, arrivèrent chez elle. Après avoir observé avec curiosité depuis les portes du temple, ils aperçurent l'icône et se réjouirent, espérant soutirer beaucoup d'argent à la femme. Ils dirent à la femme : «Soit tu nous donnes de l'argent, soit nous exécuterons l'ordre du roi et te soumettrons à diverses tortures.»

L'abbé ordonna que tous les moines se rassemblent dans l'église et, après avoir allumé les lampes, sortent pour encenser et célébrer l'office avec révérence. Lorsqu'ils approchèrent du rivage, Gabriel, déjà mentionné, entra dans la mer et marcha (ô

miracle !) sur les eaux. L'icône s'approcha alors, il la prit dans ses bras et chanta un hymne joyeux. L'abbé courut à la rencontre du saint homme. Lorsqu'ils arrivèrent sur la terre ferme, une grande joie et une grande jubilation se répandirent parmi les frères : pendant trois jours et trois nuits, tous veillèrent et chantèrent. Ils construisirent ensuite une chapelle sur la côte et y célébrèrent l'office. Ensuite, ils transférèrent la sainte image dans la cour intérieure du monastère et veillèrent de nouveau toute la nuit. Après avoir célébré la divine Liturgie, chacun se retira dans son monastère. Le lendemain, l'allumeur de cierges entra à l'heure de matines pour tout ranger convenablement, selon l'ordre, afin que l'office puisse être célébré. Cependant, il ne trouva pas l'icône à sa place. Et après avoir cherché partout, ils la trouvèrent au-dessus des portes du monastère, sur le mur de la forteresse. La prenant, ils la rapportèrent à son emplacement initial. Mais le même sort arriva à l'image. Et non pas seulement deux ou trois fois, mais de nombreuses fois. Les moines, perplexes, ne savaient que faire. Alors la Souveraine apparut de nouveau à Gabriel et lui dit : «Va au monastère et dis aux moines de ne pas me mettre à l'épreuve. Car je ne suis pas venu pour que vous me gardiez, mais pour être votre Gardien et votre Guide, non seulement dans le présent, mais aussi dans les siècles à venir. Que tous les moines qui vivent sur cette montagne dans la crainte de Dieu ne négligent pas la vertu, qu'ils aient confiance et espèrent en la bonté de mon Fils et Maître selon leurs forces, comme je l'ai demandé, et comme il m'a fait ce don. Je vous donne un signe : tant que vous verrez mon image au monastère, la grâce et la miséricorde de mon Fils ne vous quitteront pas.» En entendant cela, Gabriel, le théophore, descendit précipitamment au monastère et annonça la nouvelle à l'abbé. L'abbé, rempli d'une joie immense, rassembla tous les frères et leur rapporta ce qui avait été dit. Ils construisirent alors une église aux portes du monastère au nom de la très sainte Mère de Dieu, la Gardienne des portes, et les portes à un autre endroit, comme aujourd'hui, comme un témoignage clair et sans mensonge de leurs actes.

Depuis lors, d'innombrables miracles se sont produits au monastère. Les possédés sont guéris, les boiteux marchent, les aveugles recouvrent la vue, toute maladie disparaît. Aujourd'hui encore, la toute-puissante Souveraine protège et protège, invisiblement et miraculeusement, le célèbre et béni monastère d'Iveron. Ce monastère est plus riche que tous les monastères de la sainte Montagne. Et cela, je pense, uniquement grâce à la grande miséricorde dont il fait preuve envers les étrangers et les pauvres. Bien que tous les monastères accordent leurs bénédictions et le repos à de nombreuses personnes, ils ne célèbrent qu'une seule fête par an. Il y a trois fêtes à Iveron : la Dormition de la très sainte Enfantrice de Dieu, l'Épiphanie et le Mardi saint. Plus d'un millier d'âmes s'y rassemblent alors et sont accueillies avec joie du soir au matin. Et ce n'est pas tout, le dimanche aussi, tout au long de l'année, les mendiants sont nombreux ici, car le monastère d'Iveron est le centre du Mont Athos, et à proximité se trouve le marché de Karies, où chacun reçoit des cadeaux. Les Lavriotes, les Simonopétrites, les Vatopédiens et les habitants de tous les autres monastères leur en offrent. Mais les mendiants n'y affluent pas, car ces monastères sont situés à l'écart. Mais des bateaux arrivent ici, et chacun reçoit de l'aide, des biscottes, des vêtements et autres produits de première nécessité. Même si les monastères sont dans le besoin à cause des lourds impôts prélevés par les Turcs, lorsqu'il faut payer une somme importante, ils font l'aumône selon leurs moyens : monastères cénobitiques comme petites cellules, et personne ne se détourne jamais d'un mendiant sans raison. Mais revenons maintenant à notre sujet et rendons grâce, même brièvement, à la très glorieuse et très incarnée Reine des anges, l'Intercesseur et Gardien diligent et infatigable.

À elle, Souveraine aimante et philanthrope, car telle une Mère qui aime enfants et parents, tu ne cesses d'aider et de sauver providentiellement, protégeant et protégeant les intercesseurs indignes. En réponse, nous exprimons notre gratitude, ne cachons pas nos bonnes actions, nous chantons haut et fort tes miracles, nous glorifions tes soucis, nous exaltons ta Providence, nous chantons ton intercession. Et nous souvenant de ce que tu nous as donné par le passé, de combien de dangers

nous avons été sauvés grâce à toi, nous t'offrons avec gratitude. Nous implorons ta compassion, ne nous oublie pas, nous, ce ton troupeau endeuillé, mais, debout devant ton Fils et notre Maître, sois notre infatigable intercesseur, aide-nous qui sommes en danger et sauve-nous des malheurs inattendus. Tu vois, ô Souveraine, dans quels dangers nous tombons ! Relève-nous, ayant détruit toute douleur ! Libère-nous des peurs qui approchent ! Arrête les tentations. Brise l'inimitié. Adoucit la colère qui approche. Détruis la confusion et l'agitation et récompense-nous par une paix constante. Ô Souveraine très gracieuse, ajoute ceci à tes autres bonnes actions, afin que nous puissions toujours et sans cesse proclamer tes miséricordes et tes miracles, et te glorifier, toi et Dieu né de toi, avec son Père sans commencement et son Esprit très saint, bon et vivifiant, pour les siècles des siècles. Amen.

MIRACLE 23

À propos de celui qui a renoncé au Christ par écrit

En Italie vivait un prince nommé Charles. Il se livrait sans modération à divers plaisirs et délices charnels. Mais il devint rapidement pauvre et n'avait plus rien à dépenser pour vivre dans le luxe. Charles devint très triste et atteignit une telle lâcheté que, comme par désespoir, il proférait des blasphèmes. Un jour, il alla dans la forêt trouver un sorcier et lui demander si le démon pouvait l'enrichir. Il y alla et rencontra le diable sous la forme d'un soldat. Le diable lui dit : «Je suis celui que tu cherches. Si tu me respectes et que tu acceptes ma promesse, en signant avec mon sang, c'est-à-dire en concluant une alliance et en renonçant à ta foi, alors je te donnerai tous les plaisirs de ce monde et je comblerai tous tes désirs, afin que tu aies un tel confort que personne ne te ressemblera.» Le malheureux prince, ivre de plaisir, accepta, désespéré, et signa le contraire du baptême : «Je renonce au Christ et m'unis au démon.» Le démon lui accorda plaisirs et bénédictions temporaires, comme il l'avait promis. Il était toujours en sa compagnie et l'accompagnait sous les traits d'un soldat, exauçant tous les désirs du prince. Un jour, ils passèrent devant une église. Le pauvre homme tourna les yeux et aperçut l'image de la Mère de Dieu. Soudain, il se souvint de ses iniquités et gémit lourdement, le cœur serré. Le démon le poussa alors si fort de son bâton que toute sa chair s'assombrit. Le démon dit alors à Charles : «Regarde, sois attentif. Maintenant et à l'avenir, n'ose pas regarder l'image de la Vierge Marie, car elle me fait beaucoup de mal et m'en a pris beaucoup. Si je te vois tourner à nouveau les yeux vers elle, je te livrerai à la mort la plus cruelle, je te priverai des bienfaits de cette vie et j'entraînerai ton âme dans les tourments éternels.»

Lorsque le malheureux entendit cela, il fut submergé de chagrin, non pas tant à cause des coups reçus, mais à cause de la mort de son âme. Il commença à réfléchir à la manière de se libérer de sa captivité. Il dit : «L'ennemi lui-même a admis que la très sainte Mère de Dieu lui avait enlevé beaucoup de ses mains. Ainsi, sa miséricorde et sa grâce seront sur moi, car elle est la Mère du Dieu miséricordieux en toutes choses.» Ainsi raisonna-t-il. L'ennemi, ignorant le secret de son cœur, mit à nouveau le prince à l'épreuve, l'emmenant près d'une autre église pour voir s'il obéirait à l'ordre. Charles, voyant la porte ouverte, courut vite. En entrant, il tomba à terre devant l'icône universellement vénérée de la Mère de Dieu, se frappant la poitrine et s'écriant du plus profond de son cœur avec des gémissements et des larmes brûlantes : «Souveraine et Maîtresse du monde, viens, rachète-moi des mains du diable. Grande est ta puissance, ô Toute-Reine, montre-la aussi à moi, la trois fois malheureuse. Grande est ta miséricorde, sois miséricordieuse envers les misérables. Infinie est ta miséricorde, et aie pitié de moi, l'indigne.» Il parla ainsi et bien plus encore.

L'ennemi était dans une grande confusion et une grande terreur à l'extérieur du temple. Puis il s'écria : «Je m'en vais, car la puissance de la Vierge me chasse, mais j'ai votre reçu, et lorsque son Fils siégera pour juger, en juste Juge, il vous livrera entre mes mains, car vous avez volontairement renoncé à la foi.» Ayant dit cela, le malin devint invisible. Charles versa encore plus de larmes et fut tourmenté. Il pria

avec plus de ferveur la Mère miséricordieuse du Dieu tout-miséricordieux, implorant pitié et rémission de ses péchés. Ainsi, pendant trois jours et trois nuits, il pleura amèrement du plus profond de son cœur et, souffrant, il sanglota à en pleurer les pierres. Sous le poids de son tourment, il s'affaiblit. S'étant légèrement endormi, il vit en vision la très dainte Mère de Dieu, qui lui dit : «Tu as rejeté mon Fils. Que veux-tu ici, dans ma maison ?» Charles répondit d'une voix humble, tout en larmes : «Ô Mère de miséricorde au-dessus de toute gloire. Pour qui ton Fils, si miséricordieux et si compatissant, a-t-il été crucifié ? Non pas pour les justes, mais pour les pécheurs. Et moi, bien qu'ayant commis de grandes iniquités, j'ai l'exemple du voleur, de la prostituée, du fils prodigue et de bien d'autres qui m'inspirent. Ils ont été acceptés par l'infinie miséricorde de ton Fils. Ils ont reçu miséricorde, n'ayant d'autre médiateur et intercession que toi, sa très douce Mère, et ton sein humain ne leur était pas fermé. Comment ne pas me recevoir, alors que j'ai osé m'approcher de toi ? Aie pitié de moi, ma Souveraine. Si tu le veux, tu peux recevoir sans aucun doute tout ce que tu demandes à ton Fils et à Dieu, car il t'a faite intercesseur pour les pécheurs.» Alors la Souveraine lui dit : «Puisque tu as haï ton iniquité et que tu t'es repenti de tout ton cœur, je t'accepte et me tourne vers mon Fils. Ne sois pas ingrat pour le plus grand des dons, mais accMa Souveraine, ma Souveraine glorifiée, tu peux tout. Accorde-moi aussi cette miséricorde, comme un signe que je suis pardonné. Ordonne à l'ennemi de me rendre ce reçu maléfique, afin qu'il ne m'effraie pas en l'apportant au juste Juge au jour du Jugement. Je sais que rien ne t'est impossible. En tant que Mère du Dieu Tout-Puissant, tu peux retirer cette lettre insensée, afin que le malin soit complètement apaisé et n'espère plus en moi.» La très sainte Souveraine répondit : «Pour la gloire de mon Fils et de Dieu, que cela te soit fait aussi.» À ces mots, un cri retentit dans l'air : «Mère de Justice, ne commets pas d'injustice, ô Souveraine, et ne me retire pas ce document dans lequel il a confessé par écrit être mien.» Elle répondit : «Ennemi de la vérité, tu es toujours un menteur, mais maintenant tu as dit la vérité, car je suis la Mère de Justice, et je veux exercer un juste jugement et te retirer la création de mon Fils, car il est injuste de ta part de disposer de celle d'autrui.» À ces mots, Charles se réjouit profondément et se réveilla en exultation. Il comprit que ce n'était pas un rêve : il tenait entre ses mains (ô miracle !) un reçu ! Comment, à ton avis, ceux qui l'entendirent et virent le document le glorifièrent-ils ? Tous furent émerveillés par l'infinie miséricorde du Seigneur et la puissance incomparable de la Vierge si vénérée. Des rumeurs coururent dans les capitales et les villes.

Lorsque le très saint Léon, pape de Rome, l'apprit, il envoya des hommes chercher Charles. Léon vit le manuscrit et ordonna qu'une grande action de grâces à la Mère de Dieu soit célébrée dans l'église. Une fête de jubilation joyeuse eut lieu. Nombreux furent ceux qui s'étaient livrés à diverses iniquités et abominations qui se repentirent de toute leur âme, espérant que, par l'intercession de la très sainte Mère de Dieu, ils trouveraient le pardon de leurs péchés. Charles devint moine et produisit des fruits dignes de la repentance, comme notre Souveraine le lui avait ordonné. Par sa grâce, il fut jugé digne de la béatitude céleste. Puissions-nous tous l'atteindre par ses prières et celles de tous les saints. Amen.

MIRACLE 24

Similaire. À propos de Théophile, qui a renié le Christ par écrit

537 ans après la venue dans la chair de notre Seigneur Jésus Christ, vivait dans le diocèse de Cilicie un certain Théophile, intendant de l'évêque d'Adana. C'était un homme pieux et vertueux, qui menait une vie raisonnable et administrait les biens de l'Église avec amour pour Dieu. À la mort de l'évêque, tous se tournèrent vers le métropolitain, demandant d'ordonner Théophile, le sachant vertueux. Le métropolitain voulut prendre une telle décision, mais Théophile, dans son humilité, s'y opposa. Alors, le métropolitain, voyant sa fermeté de pensée, en ordonna un autre et lui ordonna de respecter Théophile et de le garder comme intendant.

Théophile continua donc longtemps à vivre vertueusement. Mais l'ennemi de la vérité, jaloux de lui, décida de le renverser, préparant une grande chute. Il se souleva contre Théophile avec toute sa ruse, sous couvert de calomnies envers des personnes mal intentionnées. Le nouvel évêque le haïssait tellement qu'il l'expulsa injustement de l'Église, le privant de tous ses biens, et nomma un autre évêque. Théophile supporta d'abord courageusement cette décision injuste et montra qu'il n'était pas contrarié. Mais le démon commença alors à l'exciter à une grande colère, lui rappelant la dignité perdue qu'il avait auparavant : on dit que Théophile lui-même, qui avait fui la gloire, fut la cause de l'ordination d'un autre évêque, et qu'il est maintenant méprisé et persécuté. L'ennemi souffla cela et bien d'autres choses encore dans l'esprit de Théophile et le combattit si fort qu'il vainquit le malheureux et le convainquit d'utiliser une sorte de sorcellerie contre l'évêque afin de lui rendre sa dignité volée.

Dans ce pays vivait un Juif qui pratiquait de grandes sorcelleries. Théophile lui demanda s'il pouvait l'aider. Le sorcier répondit : «Je te ferai retrouver ta position et te ferai honneur encore davantage, si seulement tu t'inclines devant mon maître et fais ce qu'il te dit. Mais veille à ne pas faire le signe de croix, sinon tout sera perdu.» Théophile accepta, submergé par la colère. Ils se rendirent dans un lieu désert, et le vil sorcier juif commença à lancer ses sorts, invoquant des démons, dont une multitude innombrable, et au milieu d'eux siégea le premier avec tous les honneurs. Puis le sorcier dit à Théophile : «Prosterne-toi devant notre chef.» Lorsque tout fut terminé, le magicien dit au démon : «Notre Seigneur, cet homme est persécuté par son évêque, et je te l'ai amené pour que tu puisses l'aider.» Le démon dit : «Si tu veux t'inscrire comme mon esclave et renoncer au Christ, je te ferai plus d'honneur qu'avant et je te comblerai de joie, puisque tu connais ma puissance. Mais écris seulement une lettre de ta propre main, où tu renonces au Fils de Marie, afin de ne pas te moquer de moi plus tard.» Théophile, aveuglé par la vaine gloire du monde, ou plutôt par le chef de l'orgueil lui-même, écrivit une lettre de renonciation au Sauveur, tomba dans les rangs des démons, scella la lettre et la donna à l'ennemi. Le démon l'enlaça et l'embrassa en disant : «Maintenant, tu vas connaître ma puissance.» Après avoir dit cela, le démon devint invisible, ainsi que tous les esprits du mal. L'apostat et le traître retournèrent en ville. Le lendemain matin, l'évêque appela Théophile et le nomma intendant, lui demandant pardon pour le déshonneur causé. Il se prosterna devant lui en signe de repentir, à la surprise de ceux qui l'entouraient. Mais tout cela arriva grâce à l'intervention d'un démon, venu la nuit, qui effraya tellement l'évêque qu'il en trembla. L'évêque éleva Théophile à un plus grand honneur qu'auparavant, mais Théophile ne fut plus le même, il devint très arrogant. Tous le craignaient et l'honoraient, surtout l'évêque. Le sorcier vint voir Théophile à plusieurs reprises et lui inspira de respecter son accord avec celui qui lui avait accordé un tel honneur, et de ne pas songer à le renier ni à faire preuve d'ingratitude. Théophile, insensé, le remercia d'abord. Mais plus tard, lorsqu'il réalisa l'abîme de destruction où le démon l'avait entraîné, il le haït, se souvenant du tourment éternel et se disant : «Malheur à moi ! Comment me suis-je trompé, moi le maudit, et suis-je devenu l'esclave de l'ennemi pour cet honneur temporaire ? Je n'ai pas pu supporter la perte du poste d'intendant, et comment supporterai-je, moi le triplement malheureux, la perte de la félicité éternelle, alors que le Roi céleste me condamne aux flammes éternelles ? Ô ma folie, et qui ne pleurera pour moi, le malheureux ?» Pensant ainsi, Théophile était tourmenté jour et nuit, craignant de prier, indigne, mais pleurait amèrement en disant : «Malheur à toi, malheureux Théophile ! Comment as-tu pu devenir si stupide au point de renier ton Maître ? Qui pourra arracher le manuscrit des mains du démon ? Hélas, le malheureux ! Il vaudrait mieux pour moi être mis en pièces, ou être englouti par la terre, ou que les flammes tombent du ciel et m'incinèrent, que de renier mon Créateur et Sauveur.» Disant cela, il prit courage et espéra la miséricorde divine. Se rendant au temple de la très sainte Vierge, il se prosterna devant sa sainte image, pleurant amèrement et gémissant du plus profond de son cœur, confessant haut et fort son iniquité. Il dit qu'il ne se relèverait pas avant d'avoir vu ne serait-ce

qu'une miette de bonté de la Mère de Miséricorde. Il passa ainsi quarante jours dans une douleur atroce, grâce à l'aide de la très dainte Vierge, qui lui donna la force de supporter tant de temps sans nourriture et ne permit pas aux démons de le troubler.

Quarante jours plus tard, alors qu'il sommeille, Théophile voit la Souveraine du monde, le Refuge des pécheurs, la Source de la miséricorde. Elle lui dit : «Tu as renié mon Fils. Comment puis-je prier pour toi ?» Théophile lui répond en larmes : «Souveraine et Maîtresse, salut du monde, je sais combien est grande mon iniquité, d'avoir offensé mon Seigneur. Mais je connais aussi sa miséricorde infinie et son amour incommensurable pour l'humanité, qu'il a souffert pour les pécheurs et sauvé les publicains et les brigands. Même si mon iniquité est la plus grave et la pire de toutes, je me réfugie sous ta protection et ton secours; et dans l'océan de compassion de ton Fils tout miséricordieux, je jette le désespoir de mon âme, espérant trouver un peu de miséricorde. Et mon petit repentir, avec ton grand secours, peut attirer la bonté infinie de mon Créateur et Seigneur. Ma Souveraine, Secours des repentants, donne-moi un peu de consolation et ne te détourne pas de moi, le fils prodigue, ne détourne pas ton visage des souillés, et je te promets, ma Souveraine, que par mon bon repentir, je rendrai amer ce démon que j'ai satisfait par un accord déraisonnable. Et comme j'ai alors attristé les saints anges, je le fais à nouveau. Je leur ferai plaisir par les actes de mon repentir. Et si mon repentir ne peut égaler mon iniquité, qu'il soit comblé par la bonté du Seigneur Tout-Bon, qui a versé son précieux Sang pour les pécheurs. Et celui que j'ai renoncé sans réfléchir, je le confesse de tout mon cœur et je crois en Dieu, le Sauveur du monde, et je suis prêt à verser mon sang par amour pour lui, pour confirmer ma confession. Et je maudis l'ennemi, je le méprise et le renie; et je t'honore et t'adore, très honorable Reine de toute la création, te suppliant de m'aider.» À ces mots, la Souveraine lui répondit : «Puisque tu confesses à nouveau de toute ton âme mon Fils comme le vrai Dieu, je prierai pour toi afin qu'il accepte ton repentir.» Alors Théophile se réveilla, reprit courage et espoir de salut – et versa larmes sur larmes. Trois jours plus tard, il revit la Vierge éternelle de la même manière. Elle lui dit, le visage joyeux : «Réjouis-toi, car mon Fils a accepté ton repentir et pardonne ton iniquité. Efforce-toi seulement d'accomplir le combat et l'exploit nécessaires jusqu'à la fin de ta vie, en te souvenant du grand bienfait.» Théophile lui dit avec gratitude : «Puisque tu as complètement dissipé l'immense chagrin, je te prie, ô Souveraine toute-puissante, d'ordonner que je reçoive ce reçu insensé en signe de pardon. Cela me plonge dans la tristesse et m'opprime lorsque je me souviens qu'elle est aux prises avec le démon maléfique, et je deviens complètement inanimé.» La Mère de Dieu lui dit : «Craignez Dieu, et il fera la volonté de ceux qui le craignent.» Alors Théophile se leva, rempli d'une grande joie, et pria encore trois jours, comme auparavant. Et la Souveraine toute-puissante lui apparaît en vision et lui dit : «Afin que tu sois certain que le Seigneur a accepté ton repentir et t'a délivré de la captivité du démon, prends aussi ton reçu.» Théophile, se réveillant, vit le reçu dans ses mains, comme il le scella. Qui peut expliquer sa joie ? Il glorifia le Seigneur et remercia la Vierge Marie, proclamant son infinie miséricorde et son incomparable pouvoir. Lorsque l'évêque et tous les habitants de la ville apprirent cela, ils glorifièrent Dieu, qui accomplit de grands miracles. Théophile mourut complètement au monde, haïssant tous les désirs de la chair, renonçant à toute vaine gloire et à tout honneur temporel, et servit dans ce temple de la très sainte Enfantrice de Dieu le reste de sa vie avec zèle et humilité. Et grâce à son profond repentir et aux autres vertus qu'il accomplit, ses reliques embaumèrent et accomplirent même des miracles à la gloire de Dieu le Tout-Miséricordieux et de sa Mère toute-Immaculée. Ce récit fut écrit par Eutychien, l'un des serviteurs subalternes de Théophile, qui assista à tout cela. Il témoigne que nous, pécheurs, pouvons connaître la puissance de la Souveraine des anges, notre Protectrice et Intercesseuse. Par son intercession, puissions-nous être jugés dignes de la félicité céleste. Amen.

MIRACLE 25

À propos de celui qui vit la très sainte Mère de Dieu donner la communion du pain céleste aux frères ouvriers.

Au temps de saint Sabba le Sanctifié, de nombreux moines vertueux travaillaient pour le Seigneur dans sa Laure. Un prince, noble et riche, arriva au monastère avec l'intention d'accepter le monachisme, et le saint l'accueillit avec joie. Mais comme le prince n'était pas préparé au travail, le saint le surveilla et ne le laissa pas aller avec les autres aux travaux agricoles pénibles. Les frères travaillèrent jusqu'à la neuvième heure (15 heures) et ne revinrent qu'ensuite, lurent l'office ensemble. Après les Vêpres, ils prenaient un repas commun une fois par jour. Comme le novice ne pouvait pas le faire, le saint lui ordonna de travailler au monastère selon ses forces et de jeûner jusqu'à l'arrivée de tous les frères, afin qu'ils puissent manger ensemble selon leur rang. Mais même un tel commandement parut difficile au prince. Il mangeait dans sa cellule, car ses proches lui apportaient divers mets. Le saint homme le savait, mais comme le prince était débutant, il ne le gronda pas pour ne pas devenir un fardeau. Il pria simplement Dieu pour qu'il le corrige.

La fête de la très sainte Enfantrice arriva, le 15 août. La veille, alors que les frères allaient travailler, saint Sabba leur dit de venir tôt pour chanter. Il recommanda au moine novice d'aller à l'église à l'heure de l'office du soir et de surveiller le rassemblement des frères pour prononcer leurs vœux monastiques. Il le fit. Et lorsque les pères arrivèrent, le novice eut une vision merveilleuse – non pas en rêve, mais pendant son éveil. Il vit une femme d'une grande beauté au milieu de deux anges, plus brillante que les rayons du soleil. L'un des anges tenait une coupe remplie du pain céleste, et l'autre un linge fin. Cette belle femme, qui était Notre Souveraine, tenait une cuillère en or. Les frères s'approchèrent un à un, et un ange leur essuya le visage. Puis il s'inclina devant la Souveraine, qui prit la cuillère et leur donna le pain céleste. Voyant cela, le novice fut stupéfait et, s'étant approché pour mériter lui-même un si grand don, il n'obtint pas ce qu'il désirait. L'ange ne lui essuya pas le visage, et la très sainte Vierge ne lui donna pas la communion. Mais Elle lui dit : « Cette nourriture est le Corps de mon Fils, et ceux qui jeûnent jusqu'à cette heure et se purifient le reçoivent. Mais toi, tu ne jeûnes pas. Comment vas-tu prendre le pain céleste ? » Le novice répondit : « Que l'ange m'essuie avec son mouchoir sacré. » Elle dit : « Si tu veux être essuyé avec un mouchoir, va travailler avec les autres; car ils transpirent tous du travail, c'est pourquoi ils sont essuyés, mais où est ta sueur, pour que l'ange puisse l'essuyer ? »

En entendant cela, le novice trembla et courut vers l'abbé : « As-tu eu la vision que j'ai eue, moi l'indigne ? » Le saint répondit : « Ce que tu as vu était pour ta correction. Et les frères sont déjà informés que la toute sainte Enfantrice de Dieu les sanctifie, car ils sont dignes de participer aux divins mystères à chaque fête. » Dès lors, le prince commença à travailler davantage et à manger moins; puis, se perfectionnant dans une obéissance bénie, il reçut la félicité céleste.

MIRACLE 26

À propos d'un monastère, en grande détresse, qui reçut une aide inattendue de la Mère de Dieu.

À l'époque où les rois étaient orthodoxes (c'est-à-dire avant la domination des Turcs), se trouvait, dans un lieu désert, un monastère dédié à la Vierge Marie, où les moines chantaient constamment des hymnes et la glorifiaient. Les chrétiens, voyant leur vénération, leur donnaient chaque année ce dont ils avaient besoin. Et non seulement le peuple, mais aussi les rois envoyaient des cadeaux et des trésors.

Mais au bout d'un certain temps, les barbares, au cours de batailles et de guerres, vainquirent les chrétiens et s'emparèrent de tous les champs qui nourrissaient le monastère. Les rois n'avaient plus le droit de leur envoyer de l'argent.

Finalement, les moines décidèrent de partir, n'ayant plus le nécessaire. Ils décidèrent quel jour ils célébreraient la divine Liturgie pour recevoir les mystères immaculés, demander pardon et se disperseraient un par un, où bon leur semblerait. Ils se rassemblèrent, chantèrent tout l'office en larmes, et lorsqu'ils dirent à la liturgie : «Il est vraiment digne de te célébrer, ô Enfant de Dieu», ils entendirent du bruit et du vacarme dans la grange. L'intendant s'y rendit et constata que toutes les pièces étaient remplies de céréales de qualité. Les frères, voyant cela après la liturgie, se réjouirent d'une grande joie, disant à haute voix : «Gloire à toi, ô Dieu ! Nous te remercions, ô Seigneur, de ne pas nous avoir abandonnés, nous qui étions indignes intercesseurs pour toi, mais de nous avoir envoyé la force d'en haut.» La Souveraine toute-puissante accomplit non seulement ce miracle avec le pain, mais un autre semblable. Ils trouvèrent également tous les vases remplis de vin, d'huile, de vinaigre et d'autres produits de première nécessité. Et il y en avait tellement qu'il y en avait assez pour de nombreuses années.

Alors tous se réjouirent d'une telle grâce et convinrent que plus personne ne quitterait le saint monastère et qu'ils ne négligeraient jamais les hymnes à leur Bienfaiteur. Ils vivaient vertueusement, ne manquaient de rien, mais la Reine, riche en dons, leur envoyait autant que nécessaire. Par son intercession, puissions-nous être dignes de la félicité céleste.

MIRACLE 27

À propos du Romain ressuscité.

Dans les régions où Rome domine, vivait un prince, juge municipal, riche en biens matériels, mais pauvre spirituellement et sans âme, complètement englué dans les désirs charnels. Un jour, il se rendit à un congrès de princes et monta à cheval, car il devait quitter la ville.

Malgré toute son intempérance, il était très respectueux de la très sainte Vierge et faisait preuve d'une immense compassion envers les pauvres, faisant d'abondantes aumônes aux nécessiteux. Le prince avait aussi une autre bonne habitude : chaque fois qu'il devait quitter sa maison, il s'arrêtait devant le visage de la très pure Vierge, priant longuement, récitant la salutation angélique et toutes les prières dont il se souvenait, implorant sa grâce de le protéger des embûches des démons.

C'est ce qu'il fit le jour où il partit avec ses amis. Mais le démon maléfique lui était très hostile en raison de sa grande vénération pour la Vierge immaculée et cherchait le moment propice pour le tuer. Alors qu'ils traversaient la rivière, le démon grimpa sur le cheval du prince et le rendit si furieux qu'il le précipita dans les profondeurs. Voyant qu'il s'était noyé et qu'il était emporté par les eaux, ses compagnons pleurèrent la mort de leur ami et se retournèrent pour raconter la nouvelle à leurs proches, afin qu'ils puissent chanter le rite funéraire, car ils avaient tous vu de leurs propres yeux la mort du prince. Mais l'Aide des chrétiens, la Novice prompte et Intercédresse des pécheurs, le racheta par sa miséricorde de la mort de son corps et de son âme. Tombé dans la rivière, il invoqua aussitôt la Souveraine en ces mots : «Très sainte Mère de Dieu, aidez-moi.» Il la vit alors dans les profondeurs, la tirant par les cheveux et le ramenant aussitôt chez lui en lui disant : «Regarde, tu es en sécurité, ne pêche plus. Mais, après avoir remercié le Dieu bienfaisant, porte des fruits dignes de la repentance, afin d'être sauvé.» Tous ceux qui étaient à la maison furent stupéfaits de le voir, à peine vivant de peur, trempé, car il ne comprenait toujours pas où il était. Après un long moment, ses compagnons arrivèrent et furent particulièrement étonnés. Il leur raconta en détail ce qui s'était passé. Tous exaltèrent la Souveraine merveilleuse. Dès lors, l'évêque rassembla tous les chrétiens orthodoxes pour une joyeuse prière de gratitude envers notre Souveraine. Le prince lui-même ne reprit jamais son ancien chemin, mais se rendit dans l'une des églises dédiées à la sainte Vierge, où se trouvaient d'autres moines, se revêtit de l'image angélique et servit l'Église jusqu'à son dernier souffle, menant une

vie merveilleuse et agréable à Dieu, recevant ainsi le royaume des cieux. Puisse nous tous l'atteindre. Amen.

MIRACLE 28

À propos de l'homme qui ne pouvait apprendre que les lettres «Je te salue Marie»

Dans la même ville vivait un homme nommé Jean, très pieux et riche. Mais son esprit était si lourd qu'il ne pouvait apprendre les lettres, pas même une seule prière, pour la réciter selon le rite chrétien. Il se rendit donc dans un monastère, y donna tous ses biens et prononça les vœux monastiques – afin que les frères lui apprennent les lettres. Ils l'accueillirent avec bienveillance en raison de l'immense richesse qu'il avait donnée au monastère. Ils lui expliquèrent tous les psaumes et les prières, mais il ne put rien y apprendre non plus. Alors un frère, expérimenté et vertueux, lui ayant lu toutes les prières l'une après l'autre, lui demanda laquelle de toutes lui semblait la plus belle, afin qu'il puisse l'apprendre. Il répondit que le «Je te salue Marie» lui plaisait le plus. Le moine fit un grand effort et lui apprit la salutation de l'Archange, à savoir : «Vierge Marie, réjouissez-vous, bienheureuse Marie... » et ainsi de suite. Jean mémorisa cette prière de tout son cœur et ressentit une joie merveilleuse, ayant appris la salutation de l'archange dans son intégralité. Il lui sembla avoir trouvé un trésor précieux. À chaque heure, il ne disait rien d'autre que : «Réjouis-toi, Marie.» Tous les frères oublièrent son surnom et l'appelèrent «Réjouis-toi, Marie». Cela lui procurait une grande joie, et il priait toujours la Vierge perpétuelle, prononçant la salutation avec une douceur et une inspiration particulières. Ainsi, cet homme mémorable parla jusqu'à l'heure de sa mort, lorsque son âme s'en alla. Il reçut une cérémonie funéraire selon le rite et fut enterré dans un lieu séparé. Ses saintes reliques étaient parfumées. Leur parfum ne diminua pas lorsqu'elles furent recouvertes, mais augmenta de plus en plus, si bien que les frères ressentirent une fragrance indescriptible. Le neuvième jour, en se souvenant de lui, ils virent un miracle, inhabituel et glorieux, et furent émerveillés. Sur le tombeau poussait un magnifique lys, dont chacun des pétales était gravé en lettres d'or : «Réjouis-toi, ô bienheureuse Marie.» Le parfum du lys était si inhabituel qu'il ne pouvait être comparé à celui d'aucune fleur sur terre. L'abbé dit aux frères : «Mes pères, ce miracle nous apprend la sainteté du bienheureux et combien il a œuvré pour notre Souveraine. Mais il est juste que nous voyions la racine de ce lys, afin que vous compreniez combien est miséricordieux celui qui aime la Vierge éternelle de tout son cœur.» Ils creusèrent la tombe et virent le lys sortir des lèvres du saint, et ils furent stupéfaits. L'abbé ordonna de découper les reliques sacrées, et ils virent alors qu'un lys était né de son cœur, sur lequel était inscrite l'image de la très sainte Mère de Dieu. Tous furent stupéfaits. Après avoir chanté le rite et encensé, ils prirent ce lys sacré et le conservèrent avec les saintes reliques, honorant ainsi l'homme pour son amour pour la Mère de Dieu. Par son intercession, puissions-nous, nous aussi, être dignes de la béatitude céleste.

MIRACLE 29

À propos d'un enfant sauvé d'un ruisseau

En Lombardie vivait un couple très vertueux qui vénérât la très dainte Mère de Dieu. Ils peignaient son image sur le mur de leur maison avec beaucoup de soin et d'enthousiasme, s'efforçant de lui donner une apparence belle et soignée. Et chaque jour, à chaque heure, peu importe le nombre de fois qu'ils passaient devant la sainte image, ils s'inclinaient et prononçaient la salutation angélique. Pour cette bonne habitude, elle leur envoyait bénédictions et joie en toutes choses, si bien qu'ils vivaient si vertueusement qu'ils ne se révoltaient jamais l'un contre l'autre, vivant en paix avec leurs voisins, qui les appelaient «paisibles».

Ils avaient un enfant de trois ans qui voyait son père et sa mère à chaque heure, comment ils s'arrêtaient souvent devant la sainte icône avec révérence et priaient – il s'y était habitué. Et peu importe le nombre de fois qu'il passait devant elle, il s'inclinait, imitant ses parents. Le moment venu, il apprit la salutation angélique, la répétant chaque fois qu'il passait devant l'icône, non par révérence, mais par habitude. Car, encore enfant insensé, il pensait, en voyant la très sainte Enfantrice de Dieu sur le trône, qu'elle était la maîtresse de maison, et c'est pourquoi il la craignait et la vénérât, comme ses parents. Un jour, alors qu'il jouait avec d'autres enfants au bord de la rivière, l'enfant, aidé par un ennemi du bien, tomba à l'eau. Les autres enfants annoncèrent à la mère que son enfant s'était noyé. Elle courut en larmes, comme tous les voisins, et lorsqu'ils atteignirent la rivière, deux hommes se jetèrent à l'eau. L'eau était très profonde; ils plongèrent longtemps, cherchant soigneusement, mais ne trouvèrent rien. La femme, regardant en aval, vit soudain son enfant miraculeusement assis sur les eaux, au milieu de la rivière, comme sur un trône. Elle lui dit : «Enfant, où es-tu ?» Il répondit : «Maman, tout va bien, la Maîtresse me tient dans ses bras et je n'ai pas peur.» La femme, dans sa joie, ne comprit pas de qui il parlait. Ils prirent l'enfant et le donnèrent à la mère. Elle retourna chez son père, toute heureuse. Apprenant ce qui s'était passé, le père demanda à l'enfant comment il avait été sauvé. L'enfant répondit : «Quand je suis tombé dans la rivière, la Maîtresse de notre maison accourut (et désigna l'icône de la main) et me rattrapa, me retenant jusqu'à ce que les gens viennent me chercher.» En entendant cela, ceux qui étaient présents furent stupéfaits, surtout en voyant l'enfant désigner l'icône de la main. Tombant à terre, ils s'inclinèrent et glorifièrent sa grâce, veillant toute la nuit. Lorsqu'on voulut demander à l'enfant comment il s'était noyé, l'enfant répondit et raconta très clairement, alors qu'il parlait habituellement de manière hésitante et babillante, comme tous les bébés. Autrement dit, lorsqu'il racontait le miracle, il prononçait des mots si clairs et si purs que tous étaient stupéfaits. Ainsi, non seulement cet enfant, mais aussi tous ceux qui vénèrent les saintes images avec révérence, sont libérés des dangers passagers et reçoivent une joie indicible. Puissions-nous tous y parvenir en Jésus Christ notre Seigneur, à qui soit la gloire éternelle. Amen.

MIRACLE 30

À propos d'un Juif libéré de ses liens et croyant au Seigneur.

Un Juif, très riche, traversait un jour la Lombardie pour affaires. Il fut capturé par des brigands, enfermé dans un sombre cachot, lié de chaînes de fer, espérant récupérer le reste de l'argent ou, finalement, le tuer. Le pauvre Juif, en captivité, était affligé de douleur, s'attendant à la mort à chaque instant. Il réfléchit aux différentes manières de se soustraire au danger, puis il se souvint que la Vierge Marie, qui accomplit de nombreux miracles, pouvait le racheter de la mort s'il l'invoquait avec foi. Le Juif, touché de tout son cœur, dit en larmes : «Souveraine et Reine du ciel et de la terre, montre aussi ta miséricorde à moi, malheureux, que ta grâce devienne merveilleuse, comme les innombrables miracles et signes que tu accomplis, comme je l'ai entendu de la bouche des chrétiens. Tu as guéri de nombreux possédés, guéri diverses infirmités et miraculeusement racheté et libéré des captifs. Aie pitié de moi, l'indigne, et ne te souviens pas du mal de mes ancêtres, mais, en tant que Mère de miséricorde, comme le disent les chrétiens, aide-moi dans ma grande détresse, libère-moi, afin que moi aussi je croie en ton Fils unique et Dieu et que je proclame tes miracles.» Priant ainsi, il s'assoupit et, avec une vision claire, vit la Reine glorieuse, rayonnant d'une lumière plus grande que le soleil, entourée d'anges qui, sur l'ordre de la Mère de Dieu, brisèrent les chaînes du Juif. De joie, il se réveilla et vit (mais pas en vision, comme auparavant) avec des yeux brillants, en réalité Notre Souveraine dans une grande gloire et un grand rayonnement, et il lui dit : «Dis-moi, Souveraine, ton nom, car tu m'as fait une grande miséricorde, et je dois connaître mon Bienfaiteur.» Elle répondit : «Je suis Marie, que tu as appelée, et je t'ai écoutée. Que le peuple juif

soit hostile à moi et à mon Fils, car il nie son incarnation salvatrice. Mais puisque tu as crié avec foi et larmes, Il s'est montré bon, tel un Dieu miséricordieux et patient, et a ordonné que tu sois délivré de deux dangers : celui de l'âme et celui du corps.» Par ces mots, elle ordonna aux anges de le conduire dans un abîme terrible et profond, où d'innombrables âmes souffraient, punies par d'indicibles tourments, et d'où émanait une puanteur insupportable. Le Juif tomba à terre, effrayé. La Souveraine lui dit : «C'est le tourment des Juifs impies, qui ne croient pas à la Nativité dans la chair du Seigneur Christ, mon Fils.» Puis elle le conduisit sur une haute montagne, et il vit un lieu magnifique, rempli de joie, d'où émanait un parfum des plus doux et des plus délicieux; il y avait beaucoup de monde, et les chants de joie étaient incessants. Le Juif fut frappé par une telle beauté, et la Souveraine dit : «Voici le clergé. (assemblée) des âmes que le Fils de Dieu a libérées et rachetées par son précieux et immaculé Sang. Choisis parmi les deux lieux que je t'ai indiqués celui vers lequel tu aspires.» Ayant dit cela, la Reine s'en alla au ciel. Et le Juif, se trouvant hors de cette maison, fut immédiatement baptisé, renonça à ses biens et à sa famille, et, ayant pris son voile, servit de tout son cœur son Bienfaiteur, qui l'avait racheté et miraculeusement guidé vers la vraie foi. Et ainsi lui fut accordée la félicité céleste. Puissions-nous tous l'atteindre.

MIRACLE 31

À propos d'un enfant tué par un père juif qui, après sa résurrection, confessa la très sainte Génitrice de Dieu..

Une femme juive, enceinte, souffrait beaucoup, mais ne pouvait accoucher, comme cela arrive souvent aux femmes. Malgré tous les soins médicaux, le fœtus ne sortait pas et la pauvre créature était sur le point de rendre l'âme. Alors une chrétienne, qui se trouvait à proximité, lui dit : «Si tu veux être délivrée, invoque la très sainte Génitrice, car tu ne trouveras pas d'autre secours.» La femme affaiblie, d'une voix humble, autant que possible compte tenu de l'intensité de la douleur, dit en larmes : «Bienheureuse Marie, toujours Vierge, bien que souillée en tout, je sois indigne de t'invoquer, car je viens de ceux qui ont tué ton Fils, j'ai entendu dire que ta compassion et ta miséricorde sont toujours un don pour les pécheurs. Je t'en prie, rachète-moi du malheur, et je te promets que moi et l'enfant que je porterai, nous recevrons le baptême divin.» Sur ces mots, elle donna aussitôt naissance à un garçon et, quelques jours plus tard, au lever du lit, elle reçut le baptême avec lui. Son mari était alors hors de la ville. À son arrivée, apprenant ce qui s'était passé et entré dans une grande colère, il tua l'enfant. Les voisins, consternés, voulurent s'emparer de lui et le traduire en justice, mais il s'enfuit; ils le poursuivirent. Dans cette course-poursuite, le Juif commença à se fatiguer et, apercevant un temple sur son chemin, y entra et s'y cacha. Debout et tremblant, il voit l'image de la très sainte Enfantrice de Dieu et, touché par la grâce divine, dit : «Ô Souveraine, combien grande est ta miséricorde, toi qui couvres et preserves un chien immonde, un homme totalement méchant, qui a tué ton Fils. Et maintenant, je me tiens dans ta maison, et la terre ne s'ouvre pas pour m'engloutir, tant est grande ta bonté ! Aie pitié de moi, je t'en prie, comme ton Fils très généreux a eu pitié du persécuteur Paul, et pardonne toutes mes iniquités ! Je crois que tu as certainement donné naissance à un Fils, sans le moindre dommage à ta virginité; je le confesse comme Dieu et Homme, dont la miséricorde est infinie et incommensurable.» Il parlait ainsi en larmes. Les chrétiens vinrent le lier. Et il leur dit : «Je vous en prie, par le Seigneur, conduisez-moi vers un prêtre, afin que je reçoive le saint baptême. Je le dis, Dieu m'en est témoin, non par crainte de la mort, non par lâcheté ! Mais seulement quand je serai baptisé, donnez-moi la mort qui me revient.» Ils firent ce qu'il avait dit, et après qu'il eut été baptisé, ils le livrèrent à la justice et le mirent en détention jusqu'au lendemain, afin de le faire exécuter. Sa femme pleurait inconsolablement la mort de l'enfant. Mais, le tenant sur ses genoux et le regardant, elle vit (oh, merveille !) que l'enfant était ressuscité.

Apprenant que son mari avait été retrouvé et baptisé, elle prit l'enfant et courut au tribunal. Là, à la vue de l'enfant, tous glorifièrent Dieu et délivrèrent le meurtrier, qui, devant tous, ouvrit le cou de l'enfant, le long duquel le couteau avait passé, et révéla la marque du coup, afin de proclamer le miracle. Mais même ici, ô bien-aimé, la Reine, riche en dons, ne combla pas ses bienfaits. Miracle après miracle. L'enfant reçut la grâce de s'exprimer avec justesse et pureté, comme s'il avait déjà vingt ans, d'une voix puissante : «La Mère de miséricorde et de toute consolation, la Vierge et Mère de Dieu Marie, m'a ressuscité selon la foi de mes parents, pour réprimander les Juifs impies qui nient l'Incarnation de Dieu !» Ceux qui étaient présents pleuraient de joie, glorifiant le Seigneur et la Souveraine. Le père du garçon servit la toute sainte Vierge toute sa vie, dénonçant les Juifs par ses discours. Beaucoup, grâce à lui, crurent. Mais l'enfant, devenu adulte, devint un homme vertueux et, mort dans l'amour de Dieu, comme son père et sa mère, s'en alla au royaume des cieux, que nous puissions tous atteindre.

MIRACLE 32

À propos d'un vieil homme faible qui retrouva force et vigueur comme un jeune homme.

Lorsque la Bretagne fut convertit à la foi orthodoxe, vivait dans un monastère communautaire un moine d'une grande sainteté, qui vénérât la très sainte Vierge et l'honorait en toutes choses. Dès qu'il entendait son nom chanté et exalté, c'est-à-dire lorsque quelqu'un prononçait «Marie» ou «Mère de Dieu», ou qu'il le lisait lui-même quelque part, il s'agenouillait et s'inclinait jusqu'à terre. Cet homme vertueux et fidèle dans son amitié avec la toute Sainte devint vieux et faible, et, en raison de son âge avancé, il ne pouvait même plus sortir du lit. L'abbé lui assigna un serviteur pour l'aider dans ses besoins.

Un jour, le serviteur étant absent, le vieil homme dut se lever. Il récita une prière, comme à son habitude, tenta de se lever à plusieurs reprises, mais en vain. Alors, le moine se retourna et, les larmes aux yeux, s'adressa à l'image de la très sainte Vierge et dit avec foi : «Ma très douce et très sainte Mère de Dieu, aidez-moi !» Et aussitôt la toute Reine apparut devant lui et lui dit : «Pour ton grand respect et ton amour pour moi, je te donne trente ans de vie en ce monde, et tu auras la force d'un trentenaire, car ta vénération de mon nom est digne de louanges et ta vie est agréable à Dieu.» Alors la Vierge perpétuelle disparut, et le moine, se relevant, courut presque, et recouvra la santé et la force. Tous les frères, apprenant le miracle qui s'était produit en lui, furent stupéfaits et remplis de recueillement. Et le moine lui-même, se souvenant de cette bonne action, glorifiait sans cesse Celle à qui l'on rendormit les hymnes, la bénissant par le jeûne, la louant par sa vigilance et d'autres bonnes actions, jusqu'à ce qu'il s'endorme en Jésus Christ notre Seigneur, à qui soit la gloire éternelle. Amen.

MIRACLE 33

À propos des frères tentés, apaisés par la Souveraine

Dans le monastère cénobitique mentionné plus haut, deux frères furent tentés par le diable. L'un, vertueux et pieux, demanda pardon à l'autre pour un péché et pria pour son âme; mais le second, s'enorgueillissant, calomnia le premier, l'accusant d'avoir commis un péché honteux. Lorsque le pieux moine apprit cela, il ressentit une grande tristesse et une grande honte, car il ne pouvait supporter une telle accusation injuste. Mais il ne plaça pas son espoir dans les hommes, mais dans le Dieu tout-puissant et sa Mère très pure. Il recourut à sa grâce pour qu'elle l'aide à ne pas devenir la risée des frères.

Bientôt, alors qu'ils chantaient matines, il vit le dénonciateur debout dans le chœur, près de lui, sans honte et sans repentir de son accusation injuste. Alors le

frère, accablé de chagrin, sortit, incapable de le regarder. Il entra dans le vestibule et, les larmes aux yeux, il pria ainsi, se prosternant à terre : «Très sainte Mère de Dieu, Espérance des désespérés, Secours pour ceux qui n'ont plus de secours ! Viens, rachète-moi de l'injuste injure, car si je ne saisis pas ta grâce, je ne trouverai pas d'autre consolation.» Parlant ainsi, il vit la très sainte Mère de Dieu, debout près du trône sacré, accompagnée d'un homme vénérable et saint. Le moine se leva avec crainte et révérence et, les regardant, s'inclina derrière eux vers l'est, où le chœur chantait «Gloire au Père, au Fils et au saint- Esprit». Alors la très sainte Souveraine se tourna vers le moine en deuil et lui adressa la parole, le visage joyeux : «Ne sois plus affligé, car tu as prié mon Fils, et il a éclairé ton ennemi; il se repentira de ses péchés, de sorte qu'il ne souffrira plus, et tu seras libéré des mauvaises rumeurs.» Le moine dit : «Je te le demande, ma Souveraine, dis-moi, qui est ce saint qui se tient à tes côtés ? Et pourquoi t'es-tu prosterné ?» Elle répondit : «C'est l'évangéliste Jean, mon fils adoptif, que mon Seigneur m'a donné sur la Croix. Ne sois pas surpris que nous nous soyons prosternés devant Dieu, car combien de fois chantez-vous ici-bas des chants et des louanges à la très sainte Trinité ? Nous nous prosternons tous dans le royaume des cieux et nous réjouissons de la gloire due au Dieu tout-glorieux et tout-vénéré. Nous inclinons la tête avec révérence et adorons notre Créateur.» Après avoir dit cela, la Reine s'en alla au ciel, et un tel parfum emplit le temple que tous furent stupéfaits. Le dénonciateur, saisi par l'odeur odorante, confessa aussitôt sa calomnie injuste devant tous. Puis un autre frère raconta la vision dans tous ses détails. Lorsqu'ils entrèrent dans la partie du temple où la très sainte Souveraine était apparue, le parfum s'échappait encore miraculeusement de la dalle de marbre foulée par les pieds immaculés. Cette dalle fut retirée et conservée avec les saintes reliques, en mémoire du miracle de notre très glorieuse Souveraine, la Mère de Dieu. Par son intercession, puissions-nous accéder à la félicité céleste.

MIRACLE 34

À propos du soldat dépravé, auquel le Seigneur, s'inclinant devant les prières de sa Mère, accorda le pardon de ses péchés.

Il y avait un soldat, prodigue et vil, chargé de nombreux péchés, particulièrement connu pour ses débauches. Sa femme, vertueuse et pieuse, l'inspirait souvent au repentir. Un jour, malgré de grandes difficultés, la bonne épouse le persuada de jeûner la veille de la Dormition, en l'honneur de la très sainte Vierge. Par la suite, chaque veille de fête, il ne mangea rien ces jours-là, seulement du pain et de l'eau, et seulement une fois après la neuvième heure. Mais sa femme l'incita non seulement à cette vertu, mais aussi à la prière sacrée. Ayant pris cette bonne habitude, il s'arrêtait souvent devant l'image sacrée de la très sainte Enfantrice de Dieu et prononçait avec révérence la salutation de l'archange et tout ce dont il se souvenait.

Un jour, il entra dans l'église et pria devant l'icône que les iconographes appellent «Miséricordieuse», où elle tient l'Enfant dans ses bras. Soudain, il vit un miracle incroyable, que le Seigneur très miséricordieux lui montra, afin que le soldat soit touché et haïsse le péché. C'est ce qui se produisit. Le soldat vit l'Enfant-Seigneur, tout marqué par les coups de fouet, et de ses blessures coulait un flot de sang, comme si tout cela venait de se produire. Le cœur du soldat se repentit et il pleura amèrement, se tournant vers la très sainte Vierge et disant de toute son âme : «Ma très douce Souveraine, aie pitié de moi, le méchant, et intercède auprès du Seigneur pour qu'il me pardonne, car tu es l'Intercesseur des pécheurs.» Puis le soldat entendit une voix provenant de l'icône : «Vous, pécheurs, confessez-moi avec votre langue comme la Mère de miséricorde, mais par vos iniquités, vous faites de moi la Mère de la douleur et du chagrin.» Alors le soldat tomba face contre terre et dit en larmes : «Ma Souveraine, ne vous fâchez pas contre un homme misérable, mais, en tant qu'Intercesseur et Secours des pécheurs, ayez pitié de moi. Votre prière au Seigneur peut faire beaucoup.» Ainsi parla le soldat, étendu face contre terre, n'osant lever les

yeux. Il entendit la Souveraine dire au Seigneur : «Mon Fils bien-aimé, aie pitié de ce pécheur qui se jette à terre en larmes et confesse ses péchés.» Il répondit : «Ne m'inquiète pas pour lui, Mère, car il ne mérite pas le pardon.» Elle dit encore : «Souviens-toi, mon cher Enfant, de l'amour maternel avec lequel je t'ai élevé au prix de tant de peines, comme je t'ai nourri, et pardonne-lui ses péchés.» Et lui : «En toute justice, Mère, je ne peux t'écouter.» Elle répondit : «Je te demande de juger non pas selon la justice, mais selon ton infinie miséricorde, car tous m'appellent Mère de miséricorde.» Le Christ lui dit : «Ne sois pas accablée, ne t'afflige pas que je ne t'écoute pas en cela, mais souviens-toi que j'ai moi aussi prié mon Père trois fois, à l'heure de la Passion, pour savoir s'il était possible de racheter un homme autrement, sans accepter la mort, et il ne m'a pas écouté.» Lorsque la très miséricordieuse Souveraine vit que les nombreuses iniquités du soldat entravaient la miséricorde de Dieu, elle s'inclina, s'agenouillant et s'inclinant, afin de contraindre le Dieu d'amour des hommes à la miséricorde par cette humiliation, ce qui arriva. Voyant qu'elle allait s'incliner, il ne la laissa pas faire, mais dit : «Car la Loi dit d'honorer père et mère, je ne peux différer ta demande. Que ses iniquités lui soient pardonnées, et qu'en signe d'amour il s'approche et baise mes plaies.» En entendant cela, le soldat se leva, l'âme joyeuse, et baisa les plaies. Ô miracle ! Dès qu'il toucha une plaie de ses lèvres, elle fut guérie, de même que l'autre; et ainsi il les baisa toutes et les guérit complètement. Le soldat accepta la nouvelle de son pardon et, rendant grâce au Seigneur et à sa Vierge et Mère, rentra chez lui et raconta à sa femme ce qui s'était passé. Après avoir détourné l'injustice, le soldat distribua alors de nombreuses aumônes. Alors, par décision et volonté communes, lui et elle devinrent moines, et chacun dans son monastère accomplit sa vie vertueusement en Jésus Christ notre Seigneur, à qui soit la gloire pour les siècles des siècles. Amen.

MIRACLE 35

À propos de la beauté ineffable de la Vierge Marie, qu'un sacristain pieux et vertueux eut l'honneur de contempler.

À Paris vivait un sacristain vertueux, un homme sage qui vivait de la copie de livres. Cet homme d'une grande sainteté était très respectueux de la très sainte Vierge et désirait contempler sa glorieuse beauté en ce monde. Il s'efforçait tant d'atteindre cet objectif et priait souvent Dieu pour que le Seigneur, qui fait la volonté de ceux qui le craignent, entende sa prière. Un ange du ciel vint trouver le sacristain et lui dit : «La Reine de l'univers a entendu ta prière et m'a envoyé te dire de te préparer. Dimanche, à l'heure de matines, elle viendra pour que tu puisses contempler sa beauté. Tu ne la verras pas complètement et entièrement, comme au ciel, mais autant que la nature humaine peut la voir. Cependant, sache qu'à cause d'un tel rayonnement tu perdras la vue et resteras aveugle à jamais.» Le diacre répondit : «Avec joie et exultation, je préfère perdre cette lumière temporaire, ne serait-ce que pour être digne de voir le doux visage et le rayonnement de ma Souveraine.» Puis l'Ange s'éloigna, et le diacre resta plongé dans ses pensées, doutant par manque de foi. Il se raisonna : «Comment pourrai-je suivre le chemin de la vie, étant aveugle, alors que je ne pourrai plus écrire, ni accomplir aucune tâche corporelle ?» Après avoir réfléchi, il décida de fermer un œil et de regarder de l'autre la très sainte Vierge, afin de ne pas devenir aveugle des deux yeux. À l'heure dite, la Reine toute-puissante apparut devant lui, si lumineuse et si belle que la langue humaine ne peut la dire ni la comprendre. Le diacre ne regarda pas longtemps d'un œil. Frappé par tant de gloire et de grandeur, il ouvrit l'autre pour goûter à une joie et une jubilation plus grandes. Mais aussitôt, la Souveraine et la Maîtresse s'élevèrent, et le diacre resta avec un œil aveugle. L'œil fermé resta intact, mais l'autre, qui avait vu la lumière, devint complètement aveugle. Alors le diacre, blâmant son manque de foi, commença à se condamner lui-même en ces termes : «Malheur à moi, fou, d'avoir été privé d'une telle gloire et d'un tel plaisir ! Pourquoi n'ai-je pas regardé des deux yeux pour goûter à cette immense douceur ! Que je reste aveugle ! Seigneur, accorde-moi de la revoir,

et qu'ensuite je perde la lumière qui me reste !» Ainsi, il pria souvent la très sainte Vierge avec larmes et jeûne, attendant sa seconde apparition.

L'ange du Seigneur vint de nouveau et lui dit : «La Reine de tous, émue par ta souffrance et tes larmes, a accepté de revenir pour que tu la voies, car tu préfères rester aveugle par amour pour elle.» Et le diacre répondit : «En toute chose, je remercie sa grâce, je m'incline et la glorifie pour sa bonté envers moi. Et même si non seulement la lumière de mes yeux, mais aussi mes mains, mes pieds, les autres membres de mon corps, et même ma vie temporelle, m'étaient enlevés, je préférerais en être privé, rien que pour voir ma Souveraine.» Lange dit : «Par votre révérence, vous serez jugé digne de voir la Souveraine et Maîtresse demain; et non seulement vous ne serez pas privé de la lumière de vos yeux, mais vous serez aussi consolé par l'autre œil, afin que vous puissiez voir plus clairement avec les deux – que votre cœur se réjouisse alors. » Et ce fut ainsi : la très sainte Souveraine apparut au diacre. Et lui, sous l'abondance de lumière qu'il vit, tomba à terre, comme les apôtres autrefois sur le mont Thabor. Alors la toute sainte Vierge lui accorda grâce et force, illuminant son âme et son corps. Il se releva et la regarda longuement avec joie des deux yeux. Ainsi, elle monta au ciel, et il resta pour la remercier de sa grande bénédiction, passant le reste de ses jours dans une vie vertueuse, puis se dirigeant vers les chambres éternelles. Puissions-nous, nous aussi, être dignes d'y accéder par l'intercession de notre Souveraine la très glorieuse et de tous les saints. Amen.

MIRACLE 36

À propos du jeune homme ressuscité qui reconnut celui l'avait tué.

Il vivait une femme vertueuse et pieuse, qui vénérât profondément la toute sainte Enfantrice de Dieu. Son mari était impie et sans foi ni loi, se livrant à la fornication avec une autre femme. Bien sûr, il haïssait tellement sa femme (comme c'est souvent le cas) qu'il ne lui donnait même pas de nourriture. Lui-même disparut pendant de nombreux jours, assouvissant ses désirs maléfiques. La pauvre femme n'avait même pas le nécessaire pour son corps et prit l'enfant chez un homme riche pour le nourrir.

Son mari entra secrètement dans la maison pendant la nuit, pendant son sommeil, et, aveuglé par le diable, ou plutôt par son choix maléfique, tua l'enfant, afin que le tribunal condamne sa femme à mort. Après avoir tout fait, l'impie s'enfuit. Le lendemain matin, voyant que l'enfant était mort, la femme se mit à pleurer et à sangloter, ne comprenant pas comment cela était arrivé. Tous les voisins se rassemblèrent et le père de l'enfant arriva. Le père ne crut pas que la femme avait trouvé l'enfant assassiné, mais pensa qu'elle l'avait tué et la livra au tribunal pour être exécutée comme meurtrière. Le véritable meurtrier se tenait parmi tous, feignant d'être affligé par la condamnation de sa femme. L'innocente était injustement condamnée à mort. La pauvre femme se rendit au lieu de l'exécution, sans aide sur terre, sans interlocuteur dans sa détresse, afin qu'il puisse servir de médiateur auprès des juges pour elle. Elle implora la force et le secours d'en haut. Se tournant vers le ciel, elle s'écria avec larmes et foi : «Glorieuse et toute-puissante Souveraine, Maîtresse de toute créature, aidez-moi, l'infortunée, à me délivrer de la calomnie, priez le juste Juge de ne pas permettre que je sois tuée injustement.» Ainsi parla-t-elle du plus profond de son cœur, et aussitôt (oh, secours et acceptation les plus rapides !) une épouse royale et honnête apparut devant tous, belle de visage et glorieuse, tenant l'Enfant dans ses bras. Elle dit aux juges : «Retenez-vous un peu, ne jugez pas, laissez mon Enfant juger.» Alors l'Enfant divin leur dit : «Ne jugez pas sur les apparences, ô peuple, mais avec justice, de peur de recevoir le tourment éternel. Pourquoi, ignorants, condamnez-vous l'innocent sans témoins ? Est-ce ce que commandent les lois ? Amenez ici l'enfant assassiné, afin que je fasse justice au meurtrier.» Lorsque ceux qui étaient présents entendirent cette sagesse de l'Enfant, ils sortirent et amenèrent le mort. L'Enfant céleste lui dit : «Au nom du Seigneur, lève-toi et dis-nous : qui t'a tué ?» Alors le mort se leva et prononça distinctement le nom

du meurtrier, le désignant du doigt, à la surprise générale. Alors l'Épouse apparue monta au ciel avec l'Enfant. Les juges condamnèrent le meurtrier à être attaché à la queue d'un cheval et traîné au centre de la ville, afin qu'il rende son âme dans des circonstances aussi horribles. L'innocente femme fut libérée. Elle, après avoir remercié la toujours Vierge et Souveraine, se retira dans un monastère, où elle termina sa vie dans une vie vaillante en Jésus Christ notre Seigneur, à qui soit la gloire pour les siècles des siècles. Amen.

Miracle 37

À propos de l'enfant juif qui reçut le sacrement, mais ne fut pas détruit par le feu de la fournaise.

En Orient vivait un Juif qui avait un enfant de sept ans. Un jour, il rencontra des enfants chrétiens, les accompagna à l'église et reçut le saint Corps et le Sang du Seigneur, observant la réaction des autres enfants. Le prêtre, croyant qu'il était chrétien, lui donna le sacrement. Il mangea les dons, rentra chez lui et en parla à ses parents. Son père, furieux comme un ennemi du Christ, voulut se venger de l'irritation que l'enfant avait causée à la loi mosaïque (comme il le pensait dans sa folie), et il saisit aussitôt l'innocent et le jeta dans la fournaise ardente, ajoutant encore du bois pour brûler son fils plus vite. Mais Celui qui avait préservé trois enfants sains et saufs dans la fournaise chaldéenne protégea également ce bienheureux. L'enfant ne fut pas consumé par le feu dévorant, mais resta comme dans la fraîcheur humide du repos. Lorsque la mère apprit que l'enfant était dans le four, elle courut en sanglotant, s'attendant à n'y trouver que des cendres. Les chrétiens arrivèrent alors et virent l'enfant debout au milieu des flammes, sain et sauf : ni ses vêtements, ni même un cheveu de sa tête n'avaient été touchés. Ils quittèrent la maison, stupéfaits, et s'écrièrent qu'il était temps de jeter le père dans le four, afin qu'il puisse lui-même expérimenter ce qui était destiné à un autre. Ils l'attachèrent et le jetèrent dans le four. Bientôt, il ne resta presque plus rien du malheureux. Interrogé, l'enfant répondit : « Cette femme qui était dans l'église quand j'ai mangé le pain, qui tenait l'enfant dans ses bras, s'est tenue à côté de moi et m'a recouvert d'un épanaphore (vêtement), et les flammes ne se sont pas approchées de moi. » Ils comprirent alors que la très sainte Vierge le couvrait pour la sainte Communion. Ainsi, la femme juive (mère) reconnut la vraie foi, renaquit avec son enfant, étant baptisée au nom du Père, du Fils et du saint Esprit. Et beaucoup d'autres Juifs crurent donc en notre Seigneur Jésus Christ, à qui soit la gloire éternellement. Amen.

MIRACLE 38

De la femme incestueuse et infanticide que le Très-Pur a traduite en justice.

À Rome vivait autrefois un noble prince vertueux qui, réalisant que sa vie s'écoulait comme un rêve, souhaita se retirer du monde afin de trouver le salut. Il demanda la permission à sa femme, lui laissant leur fils, et se retira dans un lieu paisible, où il mourut dans une vie pieuse. Sa femme resta à la maison avec l'enfant, qu'elle aimait plus que tout, et le serra dans ses bras presque toute la journée et toute la nuit, l'embrassant et l'enlaçant. Et non seulement lorsqu'il était petit, mais aussi lorsqu'il grandit et atteignit l'âge adulte, la mère ignorante le tenait encore et dormait avec lui, ignorant la grande chute qui pourrait en résulter. Ainsi, à cause de son inattention et de l'aide du démon, le pauvre garçon tomba dans le péché avec elle. Lorsque la femme comprit qu'elle était enceinte, elle ressentit une telle tristesse qu'elle voulut se suicider. Mais, pensant à l'infinie miséricorde de Dieu, elle ne désespéra pas et recourut au Dieu miséricordieux lui-même, ne faisant rien à la maison, passant ses journées à jeûner, à faire l'aumône, à prier et à pleurer de toute son âme. À l'heure de l'accouchement, la femme se retira dans un endroit caché de sa maison et accoucha. Alors, la pauvre femme, pour que sa honte ne soit pas révélée, ajouta une iniquité encore plus grave à la première : elle jeta l'enfant dans les

latrines, et il mourut. Cette femme déchue privait son malheureux petit de la vie temporaire et de la félicité éternelle avec le Christ dans le royaume des cieux, car le sacrement du baptême ne lui avait pas été administré. Personne n'en entendit parler alors. Mais le diable, inventeur du mal, voulait également détruire la pauvre femme et ne fut satisfait qu'après l'avoir déshonorée devant le peuple, afin de la faire souffrir et de la livrer à une mort prématurée sans repentir. L'impur et vil prit l'apparence d'un confesseur sage et perspicace, connaissant les secrets des cœurs, et enseigna le peuple. Afin qu'ils croient en ses paroles, il révéla de nombreux meurtres, vols et autres iniquités, si bien qu'il était craint et respecté non seulement du peuple, mais aussi des princes de la ville eux-mêmes. Un jour, il leur dit : «Très nobles princes, j'ai décidé aujourd'hui de révéler des choses grandes et merveilleuses. Et surtout un acte des plus impies et une iniquité criante qui s'est produit ici, sur notre terre. Il est si terrible que je m'étonne que Dieu n'ait pas envoyé le feu pour brûler toute Rome, comme Sodome, tant d'horreurs ont été commises ici. Sachez qu'une telle femme, que vous prenez pour une sainte, mais qui est en réalité une hypocrite et se prétend pieuse, a commis l'adultère avec son fils, et un enfant est né. Et elle a tué cet enfant pour que personne n'entende parler de sa grande méchanceté.»

En entendant cela, les personnes présentes furent indignées, disant que c'était un mensonge, car elle avait une âme vertueuse et sainte, et tout le peuple la connaissait et l'honorait. L'ennemi confirma son accusation par un serment, disant : «Allumez un feu et amenez la femme, et nous serons tous ensemble mis à l'épreuve. Et celui de nous qui est menteur, qu'il soit brûlé.» Les juges appelèrent l'accusée et lui dirent : «Sache, ma dame, que ce prophète, que le Seigneur a suscité pour notre salut, dit de toi que tu as commis une terrible impiété. Si donc tu as péché, confesse-le, ou dénonce-le comme menteur.» La femme, éclairée par Dieu, répondit : «Juges sages, accordez-moi quelques jours de répit pour écarter la calomnie. Le sage Salomon dit que personne ne doit répondre immédiatement dans une affaire importante, mais qu'il faut d'abord juger seul, afin de donner une explication appropriée.» Ils lui fixèrent un délai de huit jours.

Sortie du tribunal, elle rentra chez elle. Elle n'avait aucun espoir en l'homme, mais seulement en notre Seigneur. Elle pleura amèrement. Puis elle alla trouver un évêque nommé Lucien. La femme tomba à ses pieds, confessant son iniquité avec une telle contrition du cœur et un flot de larmes que l'évêque, stupéfait, lui dit : «Sois courageuse, ma fille, place ta confiance dans le Dieu très miséricordieux. Car sa miséricorde est si grande qu'elle surpasse toutes les iniquités. Il n'a pas haï le persécuteur Paul et le renégat Pierre, et non seulement il leur a pardonné, mais il a même fait d'eux les premiers des apôtres. Prie la toute sainte Enfantre de Dieu avec larmes, car elle est le seul espoir des désespérés et le secours de tous les pécheurs. Puisque le sursis est de courte durée, je ne te donne pas d'autre pénitence : prie seulement le Seigneur, qu'il te pardonne ton iniquité. Prie sans cesse, avec contrition du cœur et larmes.» Ces paroles la réconfortèrent et elle rentra chez elle, s'enferma dans une pièce éloignée et pleura toute la semaine, sans toucher à la nourriture. Elle se frappa la poitrine, leva les mains et les yeux au ciel, et son cœur vers la très immaculée Mère de Dieu. Elle la pria de la racheter de l'ennemi, afin qu'elle ne soit pas déshonorée devant l'assemblée des anciens et toute la ville. Et comme elle implorait son aide avec foi et de chaudes larmes, le prompt Secours dans les afflictions l'exauça. Lorsque le jour fixé approcha, et que la femme se rendit au procès avec ses esclaves et sa famille, la toute-puissante Souveraine elle-même l'accompagna avec constance et la suivit jusqu'à la place. Les juges dirent au vieillard, c'est-à-dire au démon vil : «Regarde, père spirituel et maître, voici la femme que tu as calomniée et accusée du crime le plus honteux. Montre-la-lui et expose-la ouvertement, afin qu'elle reçoive une mort digne dans les flammes. Comme tu l'as ordonné, ainsi sera-t-il. Et si tu es reconnu coupable de mensonge, alors, selon la loi, tu recevras ce que tu demandes à l'accusé.» Le vieillard regarda longuement la femme, stupéfait, incapable de lui parler. Les juges lui dirent : «Pourquoi restes-tu ainsi perplexe ? De quoi t'étonnes-tu ? Pourquoi ne l'accuses-tu pas comme

auparavant ?» Il répondit : «Ce n'est pas la femme incestueuse et meurtrière d'enfants que j'ai accusée, mais une femme vertueuse parmi les filles de Jérusalem. J'ai peur de dire qui elle est, et je ne peux le révéler. Car Marie est à ses côtés, elle la garde et la protège de son voile. Elle n'est plus ce qu'elle était, mais différente, changée.» Oui, elle n'était plus aussi pécheresse qu'avant. Mais par un repentir sacré, elle fut transformée par le changement divin opéré par la main droite du Très-Haut. À ces mots, ils se signèrent tous, et après le signe de la vénérable Croix, à la puissance vivifiante, le diable disparut comme une fumée et disparut du milieu d'eux. Émerveillés, ils glorifièrent Dieu. La femme, après avoir remercié le Bienfaiteur par ses bonnes actions, termina ses jours dans le plus profond repentir, pleurant chaque jour ses péchés, à la honte de celui qui hait le bien et à la gloire du Dieu tout miséricordieux envers les pécheurs repentants.

MIRACLE 39

De l'enfant livré au démon par sa mère dès sa conception.

Il était une fois un couple pieux. Tous deux faisaient l'aumône, jeûnaient et accomplissaient d'autres actes vertueux. Ayant vécu ensemble un certain nombre d'années, ils s'étaient engagés à s'abstenir de relations charnelles, et ils vécurent ainsi longtemps, de sorte qu'ils vécurent comme des frères, et non comme des époux. Mais l'ennemi de la chasteté haït leur vertu et commença à se quereller avec le mari, et pas n'importe quand, mais le Samedi saint, et lui envoya une si grande tentation que le mari n'eut pas la force de la supporter; il coucha avec sa femme de force. Elle le grondait et le réprimandait, se souvenant de la terrible grandeur du jour, mais le mari ne comprit rien et s'abandonna à sa convoitise. Alors la femme lui dit avec colère : «Pourquoi blasphèmes-tu, insensé, devant la glorieuse Résurrection du Seigneur ?! Je prie Dieu que quiconque naît de nous cette nuit, qu'il aille au démon.» À ce moment-là, alors que la femme prononçait ces paroles par ignorance, elle conçut et, au moment voulu, donna naissance à un très beau garçon. Plus il grandissait, plus il plaisait à tous et devenait plus intelligent, et les voisins se réjouissaient en le voyant. Quand le garçon eut douze ans, le démon apparut à sa mère et lui dit : «Dans trois ans, je viendrai prendre le don que tu m'as préparé.» La malheureuse mère fut submergée par une grande tristesse et une grande souffrance, pleurant sans cesse, inconsolables, surtout en voyant son fils. Le fils, stupéfait, lui demanda : «Dis-moi, mère, pourquoi tous mes amis et ma famille me regardent-ils avec joie ? Et toi seule, pleures-tu en me voyant ?» Elle lui dit toute la vérité. Le garçon était très bouleversé et, craignant de subir l'inimitié du démon meurtrier, il s'enfuit de nuit sur la route de Jérusalem et se confessa au patriarche, qui l'envoya chez l'ermite. L'ermite était un saint confesseur; un ange le nourrissait de sa main, lui apportant à chaque fois un pain miraculeux. Et lorsque quelqu'un allait à sa rencontre, l'ange apportait deux pains, comme il le fit ce jour-là. Bientôt, le jeune homme arriva, lui remit la lettre du patriarche. Lorsque le vieillard la lut, il dit : «Invoquons, mon enfant, la Vierge toute-immaculée, qui peut tout contre les démons : elle leur a privé les veines, détruisant tout pouvoir, et a arraché de nombreuses âmes de leurs mains et les a rachetées du tourment éternel.» Ainsi parla le vieillard, inspirant au garçon une prière abondante et respectueuse. Il le garda dans sa cellule, en prière constante, jusqu'à Pâques, trois ans exactement après la rencontre du démon avec sa mère. Le saint homme commença à servir la Liturgie, et le garçon se tenait là, tremblant et effrayé, devant le trône sacré. Lorsque le prêtre aîné sortit par la grande entrée avec les dons, le démon apparut et, saisissant le garçon, l'entraîna dans les tourments. Entendant le cri du jeune homme, le moine fut très triste et, déposant les saints dons sur le trône sacré, il pria en larmes, suppliant la très sainte Vierge Mère de ne pas laisser impunie une telle impudence et une telle impudence du démon, mais, au contraire, de prendre le jeune homme et de le ramener sain et sauf, car le démon maudit avait osé l'arracher du saint autel. Cela dit, le moine lut les prières de consécration, afin que la Liturgie ne reste pas inachevée. Et lorsqu'il lut la prière : «Communion pour la purification de

l'âme, pour la rémission des péchés...», c'est-à-dire lorsqu'il réunit les saints dons et s'exclama : Ô Très saint, Très pur...», alors, «Tu es grand, ô Seigneur, et tes œuvres sont admirables ! Ô puissance invincible de la Vierge éternelle !» – le jeune homme se retrouva sur le saint sanctuaire et s'exclama : «Grand est le nom de la sainte Trinité !» La liturgie terminée, le jeune homme reçut la communion. Le saint lui demanda alors qui l'avait enlevé et ce qui s'était passé. Le jeune homme raconta que, lorsque le démon s'était emparé de lui, il l'avait jeté dans un lieu sombre et impur, où se trouvaient d'innombrables âmes de pécheurs, indiciblement tourmentées. Aussitôt, la Souveraine apparut et l'arracha de ce lieu, plein de douleur, et il se retrouva dans l'église. Le saint glorifia le Seigneur et la Vierge éternelle, qui avaient entendu sa prière. Le jeune homme retourna auprès du patriarche et, après avoir reçu sa bénédiction, apparut à ses proches, qui pleurèrent sa perte, pensant que des démons l'avaient enlevé. Quand tous le virent, sans plus rien espérer, on comprend aisément leur joie et leurs nombreuses prières d'action de grâce adressées au Seigneur Christ et à sa Mère, par les prières de qui nous pouvons atteindre la félicité céleste !

MIRACLE 40

À propos du douteur sur la virginité de la Mère de Dieu et de sa résolution par un miracle.

Sept cents ans après l'incarnation de notre Seigneur Jésus-Christ, vivait un ermite nommé Egidius, Athénien de naissance, doué d'une sagesse livresque, mais encore plus vertueux. Après la mort de ses parents, il donna ses biens aux pauvres et quitta sa patrie. Après avoir vénéré les lieux saints de Jérusalem, Egidius se retira au plus profond du désert, dans un lieu inaccessible et caché, où il trouva une grotte avec une belle source et quelques arbres. Séduit par le silence des lieux, il y resta et accomplit un exploit, nourri par une biche qui le servait sur ordre de Dieu. L'ermite la traita et vécut de son lait et de son herbe. Près de ces lieux, dans une forteresse, vivait un maître, que le diable meurtrier avait semé de l'ivraie en guise de jugement. Il commença à douter de la virginité de la très sainte Enfantrice de Dieu, se demandant : «Comment cela est-il possible : Mère et Vierge ?» Le pauvre maître était assailli par un doute si démoniaque que même en essayant de le chasser de son esprit, il ne put rien faire. Apprenant que l'ermite possédait la grâce divine et la sagesse humaine, il alla l'interroger : le vieillard ne pourrait-il pas le libérer d'un tel blasphème ? Le maître était encore à trois stades de la cellule d'Abba Egidius, et le moine sortit à sa rencontre (car, par la grâce divine, il reconnaissait les difficultés du maître et le doute de son cœur). Lorsque l'un s'approcha de l'autre et que le maître salua l'ermite, faisant pénitence en s'inclinant à terre, le moine ne lui répondit pas, mais frappa la pierre de son bâton en s'écriant à haute voix : «Vierge avant la naissance !» Et aussitôt (ô miracle incroyable et incompréhensible !) poussa sur cette pierre un lys magnifique, d'une beauté extraordinaire, exhalant un parfum merveilleux. L'ermite frappa alors une seconde fois son bâton en s'exclamant : «Vierge à la naissance !» Un autre lys poussa, semblable au premier. L'ermite frappa alors la même pierre une troisième fois avec son bâton et s'exclama : «Et après sa naissance, elle est restée Vierge !» Et aussitôt un autre lys sortit, tout aussi merveilleux.

Le moine retourna alors dans sa cellule sans un mot. Et le maître, émerveillé par un tel miracle, fut délivré de la tentation, annonçant ce miracle à tous, afin de glorifier la très pure Mère de Dieu, par les prières de qui nous pouvons accéder au royaume des cieux.

MIRACLE 41

Un miracle merveilleux : une seule goutte de Sang du Seigneur a surpassé tous les péchés des hommes.

Il y avait un moine, paresseux d'esprit, qui ne se souvenait pas de son image angélique (schéma), mais vivait en toute insouciance. Sa seule bonne action fut de s'arrêter chaque fois, avec un profond respect pour la très pure Vierge, devant son image vénérable et de réciter cent fois la salutation de l'archange, car il ne savait ni lire ni écrire pour lire les autres prières. Ainsi, il vécut, sans penser aux jeûnes, aux veillées nocturnes et aux autres rites de la vie monastique, mais au Seigneur Tout-Bon, qui désire le salut de tous, qui l'honorait. Un jour, le moine eut une vision terrible : comme si des démons lui avaient volé son âme et l'avaient amenée devant le juste Juge, exigeant qu'il la leur rende. Et le Roi, connaissant tous les péchés de son âme, dit aux démons : «Jetez-le dans la géhenne, il n'a aucune part avec moi, car il n'a pas gardé le message du baptême et l'image monastique.» Aussitôt, les démons s'emparèrent de lui comme des loups sauvages. Alors la Souveraine toute-puissante monta sur le trône et lui dit : «Je vous prie, mon Seigneur, d'entendre mes justifications, que je vais prononcer pour aider cette âme.» Elle montra le livre où étaient inscrites toutes les prières que le moine avait dites durant sa vie, puis ordonna au gardien de son âme de le jeter sur la balance. Sur l'autre balance, les démons jetèrent les livres sur lesquels étaient inscrits tous les péchés du moine, et le poids l'emporta largement. Lorsque la Mère très miséricordieuse du Dieu tout miséricordieux vit que cette méthode ne lui était d'aucun secours (car il y avait beaucoup de péchés et peu de vertus), elle dit au Seigneur : «Souviens-toi, mon Fils bien-aimé, que tu as reçu ton essence souffrante de ma chair. Et accorde-moi une goutte de ton Sang immaculé et précieux, que tu as versé pour les pécheurs lors de ta Passion salvatrice. Oui, Seigneur très miséricordieux, accorde une telle faveur à son âme, car il m'aime et m'a prié avec diligence et foi.» Le Seigneur lui répondit : «Qu'il en soit ainsi, ô Mère, que ta volonté soit faite. Car il n'est pas juste que je rejette aucune de tes demandes. Sache seulement qu'une goutte de mon Sang surpasse toutes les iniquités du monde.» La Reine reçut ce qu'elle demandait. Et lorsqu'une goutte de Sang fut versée sur la balance, la coupe, où étaient consignés tant de péchés, bondit et devint plus légère qu'une plume, ou même qu'un fétu de paille. Alors les démons honteux se dispersèrent et s'écrièrent : «La Souveraine est trop miséricordieuse envers les chrétiens et nous fait souvent du tort.» Et le moine, rentrant en lui-même, glorifia le Seigneur, remerciant la Mère toute-puissante de lui avoir donné une telle vision. Il prit soin de corriger sa vie, atteignant une perfection de vertus telle que tous ceux qui le connaissaient auparavant en furent stupéfaits. Après avoir combattu les impurs avec amour pour Dieu, il mourut en Jésus Christ notre Seigneur, à qui reviennent toute gloire, tout honneur et toute adoration pour les siècles des siècles. Amen.

MIRACLE 42

À propos de celui qui doutait du sacrement de l'Eucharistie et vit le Christ incarné comme un Enfant.

En Allemagne vivait un prêtre Pélage, très vertueux et si respectueux de Marie, toujours Vierge, qu'il l'aimait tant qu'il ne commença pas à lire l'Évangile et l'Épître, servant la liturgie, avant d'avoir lu le nom de la très pure Vierge.

L'ennemi enviait sa piété et son respect et sema dans l'esprit du prêtre la pensée la plus impie sur la foi, si bien qu'il commença à douter de la vérité du Corps du Seigneur, raisonnant ainsi : «Comment se peut-il que le pain soit le Corps du Christ et le vin son Sang ? Si la très sainte Vierge a donné naissance à un Fils unique, qui, ayant volontairement souffert, a été enseveli et ressuscité une seule fois, alors comment le pain redevient-il chaque jour le Corps de Dieu et supporte-t-il la souffrance ?» Pensant ainsi, Pélage, homme simple et sans instruction, était très triste et n'osait interroger personne. Il se contentait de s'adresser à la très sainte Enfantrice de Dieu en disant : «Maitresse et Souveraine du monde, je vous prie, votre indigne serviteur, d'accorder pour moi une grâce telle que je comprenne le mystère du rite sacré, la transformation du pain et du vin en la chair et le sang de notre Seigneur, car je ne peux le comprendre parfaitement.» Ainsi Pélage pria-t-il à maintes reprises, en

larmes. Un jour, alors qu'il célébrait la liturgie et accomplissait le rite sacré des saints Dons, dès qu'il s'exclama : «Bien fait, ô très Saint, très Pur... », le Pain sacré devant lui devint invisible, comme s'il n'avait pas été là. Sur le disque, le prêtre regarda çà et là pour voir s'il était tombé par inattention ou par oubli, mais il ne vit rien. Dans la peur et le tourment, il pleura amèrement, priant ainsi : «Très sainte Mère de Dieu, je sais que par mon manque de foi et mon doute au sujet du saint Corps de mon Seigneur, je suis devenu une abomination pour ton royaume, et il s'est éloigné de moi, que je n'y participe pas, indigne que je suis. Mais suppliez-Le et demandez-lui de me pardonner, comme le Miséricordieux, et de ne pas s'irriter contre moi jusqu'au bout, comme quelqu'un qui ne se souvient pas du mal.» En disant cela, le prêtre respectueux vit devant le saint trône la très glorieuse Reine des anges, tenant dans ses bras notre Seigneur Jésus Christ, un petit et bel Enfant. Elle dit à Pélage : «Cet Enfant est le Créateur et l'Artisan de l'univers, le Fils et le Verbe de Dieu, l'Homme parfait. Je l'ai conçu du saint Esprit et je l'ai enfanté incorruptiblement, demeurant Vierge. Il a souffert et est mort sur la Croix comme homme pour le salut du monde, puis il est ressuscité, est monté au ciel et s'est assis à la droite du Père, consubstantiel à Lui et corégnant, d'où il reviendra juger l'univers entier. Et maintenant, chaque jour, dans sa compassion et sa grande bonté, il descend d'une manière ineffable et merveilleuse sous la forme du pain et du vin, par le grand amour qu'il a pour nous, les hommes, et il vous est donné pour nourriture, boisson et sanctification de l'âme. Touchez-le et examinez-le sans crainte, afin que vous sachiez qu'il est le véritable Corps de chair et de sang, tel que je l'ai enfanté, et non un fantôme. Puisque la nature humaine ne peut manger de viande crue ni boire de sang, c'est pourquoi en toutes choses le Très-Sage, le Miséricordieux et le Tout-Puissant Il apparaît dans le pain et le vin, afin que chacun puisse le recevoir comme il le désire. Recevez-le avec respect et foi. Car celui qui communie dignement devient participant de la gloire divine.» Cela dit, la Vierge, tant chantée, déposa l'Enfant divin sur le saint trône et, s'inclinant avec grande révérence et humilité, devint invisible. Le prêtre, saisi de crainte et de joie, prit l'Enfant divin dans ses bras et, l'ayant embrassé avec respect et humilité, reconnut véritablement qu'il s'agissait d'un Enfant vivant et incarné. Puis, avec une grande joie, il le place sur le saint trône et, se prosternant à terre, dit en larmes : «Je crois, Seigneur, et je confesse que tu es le Fils de Dieu, né de la toujours Vierge Marie. Je rends grâces pour ta bonté et à ta Mère toute immaculée, dont la grâce m'a honoré aujourd'hui, malgré mon indignité. Pardonne-moi, miséricordieuse, mon ignorance passée. Et comme tu m'as honoré et que je t'ai vu dans la chair, tel que tu es né de la Vierge, accorde-moi de nouveau, par son intercession, de te partager, non comme un enfant, mais comme du pain.»

Ayant ainsi prié avec foi, il se releva et revit le pain sacré, comme auparavant, et le mangea avec joie. Après avoir vécu une vie merveilleuse et agréable à Dieu, il partit pour le royaume des cieux, que nous puissions tous atteindre en Jésus Christ notre Seigneur. À lui soit la gloire pour les siècles des siècles. Amen.

MIRACLE 43

À propos de l'homme tué par les Juifs et ressuscité par la Mère de Dieu.

Dans une église, les chrétiens chantaient des hymnes et des louanges à la Vierge Marie. Parmi ces hymnes, l'un se terminait par ces mots : «Que les Juifs malhonnêtes aient honte...». Un jour, des chrétiens se réunirent dans l'église et demandèrent à un jeune homme pieux, à la voix mélodieuse et belle, de chanter cet hymne à tue-tête. Pendant qu'il chantait, plusieurs Juifs passèrent devant le temple. Ils entendirent le chant du jeune homme, le considérèrent comme une honte et un jugement pour eux, et furent si furieux qu'ils décidèrent de le tuer au moment opportun. Quelques jours plus tard, ils entrèrent dans son jardin sous un prétexte quelconque, tuèrent le jeune homme et le jetèrent dans une fosse à fumier. Lorsque les meurtriers partirent, la Toute-Puissante Souveraine apparut, le ressuscita et lui ordonna de chanter tous les hymnes sans crainte. Après l'avoir remerciée, il entra dans le temple et se mit à

chanter chaque hymne de plus en plus mélodieux. Revoyant le jeune homme, les meurtriers juifs furent stupéfaits et demandèrent secrètement s'il était le même. Qui avaient-ils tué, et comment était-il ressuscité ? Il leur répondit que la Vierge et Mère de Jésus l'avait ressuscité parce qu'il lui avait chanté des hymnes de louange. Non seulement les meurtriers crurent à ce miracle, mais aussi leurs proches, leurs amis et bien d'autres furent baptisés au nom du Père, du Fils et du saint Esprit, à qui soit la gloire éternelle. Amen.

MIRACLE 44

Comment l'icône de la Mère de Dieu a stoppé une épidémie à Rome et a guéri tout le monde.

Dans les années 510, après la venue de Dieu dans la chair, une grande épidémie éclata à Rome, faisant deux mille morts par jour. À cette époque, le pape (le grand Grégoire le Dialogue) ordonna que l'icône vénérée de la Mère de Dieu, peinte par l'apôtre Luc, soit apportée pour une prière au Seigneur, afin que la mort cesse. Lorsque l'évêque s'approcha de l'icône, suppliant la Mère miséricordieuse et toute condescendante d'implorer le Seigneur de mettre fin à sa colère et à sa juste vengeance, tous virent que partout où passait la sainte icône, la corruption de l'air disparaissait complètement, comme un nuage poussé par un vent violent, et l'air restait calme et pur. Après avoir fait le tour de la ville en priant, le saint homme vit un ange debout au sommet de la tour d'Hadrien et de Crescent. L'ange tenait une lame ensanglantée qu'il rangeait dans un fourreau. Saint Grégoire comprit que, par l'intercession de la très sainte Mère de Dieu, la colère et la vengeance du Seigneur avaient cessé. Depuis lors, la tour ne porte plus le nom d'Hadrien ou de Crescent, mais celui de l'archange Michel, au nom duquel un magnifique temple fut construit en mémoire de ce miracle de la Mère de Dieu. Par son intercession, puissions-nous, nous aussi, être délivrés de la mort éternelle et des tourments sans fin.

MIRACLE 45

À propos des miracles de l'artiste.

Il était une fois un peintre nommé Jean, qui vénérât profondément la très sainte Enfant de Dieu et était un artiste plus expérimenté que les autres. Il mit un soin extrême et toute son aspiration spirituelle à peindre l'image de Enfant de Dieu, afin qu'elle soit plus belle et plus gracieuse que celles des autres saints. Et en effet, tous admirèrent la beauté de ses icônes de la Mère de Dieu, car le peintre les décorait avec tout son art et son talent.

Lorsqu'il peignit le diable, il le rendit si laid que personne ne pouvait le contempler sans crainte – ce qui était tout à fait juste, car Belzébuth était considéré comme la plus belle création du Créateur tant qu'il l'écoutait. Mais après son crime, il devint plus laid et plus terrible que tous.

Ce peintre d'icônes respectueux était profondément haï par l'ennemi du peuple et ne cherchait qu'un moment opportun pour le tuer. Non pas tant parce que l'artiste l'avait peinte laide, mais par envie de la beauté de la Mère de Dieu, car son image sublime inspirait au peuple une vénération divine. À cette époque, on construisit un nouveau temple élevé et Jean l'invita à le peindre. Prenant une échelle, il commença, comme d'habitude, à peindre depuis la coupole et les parties hautes. Alors que Jean peignait l'Annonciation de la toute sainte Enfant de Dieu, il vit soudain un démon devant lui qui lui dit : «Tu ne pourras plus m'échapper, car tu peins sur la hauteur du temple, mais je te précipiterai en bas.» À ces mots, le démon secoua le plancher et renversa l'échafaudage sur lequel se tenait le peintre, murmurant : «Très sainte Enfant de Dieu, aidez-moi !» Il tendit les mains vers le mur. Aussitôt (ô miracle !) l'image de la très sainte Vierge tendit sa main droite et retint le peintre par les mains pendant un long moment, l'empêchant de tomber, jusqu'à ce qu'une échelle soit

apportée et qu'il descende sans dommage. Ceux qui étaient présents étaient stupéfaits et émerveillés. Jean, après avoir loué le Très-Haut, raconta le miracle. Et tous glorifièrent Dieu, la Mère de Dieu et Vierge Marie. Dès lors, l'ennemi n'osa plus s'attaquer au peintre. Au contraire, il apporta un grand bien à Jean, car, pensant le détruire, il le glorifia. Il fut entouré d'un grand respect et d'une grande révérence, l'invitant de partout à peindre des églises.

MIRACLE 46

À propos d'une femme pieuse, dont la Souveraine prit l'apparence et la sauva des griffes des démons.

Dans la Rome antique vivait un homme riche. Son épouse, pieuse et pieuse, vénérât profondément la très sainte Enfantrice de Dieu et la priait toujours avec tendresse et désir. Son mari donnait des festins sans mesure, dépensa bientôt tous ses biens et devint pauvre, au point de ne plus avoir le strict nécessaire. Un jour, se souvenant que le moment approchait où il organisait habituellement de grandes festivités aux dépenses colossales, le mari quitta la maison, ne voulant pas avoir honte devant les gens, car il ne pouvait plus dépenser comme avant. Il se rendit dans les faubourgs pour attendre la fin des festivités.

Alors qu'il était là, affligé, un démon apparut sous la forme d'un cavalier sur un cheval noir et lui demanda la raison de son découragement. L'ancien homme riche lui raconta toute l'histoire. Le démon dit : «Ta femme est la cause de ta pauvreté. Si tu m'honores et que tu l'amènes ici tel jour, et que j'en fasse ce que je veux, je te donnerai plus de richesses que tu n'en possédais auparavant et que ce que tu as dépensé : tu seras comblé de tout.» Alors, assoiffé de richesses, il jura, ignorant, d'amener sa femme là-bas. Il ne savait pas que c'était un démon, mais pensait que c'était un prince riche. Le diable dit alors : «Va à tel endroit de ta maison, creuse et tu trouveras une quantité incalculable d'or et d'argent que j'y ai cachés. Mais ne t'en approche pas avant de m'avoir amené ta femme, selon ton serment. Et ensuite, fais ce que tu veux.» L'homme riche rentra chez lui et, ayant trouvé le trésor, il était très heureux. Il se préparait à prendre sa femme la nuit, afin que personne ne le voie. À la troisième heure de la nuit (c'est-à-dire minuit), il la prit, prétextant qu'il devait se rendre secrètement à un certain endroit pour une affaire absolument nécessaire, afin que les voisins ne le découvrent pas. La malheureuse, obéissante à son mari, ne résista pas, mais pria la toute sainte Enfantrice de Dieu selon son rite habituel et suivit son mari. Après avoir parcouru un peu de chemin, il se mit à pleuvoir et à gronder. Ils aperçurent une église et y entrèrent, attendant que l'orage cesse. Au bout d'un moment, le mari sortit pour voir ce qui se passait dehors. Elle tomba en larmes devant la sainte image de la Mère de Dieu, en disant : «Ma Souveraine, je ne sais où mon mari m'emmène. Mais que ta grâce me garde, car tu sais combien je t'aime de tout mon cœur et que je te révère.» Priant ainsi, elle s'endormit.

La Souveraine Enfantrice de Dieu prit alors la forme d'une femme, se transformant extérieurement en cette malheureuse femme, et quitta l'église. Son mari la prit, pensant qu'elle était sa femme, et au matin, ils arrivèrent au lieu convenu. Le démon apparut avec joie, mais en s'approchant, il la reconnut et s'écria, furieux et effrayé : «Ô homme infidèle et ingrat ! Je t'ai donné tant de richesses pour que tu amènes ta femme ici, que je me venge d'elle pour tout le mal que tu m'as fait et que je la tue. Mais tu as amené la Souveraine, dont l'apparence m'effraie tellement que je tremble en la voyant.» Le prince fut surpris d'entendre cela. Et la Souveraine, si vénérée, dit au démon : «Comment oses-tu, esprit impur, commettre de mauvaises actions contre celle qui m'honore tant ? Entre dans le feu du tourment préparé pour toi, brûle dans les flammes, et n'ose plus faire de mal à aucun homme vertueux.» Alors il y eut un rugissement, et la terre, se fendant, engloutit le démon. Le mari gisait au sol, terrifié. La très sainte Souveraine le releva en lui disant : «N'aie pas

peur, car par amour pour ton épouse, je te pardonne ton iniquité. Va la chercher à l'église. Et crains Dieu pour être sauvé. Laisse au démon les richesses que tu as trouvées. Et je t'enverrai ce dont tu as besoin, car l'excès est cause de tourments pour beaucoup. Mieux vaut ne pas avoir de richesses et être sauvé.» Ayant dit cela, elle monta.

Le prince se rendit au temple et raconta à sa femme ce qui s'était passé. Elle pleura, rendant grâce à la très sainte Mère de Dieu. Puis ils rentrèrent chez eux et virent que tout le trésor était réduit en poussière. Dès lors, ils menèrent une vie pieuse et partirent pour le royaume des cieux. Puisse-t-il être accessible à tous.

MIRACLE 47

À propos d'une jeune fille qui vit le Christ en vision, accomplissant le sacrement au paradis.

Césarée, comme d'autres docteurs, écrit dans l'une de ses «Entretiens» que, dans un village de Fryagie, vivait une jeune fille très noble et pieuse. Faible et paralysée, elle était néanmoins très vertueuse, sobre et humble. En cela, peu d'autres lui étaient comparables. Elle ne mangeait ni ne buvait rien, seulement un peu de grain et d'eau, et ne se sentait jamais accablée par sa faiblesse. Au contraire, elle se réjouissait et glorifiait le Seigneur, qui la punit et la tourmente temporairement pour la glorifier éternellement.

Elle était seulement triste et bouleversée de ne pouvoir se rendre au temple du Seigneur les jours de fête pour entendre la liturgie. C'est pourquoi, lors des grandes fêtes, elle pleurait souvent, privée de ce bienfait pour l'âme. Mais bien que la jeune fille ne fût pas présente physiquement à l'église, elle ne la quittait jamais, ni par l'âme ni par l'esprit, écoutant les psalmodes et les hymnes divins. Chacun peut en être convaincu par ce miracle. Certains prient souvent à l'église avec leur langue, mais commettent des débauches avec leur esprit et sont souillés par leurs pensées. Mais cette jeune fille mémorable, absente de corps à l'église, se réjouissait de toute son âme et de tout son cœur en entendant les hymnes des anges. Un jour, lors de la fête de la Rencontre du Seigneur dans ce village, tous, selon la coutume, allèrent en procession avec la sainte image autour de la gloire de la très sainte Vierge. La bienheureuse infirme fut très triste que tous soient partis à la célébration, et elle était allongée là. Elle se dit : «Tous les chrétiens vont à la joie de la Mère de Dieu, mais moi, indigne et prodigue, je suis privée de la saveur spirituelle.» Elle prononça bien d'autres paroles, le cœur brisé, et parvint à un certain calme. L'ange conduisit son âme au paradis, où elle vit le merveilleux office divin de toutes les puissances célestes et des esprits bienheureux, prophètes, apôtres, martyrs, saints, moines, vierges et autres saints. Ils marchaient deux par deux, brillants comme le soleil, tenant des cierges à la main. L'ange lui remit également un cierge allumé, et elle partit avec les autres vierges. Elle vit alors notre Sauveur et Roi, tel le plus grand des Grands Prêtres, vêtu des plus lumineux vêtements, au-dessus du soleil, coiffé de la couronne royale et patriarcale, au-dessus de la gloire et de la préciosité. À la droite du Christ se tenait la très honorable et très glorieuse Reine, sa Mère. De ces deux personnes royales émanait un tel rayonnement que toute l'armée bénie fut illuminée, qui chanta les tropaïres et les antiennes festives à l'unisson d'une voix mélodieuse et harmonieuse. Ils arrivèrent dans un temple spacieux et magnifique. Tous les rangs entrèrent en chantant un chant si mélodieux et si doux qu'aucune langue humaine ne saurait le décrire. Après la fin du chant, le Seigneur monta sur la chaire sacrée et commença la divine Liturgie à haute voix : *Béni soit le Royaume du Père, du Fils et du saint Esprit...* Et dehors, les anges chantèrent des antiennes. Le grand Paul lut l'Apôtre : *Frères, sans aucune contradiction...* Et Luc, qui parlait Dieu, lut l'Évangile : *En ce temps-là, les parents apportèrent l'enfant Jésus...* Et à la fin de la liturgie, tous s'approchèrent de Jésus, assis sur le trône de gloire, deux par deux selon leur rang, et se prosternèrent devant Lui jusqu'à terre, embrassant ses pieds immaculés et Lui donnant les cierges qu'ils portaient. La pieuse jeune fille, sachant qu'elle reviendrait

sur terre, ne donna pas le cierge au Seigneur, mais le tint par révérence, en souvenir d'une vision si glorieuse. Lorsqu'elle se prosterna devant le Seigneur comme les autres et se hâta de partir, l'ange ne la lâcha pas, disant : «Donnez le cierge au Seigneur, comme tous l'ont fait.» Elle répondit : «Je ne le donnerai pas, car, me prosternant devant Jésus, je désire l'avoir.» L'ange lui retira la bougie des mains, et elle la serra si fort qu'elle se brisa, et chacun en reçut la moitié.

La vision prit fin sur cette dispute. Lorsque l'âme retourna au corps, la jeune fille vit la moitié de la bougie dans sa main droite. Elle fut remplie d'une grande joie et d'une grande exultation. Alors commencèrent des miracles exceptionnels, accomplis par le Seigneur grâce à cette bougie : les aveugles recouvrèrent la vue, les boiteux commencèrent à marcher, et toutes les autres infirmités furent guéries. La jeune fille raconta cette merveilleuse vision avec une telle félicité qu'elle ressemblait davantage à un ange qu'à un être humain. Elle vécut encore un peu, passant ses jours désincarnés et surnaturels, et s'en alla vers le Seigneur pour recevoir un plaisir inexprimable, une beauté ineffable et une joie éternelle. Puissions-nous en être dignes, grâce à la Mère de Dieu et à tous les saints. Amen.

MIRACLE 48

À propos de celle qui eut l'honneur de voir le Seigneur incarné à l'âge de trois ans, comme elle le demandait.

Une autre jeune fille, aussi vertueuse et pieuse que la précédente, désirait ardemment voir le Seigneur incarné à trois ans, lorsqu'il commença à parler avec éloquence. Elle pria le Seigneur à ce sujet à plusieurs reprises, et le Seigneur, généreux et miséricordieux, l'exauça.

Un matin, la jeune fille se rendit à l'église pour la liturgie. Une fois l'office terminé et l'assistance dispersée, elle resta à prier la très sainte Vierge avec révérence et tendresse jusqu'à l'heure du dîner, comme toujours, récitant la salutation de l'archange et toutes les autres prières qu'elle connaissait, et se rappelant les divins Mystères du Seigneur : l'Incarnation, la Passion et la Résurrection.

Pendant cette contemplation divine, elle vit un garçon d'environ trois ans sortir du trône sacré. Le garçon lui semblait très beau et gentil. Elle pensa qu'il était l'enfant d'un des maîtres qui l'avait abandonné par négligence. Elle prit l'Enfant, le caressa, le serra dans ses bras et l'embrassa longuement, car il lui semblait le plus beau et le plus joyeux de tous les enfants. Lorsqu'elle lui demanda à qui il appartenait, il ne répondit pas, se contentant de la regarder avec une bienveillance des plus douces et des plus étonnantes. Elle le pensa encore trop petit pour parler et, voulant l'inciter à parler, elle dit : «Dis, enfant : Réjouis-toi, ô Bienheureux...». L'enfant prononça les mêmes mots avec la prononciation la plus douce et la plus agréable. Elle lui récita alors mot pour mot la salutation de l'archange. Le divin Enfant lui répondit, prononçant les mêmes mots avec la plus grande douceur et la plus grande clarté, jusqu'à ce qu'il en vienne à dire : «... béni soit le fruit de tes entrailles», car Jésus, le plus doux et le plus humble de cœur, ne voulut pas prononcer ces mots. La petite fille les prononça encore deux fois, l'exhortant à parler comme le plus honorable de tous. Et l'Enfant, la regardant, dit avec une bienveillance jubilatoire et utérine : «Réjouis-toi, ma fille bien-aimée. Ce que tu cherchais à voir, tu le vois.» Ayant dit cela, le Seigneur devint invisible. Alors la jeune fille vertueuse reconnut le Seigneur Christ et, blessée par son zèle pour Lui, le remercia pour la miséricorde et la joie qu'Il lui accordait par sa divine présence. Ce souvenir resta si présent dans la mémoire de la jeune fille que chaque fois qu'elle y pensait, elle semblait être plongée dans le doux état de la vision divine. Ainsi, elle vécut dans la virginité et la pureté de vie jusqu'à ce qu'elle quitte cette vie temporaire pour celle, bénie et éternelle.

À propos d'un couple resté vierge en mariage.

À l'époque des empereurs Honorius et Arcadius, après la mort du bienheureux Alexis, homme de Dieu, nombreux furent les Romains, hommes et femmes, touchés par l'exemple de saint Alexis, à préserver chasteté et virginité. Parmi eux se trouvait une jeune fille, belle et noble, d'une beauté physique remarquable et d'une âme encore plus belle. Cette jeune fille fut mariée de force par ses parents, qui lui donnèrent pour époux un prince noble et puissant. Les noces furent célébrées, comme il est de coutume dans le monde, avec des instruments de musique, des danses en rond et des chants.

Mais l'épouse du Roi céleste ne pensait pas aux choses terrestres, mais toujours aux choses célestes. Le soir, lorsque les jeunes mariés furent conduits dans la chambre et qu'ils y furent laissés seuls, la jeune fille se prosterna devant l'icône, priant silencieusement et en larmes, implorant la Vierge de l'aider à préserver sa virginité incorruptible. Elle pria pendant deux heures, trempant le sol d'un flot de larmes. Le marié, surpris, lui demanda la raison d'une telle tristesse. Elle lui répondit : «Je pleure, mon cher frère, car j'ai fait vœu à la Vierge Marie de ne pas connaître un époux temporaire, mais seulement le Seigneur, son Fils et Sauveur, et maintenant mes parents m'ont forcée à me marier, contre mon gré.» Le jeune homme eut du mal à changer d'avis et il apporta de nombreux témoignages selon lesquels un mariage honnête plaît au Seigneur et que de nombreuses personnes mariées sont devenues des saints de Dieu. Mais la jeune fille sage s'opposa de nouveau à lui, louant la virginité par des exemples dignes de foi, et en particulier par celui du Seigneur Christ, qui, à la louange de la virginité, est né de la Vierge Marie. La jeune fille prononça tant de paroles bénissant la virginité qu'elle conquit le jeune homme, par la grâce divine, et ils décidèrent de vivre dans une chasteté sans tache, se faisant passer pour un couple marié. Ils vécurent ainsi dans l'amour fraternel et une unité incorruptible pendant un temps suffisant, faisant l'aumône, observant le jeûne et priant, tels des amis bien-aimés du Christ.

Ils étaient extrêmement agréables au bon Dieu; tous les habitants de la ville les admiraient, voyant leur vie merveilleuse. Ces époux ne quittaient jamais tôt les veillées nocturnes ou les réunions spirituelles. Finalement, le Seigneur appela sa pure épouse à la cité céleste, afin qu'elle puisse jouir de la récompense de ses labeurs et de ses luttes.

Lorsque les prêtres eurent chanté l'office funèbre selon le rite et l'eurent déposée dans la tombe, l'époux s'approcha, l'embrassa en larmes et, levant les yeux et les mains au ciel, dit à la vue de tous : «Je te remercie, Seigneur Jésus Christ, pour la bonne compagne et la très sage aide que tu m'as donnée, ou, pour mieux dire, pour l'épouse incorruptible, le trésor indélébile, que je te donne aujourd'hui tout entier et sans tache, comme tu me l'as donné.» À ces mots (ô tes miracles, Seigneur !), la vierge ouvrit les yeux et, souriant, dit : «Pourquoi, mon époux bien-aimé, as-tu révélé avant le temps ce sur quoi tu n'as pas été interrogé ?» Ceux qui étaient présents, entendant ce discours, furent stupéfaits et glorifièrent Dieu, qui accomplit des miracles. Quelques jours plus tard, son mari mourut à son tour, et ses proches l'ensevelirent dans leur propre tombeau, dans une autre église, loin de celle de la jeune fille. Au bout d'un moment, les proches voulurent exhumer ses restes afin de les réenterrer sous le monument qu'ils avaient érigé, mais ils ne le trouvèrent pas. Émerveillés, ils ouvrirent le cercueil de la jeune fille, et il était là, témoignage que, tout comme ici ils étaient unis par l'amour fraternel et la sagesse, leurs reliques seraient inséparables, telles des âmes dans le royaume des cieux. Leur exploit, plein de courage, émerveilla tout Rome, car deux hommes justes avaient véritablement accompli une grande vertu, ayant vaincu et piétiné les plaisirs de la chair. Au lieu de bénédictions corruptibles, ils ont reçu les bénédictions éternelles et incorruptibles du paradis, se réjouissant d'une union inviolable, exultant en Jésus Christ notre Seigneur. À lui soient la gloire et la puissance pour les siècles des siècles. Amen.

MIRACLE 50

À propos du chef des brigands qui, par respect pour la Mère de Dieu, reçut le pardon et une sépulture miraculeuse.

Dans son livre «Entretiens», Césarée raconte que dans une région italienne, appelée Trente, vivait un chef célèbre. Il vivait non loin de la ville, dans la forêt, avec plusieurs complices. Ils déshabillaient tous ceux qui passaient par là et en tuaient certains.

Par la Providence divine, un jour, un prêtre passait par là. Le brigand l'aperçut et, pensant avoir de l'argent, envoya des serviteurs chercher le prêtre et le déshabiller. Le confesseur arriva et, rusé, surprit le brigand par ses paroles, lui rappelant le tourment éternel. Il toucha le chef et le poussa à une profonde contrition, le forçant à confesser ses péchés. Lorsque le médecin des âmes humaines, expert en la matière, écouta toute la confession, il comprit que c'était précisément à ce moment-là qu'il était nécessaire pour cet homme, imprégné de mal, de se tourner vers la vertu. Mais le confesseur n'interdit pas au chef de renoncer complètement au vol, sachant qu'il ne l'écouterait pas. Le prêtre lui dit : «Promets-moi de respecter désormais deux jours par semaine, le mercredi et le vendredi, sans commettre de mal. Tu jeûneras ces deux jours-là en l'honneur de la Passion du Seigneur Christ, crucifié pour nos péchés. Et par amour pour la très sainte Enfantre de Dieu, tu t'abstiendras également de toutes ses fêtes et ne feras de mal à personne ces jours-là. J'espère sa bienveillance.» Le voleur, profondément touché par la grâce de Dieu, promit sans hésiter de respecter cette règle. Il dit au prêtre : «Père, je te remercie de m'avoir guidé vers la repentance. Je suis prêt, par amour pour le Christ et sa Mère immaculée, à prendre garde les jours que tu m'as fixés, à ne rien manger, à ne faire de mal à personne et à ne pas prendre les armes, même si le plus grand ennemi vient me tuer.» Il observa la règle promise sans hésitation. Et non seulement il ne commettait aucun mal les jours fixés, mais même si ses camarades capturaient un voyageur, l'ataman le rachetait de leurs mains.

Un jour, lors d'une des fêtes de la sainte Mère de Dieu, il traversait la forêt sans armes, observant la règle. Les soldats du gouverneur de cette ville l'encerclèrent pour le saisir. Il ne résista pas, bien qu'il en eût pu : c'était un homme très fort et il aurait pu prendre une massue et tous les tuer, ou s'enfuir. Mais il se releva comme un agneau, et ils le conduisirent au gouverneur. Il le condamna à mort. Le commandant regarda alors l'ataman, constatant son courage et sa beauté, et fut bouleversé. Le gouverneur dit : «Je vous accorde la vie sauve, jurez seulement de ne faire de mal à personne dans ma région. Vous nous aiderez plus vite si des ennemis viennent nous combattre.» Le brigand lui dit : «Merci pour ton amour. Mais je n'ai pas besoin de la vie, car j'ai commis de nombreux péchés. Il vaut mieux mourir, comme j'ai tué d'autres, que de souffrir sans fin. Décide-toi d'une seule chose : accorde-moi quelques jours pour pleurer mes iniquités.» Il obtint un sursis de huit jours et confessa tous ses péchés avec une grande contrition et un flot de larmes. Émerveillé, tous glorifièrent Dieu, qui lui avait accordé le précieux don de la repentance. Mais par l'intercession de la très sainte Enfantre de Dieu, pour son amour et sa révérence envers elle, qui l'avaient conduit à se donner volontairement à la mort, le brigand reçut également un autre don suprême. Cette grâce lui fut accordée par la Souveraine la toute-puissante, afin que chaque pécheur comprenne la puissance de la repentance. Après avoir pleuré sans fin pendant huit jours, l'ataman se rendit volontairement à l'endroit où les brigands sont exécutés. Après avoir demandé pardon à tout le peuple selon le rite et avoir prié, il inclina la tête avec joie, et on lui coupa la tête. Il enterra son corps décapité là où l'on enterre les condamnés, c'est-à-dire hors de la ville. Au milieu de la nuit, les gens qui se trouvaient à proximité virent des lumières venir du ciel vers la tombe du brigand repentant. Cinq jeunes filles, aussi belles que des éclairs, apparurent. Elles le sortirent du tombeau et le déposèrent sur un lit recouvert d'une magnifique couverture tissée d'or. Quatre d'entre elles soulevèrent le lit, et la cinquième, qui

semblait être la reine, les suivit avec une bougie à multiples lumières. Elles s'approchèrent des portes de la ville. Les gardes, les voyant, prirent peur. Alors les jeunes filles déposèrent la dépouille, et leur Souveraine dit aux gardes : «Dites à l'évêque que la Mère de Jésus Christ a ordonné que cet homme soit enterré respectueusement dans un lieu vénérable.» Au matin, les gardes rapportèrent ce qui était arrivé à l'évêque. Il se rendit aux portes de la ville avec le clergé et tout le peuple. Ils virent la dépouille recouverte de cette magnifique couverture, d'une beauté inédite. Tout le monde était stupéfaits, surtout lorsqu'ils virent que la tête était collée au corps. Ils crurent alors aux paroles des gardes. Ces restes bénis furent enterrés non comme ceux d'un brigand condamné, mais comme ceux d'un martyr, avec gloire et révérence, à la gloire du Dieu tout miséricordieux et de sa Mère toute-puissante et toute-immaculée. Par ses prières, puissions-nous aussi être dignes de la béatitude céleste.

MIRACLE 51

À propos d'un blasphémateur que le Seigneur punit en cette vie par une mort misérable du corps.

En Saxe vivait autrefois un homme charnel, mauvais et dépravé, particulièrement habitué à blasphémer fréquemment. À la moindre occasion, même la plus insignifiante, il blasphémait gravement, sans le moindre remords. Un jour, alors qu'il jouait aux cartes, il perdit tout son argent. Furieux, sa langue diabolique se mit à blasphémer comme à son habitude, prononçant des paroles si odieuses contre le Christ que ceux qui se trouvaient à proximité se bouchèrent les oreilles et s'enfuirent pour ne pas les entendre. Et cet homme, insolent en tout, se mit à blasphémer la Mère de Dieu, prononçant contre elle des paroles terribles et inconvenantes. Son Dieu et son Fils tout-puissant ne purent les supporter, mais, invisiblement, il donna à cet homme insolent et impudent une leçon avec le glaive de la justice. Il tomba soudain à terre et s'écria pitoyablement : «Oh, je me sens mal, pourquoi m'as-tu tué, moi, le malheureux ?» Sur ces mots, il rendit l'âme.

Les démons emportèrent son âme dans l'abîme, et ceux qui se tenaient à proximité libérèrent son corps de ses vêtements, car le sang coulait comme un fleuve. Ils virent qu'il était ouvert de la poitrine jusqu'au fond de l'estomac, comme s'il avait été ouvert avec une grande hache, et que tous les entrailles étaient visibles. Une multitude innombrable de personnes se rassembla pour contempler ce spectacle pitoyable. Un de ses amis accourut également. En chemin, il rencontra l'ombre de cet homme et lui dit : «Je suis ton terrible parent, qui vient de mourir. Le juste Juge m'a ordonné de dire cela afin que tous les blasphémateurs l'entendent et se repentent, afin d'éviter un châtement soudain. Sachez que notre Seigneur Jésus Christ, grand d'esprit et très miséricordieux, endure avec une douceur étonnante ceux qui offensent et commettent diverses iniquités, et ne les punit pas ici-bas, mais qu'à la résurrection générale, ils iront au tourment éternel. Mais il ne tolère pas l'impudence des hommes sans vergogne qui osent déshonorer sa très honorable et très pure Mère, mais les engage aussitôt à un tourment sans fin, comme ton ami l'a lui-même subi.» Après avoir dit cela, l'âme devint invisible. Et l'ami, arrivé là où gisait le mort, fut convaincu de ce qui était dit et annonça la vision à tous. Alors tout le peuple fut saisi de crainte et de tremblement, et personne n'osa ouvrir la bouche contre la Mère de Dieu, se souvenant du terrible et juste châtement.

MIRACLE 52

À propos d'un blasphémateur mis à mort par la justice divine

Il y avait un certain Théodoret, un Juif. Il était devenu marin et avait auparavant passé cinq ans en prison. Le fils de ce Théodoret, qui avait blasphémé le Christ, fut nommé par Élie, un homme qui haïssait les hommes, chef des travaux des

chrétiens sous son commandement. Lors d'une des fêtes de la très glorieuse Souveraine de notre Mère de Dieu, pendant l'office religieux, tous les ouvriers demandèrent au fils de Théodoret de les laisser se rendre à l'assemblée pour célébrer la liturgie. Mais non seulement il cria qu'il ne les laisserait pas partir, mais il les maudissait, insultant la très vénérée Mère de Dieu, l'appelant «Mère de l'Homme» et prononçant d'autres paroles honteuses et humiliantes.

Mais cet homme ne se vanta pas de sa méchanceté, même pendant quelques heures ! À ce moment-là, alors que les chrétiens étaient debout pour mettre le navire à l'eau, un arbre noble tomba d'en haut. De toute la foule, il ne tua ni ne blessa personne, mais seulement l'impie ennemi de notre Souveraine, la Mère de Dieu. Sur sa tête et ses lèvres avec lesquelles il blasphémait, le coup s'abattit, sa tête vola en éclats, et le malheureux tomba mort aussitôt. Le peuple se rendit au temple et, en liesse, s'écria : «Grand est le Dieu de la foi chrétienne !» – Il infligea au fils impie de Théodoret un juste et terrible châtement pour son insolence et son blasphème immonde ! J'ai trouvé ce miracle dans un vieux livre manuscrit du Mont Athos et je l'ai recopié tel quel.

MIRACLE 53

À propos de celle qui ressuscita des morts pour révéler un péché caché.

Il y avait une femme mariée, si vertueuse et si pieuse que sa vie était comparable à celle d'un monastère. Elle ne manquait jamais un office religieux, faisait l'aumône, jeûnait et pratiquait d'autres vertus. Il n'y avait qu'un seul péché qu'elle ne confessait jamais. À plusieurs reprises, elle voulut en parler à son confesseur et s'y rendit, mais finalement, confessant d'autres péchés, elle eut honte de parler de celui-ci également et revint donc sans résultat. Pourtant, elle s'arrêtait souvent devant l'icône de la Mère de Dieu, pleurant inconsolablement et implorant la miséricorde pour son pardon.

Finalement, la femme mourut sans confesser son iniquité. Ses proches attendaient l'arrivée de sa fille unique, qui vivait à l'étranger, et ne l'enterra que le troisième jour. Lorsqu'on commença à enterrer la femme dans l'église, alors (oh, tes miracles, ô Seigneur !) la morte se leva et s'assit sur le lit en disant : «Grande est ta puissance, très sainte Souveraine.» Puis elle dit qu'on devait amener un confesseur, et qu'elle pourrait confesser le péché caché. Alors la morte dit à tous : «Moi, malheureuse, ignorante, par honte, je n'ai confessé aucun péché que j'ai commis. Chaque fois, je pleurais sur ce péché avec une grande contrition, demandant à la Vierge Mère de Dieu de me faire miséricorde et de ne pas être tourmentée pour cette iniquité.» Aussitôt, alors que mon âme quittait le corps, des démons s'emparèrent de moi comme des loups sauvages, me reprochant mon péché secret. Ils se réjouirent, croyant que grâce à lui ils prendraient le pouvoir sur moi. Lorsqu'ils m'emmenèrent au tourment éternel, où régnaient les ténèbres les plus profondes et une douleur inconsolable, alors l'Intercesseur des pécheurs et la Reine des anges apparurent, resplendissante au-dessus du soleil, et dissipa toutes les ténèbres de ce lieu si sombre de sa lumière infinie. Elle se mit à réprimander les vils démons pour m'avoir enlevée, bien que le Seigneur ne leur en ait pas donné le pouvoir. Et elle me tira aussitôt de leurs mains en disant : «Lâchez-moi, nous irons au juste Juge, et il en sera ainsi selon sa miséricorde.» Puis elle me dit : «N'aie pas peur, ma fille. Je t'aiderai.» Lorsqu'on m'amena au Seigneur Christ, je le vis assis sur le trône de majesté, furieux contre moi et prêt à décider de ma mort éternelle. Mais la Souveraine tant chantée lui dit d'un air humble : «Je prie ta bonté, mon Fils très miséricordieux et mon Dieu très miséricordieux, par ta miséricorde et par ton Sang immaculé et précieux, que tu as versé pour les pécheurs, de pardonner à cette âme malheureuse, car tu sais combien elle était respectueuse envers moi et combien de larmes elle a versées devant mon image, affligée de son iniquité.» Le Seigneur répondit : «Tu sais, ma Mère bien-aimée, que nul ne peut être sauvé sans le sacrement de la confession salvatrice, que cette

femme a traité avec un mépris éhonté, taisant son iniquité. Il est donc désormais impossible de lui pardonner. Il n'y a pas de repentir en enfer.»

La Mère de Dieu lui dit alors : «En vérité, mon très cher Fils, nul ne peut être sauvé sans confession, mais toi, qui règnes sur la vie et la mort, tu peux tout. Je t'en prie, souviens-toi des nombreuses bonnes actions de cette pauvre femme, et surtout du zèle ardent, de l'amour et de la foi qu'elle avait pour moi, et montre-lui ta compassion infinie, surpassant toutes les iniquités.» Le Seigneur lui dit : «Pour ne pas t'affliger, ô ma Mère, j'ordonne que son âme retourne à son corps et confesse son péché selon la loi, et alors elle sera pardonnée.» Lorsque le Seigneur et Dieu eut dit cela, mon ange gardien m'a amenée ici et m'a ranimée, comme tu le vois, et maintenant je vais bientôt mourir à nouveau. C'est pourquoi je vous demande à tous, ma famille et mes amis, et à toi, ma fille bien-aimée, de ne pas verser de larmes, car les larmes ne me servent à rien. Mais accomplis seulement des œuvres de miséricorde ordinaires pour moi, autant que tu le peux, et mène une vie selon l'amour de Dieu, afin de ne jamais tomber, et confesse tous tes péchés sincèrement et sans omission.» Cela dit, la femme se confessa au prêtre et s'endormit dans le Seigneur.

Mais le lecteur pourrait se demander comment il se fait que, dans la deuxième partie de ce livre, au chapitre 7, j'écrive que trois femmes ont été torturées pour une chose similaire, c'est-à-dire un péché non confessé, et que toutes, contrairement à celle-ci, ont été livrées à la torture ? Pourquoi n'ont-elles pas reçu le pardon, comme celle-ci ? Mais ces femmes étaient religieuses dans un monastère et, par conséquent, ont accompli plus de bonnes œuvres que notre laïque mariée. À cela, je réponds, premièrement, que les jugements de Dieu sont un grand abîme, et que nous sommes indignes de comprendre les décisions judiciaires de Dieu. J'écris ici comme je l'ai trouvé écrit dans des livres imprimés, et je ne dis rien de moi-même. Comme je l'ai mentionné précédemment dans la préface, j'ai trouvé le miracle décrit ci-dessus non seulement à un seul endroit, mais aussi à un seul. Ce livre est également présent dans de nombreux autres, comme le «Livre des Miracles de la Très Sainte Vierge», compilé par Silvain (partie 1, chapitre 34), le livre «Le Jardin des Exemples» (feuillet 371) et le livre «Le Pré en Fleurs» (feuillet 113). Tout ce que j'écris et que j'écrirai est reproduit dans divers ouvrages et certifié véridique.

Deuxièmement, sachez que la femme décrite n'a pas été sauvée par le jeûne, l'aumône et ses autres bonnes actions. Car, quelles que soient les bonnes œuvres d'un homme, s'il est en état de péché mortel non confessé, il ne sera pas sauvé, comme ces femmes ont souffert. Le Dieu tout miséricordieux n'a condescendu généreusement qu'à celle-ci, en raison de son grand amour et de sa révérence pour sa Mère toute-immaculée et par ses prières toutes-puissantes. De là, nous pouvons comprendre le grand bienfait que reçoit un homme qui vénère la très sainte Vierge, lui témoigne honneur et vénération, comme le prouve le miracle suivant de l'errante Ecclésiastique, ressuscité par amour et révérence pour la très sainte et toute immaculée Mère de Dieu. Écoutez et glorifiez le Seigneur !

MIRACLE 54

À propos du prêtre qui avait commis la fornication, s'était noyé dans une rivière et était ressuscité.

Il est clairement écrit dans la troisième partie du même livre, au chapitre 31, qu'il y avait un prêtre très respectueux de la Vierge perpétuelle. Il la priait souvent et lisait des prières autant que possible, et surtout l'Acathiste, qu'il récitait toujours avec beaucoup de tendresse et de révérence.

Mais c'était un homme en chair, et le pauvre homme tomba dans l'impureté de la fornication. Chaque fois qu'il allait faire ce qu'il désirait, ou qu'il rentrait chez lui, en passant le pont, il lisait les *Heures* et les prières à la très sainte Vierge. Alors, en priant, il tomba du pont, avec l'aide d'un démon, ou pour une autre raison, et se noya dans la rivière. Aussitôt, les démons s'emparèrent de son âme pour l'emmener dans la géhenne. Mais la très miséricordieuse Souveraine était là et leur ordonna d'amener

l'âme au juste Juge, afin qu'il prenne la décision qu'il désirait. Ils arrivèrent, et les terribles collecteurs de dettes montrèrent tous les péchés du clerc, et notamment le péché de fornication récemment commis. Ils dirent donc au Juge qu'en tant que Juste, Il ne pouvait être miséricordieux envers l'âme, mais devait la leur donner, car l'âme était morte dans l'iniquité mortelle. Mais d'un autre côté, la très miséricordieuse Souveraine, l'intercesseur habituel des pécheurs et son Secours, répondit : «Il est écrit dans la divine Écriture : *Je juge sur ce que je trouve.*» À l'heure où cet homme mourut, il lut l'office et me pria avec les paroles de la salutation de l'archange, comme il le faisait habituellement, étant mon serviteur respectueux. Ainsi, en toute justice, vous n'avez aucune part dans son âme, mais elle est à moi sans aucune objection.» Alors le Juge ordonna à un ange d'apporter la langue du clerc ici. L'ange se rendit immédiatement au fleuve, prit la langue du mort et l'apporta au Jugement. Sur la langue était écrit : «Je vous salue, Marie.» Puis le Seigneur dit à l'âme : «Retourne à ton corps et fais suffisamment pénitence, car les démons n'ont aucun pouvoir sur toi. Conformément à la révérence que tu avais pour ma Mère – le salut de ta race – je t'accorde un temps pour te repentir. Déclare-moi son immense droit à l'audace, à la victoire et à la puissance contre les démons, et il convient que tu l'honores.» Ainsi, le prêtre fut racheté de deux morts. L'ange jeta ses restes des profondeurs des eaux et, les ayant ranimés, s'en alla au ciel. Ressuscité, il renonça au monde et à tous les plaisirs charnels, et devint moine en communauté, accomplissant de grands exploits avec la puissance divine.

Voyez, bien-aimés, quel secours trouve celui qui vénère la Souveraine ! Efforcez-vous donc, frères et sœurs, de la représenter non seulement sur les murs, les planches et les tissus, mais aussi dans vos cœurs, autant que vous le pouvez, car votre amour et votre piété pour notre Souveraine nous apporteront une grande aide et une grande récompense, et si elle le veut, vous honorera lors de ce Jugement terrible et incorruptible, où ni père, ni enfants, ni proches, ni richesse, ni rien d'autre ne pourra vous aider. Seules ses prières et celles de tous les saints peuvent nous arracher au feu du tourment.

MIRACLE 55

À propos du soldat brigand qui priait sans cesse et qui, par conséquent, ne fut pas tué par le démon.

Parmi les autres miracles de la Mère de Dieu, il y a aussi l'histoire suivante, salubre pour les âmes, que nous racontons ici à côté de la précédente, afin que ceux qui craignent d'aller à l'église à cause de leurs péchés comprennent la nécessité d'être prudents et d'éviter le découragement, ce péché mortel et destructeur. Même si quelqu'un pêche, il ne faut pas éviter les offices, comme le disent certains à la légère, croyant que ces personnes, disent-ils, ne peuvent plus prier, afin de ne pas irriter Dieu et l'indigner. Tu n'as ni peur ni honte de commettre la fornication, ignorant, mais as-tu honte de lire les matines, les heures et les prières prescrites ? Ce n'est pas de la révérence, mais une perte de sensibilité dans le désespoir ! En vérité, il convient de vous tenir devant les icônes, ou à l'est (si vous n'êtes pas à l'église), et de prier, non pas avec cette intrépidité qui ne se laisse troubler par rien, mais avec humilité et tristesse, avec crainte et un profond tremblement, conscient de la grandeur de Dieu et de votre propre indignité, pleurant votre péché, priant la très sainte Vierge de vous aider et de vous convertir. Écoutez donc.

Il y avait un soldat, un homme fort et en bonne santé. Il vivait dans une tour non loin de la route royale (c'est-à-dire la route principale), avec plusieurs brigands comme lui. S'ils arrêtaient un passant, ils le déshabillaient et lui prenaient tout ce qu'il transportait. Mais le soldat avait aussi la bonne habitude de prier souvent la très sainte Enfantre de Dieu, répétant les paroles de la salutation de l'archange.

Un jour, un confesseur clairvoyant, un saint homme, passa par là. Ses complices, tels des bêtes sauvages, le déshabillèrent et lui prirent tout. Le saint homme demanda à être conduit auprès de leur chef pour lui parler. Lorsqu'ils

arrivèrent, l'abba lui dit : «Rassemble tous tes compagnons, afin que je te dise quelque chose de nécessaire.» Il donna l'ordre, et tous se rassemblèrent. L'abba dit alors : «Il reste un homme. Ordonne-lui de venir aussi.» Les brigands, après avoir fouillé, constatèrent que le serviteur de leur chef, qui préparait sa nourriture et son lit et le servait jusqu'au sommeil, avait disparu. Ils appelèrent également ce serviteur, mais celui-ci, amené de force, aperçut le confesseur, détourna le regard et trembla de tout son corps, se tordant comme un possédé, signe de folie, et n'osa pas s'approcher. Alors l'abba lui dit : «Je te conjure, au nom de notre Seigneur Jésus Christ, de confesser qui tu es et ce que tu vas faire ici à ton maître.» Il répondit : «Je ne suis pas un homme, mais un démon envoyé par mon chef pour protéger le soldat de toute iniquité, mais aussi pour veiller attentivement, le jour venu, lorsqu'il ne priera pas la Vierge Marie, afin que je le tue sur-le-champ et que, pour tous ses outrages, je lui fasse mourir l'âme dans le tourment éternel. Je le sers depuis quatorze ans, mais le jour n'est pas encore venu où il négligera la prière; chaque fois, il se tient longtemps en prière à la Vierge Marie, dont la puissance m'empêche de le tuer.» Alors l'abbé dit : «Je vous conjure au nom de notre Seigneur Jésus Christ, deviens invisible et ne faites plus de mal à quiconque invoque le nom de la Mère de Dieu.» Ainsi, le démon disparut, et le soldat tomba aux pieds du moine, le remerciant pour le bienfait et confessant l'abomination de son péché. Puis le soldat partit, devint moine et termina sa vie dans une vie vertueuse et vaillante.

Voyez, mes frères, quelle grande puissance apportent la prière et la vénération de la Mère de Dieu. Que personne donc n'omette l'ordre canonique des prières, mais qu'il abandonne tous les services corporels quand vient l'heure de la prière – et s'il est faible et couché sans mouvement, et ne peut se redresser, qu'il prie couché : et cette prière le Seigneur l'accepte, s'il rend grâces dans sa faiblesse, et ne blasphème pas, mais glorifie la bonne œuvre que le Seigneur fait pour lui, afin de l'enseigner temporairement et de le glorifier pour toujours.

MIRACLE 56

À propos d'une pauvre veuve dont l'âme fut recueillie par la très-immaculée Souveraine, et d'un homme riche, dont la mort fut assistée par des démons.

Un prêtre fut appelé pour donner la communion à une pauvre femme et à un prince riche. Le prêtre traita la femme avec mépris, car elle était une veuve pauvre, et se rendit auprès du prince. Alors qu'il lui donnait la communion et commençait à le consoler, espérant que tout lui serait pardonné, un homme arriva, envoyé de la maison de la veuve, car l'heure de la séparation de son âme et de son corps était déjà arrivée. Le prêtre, arrogant et avide d'argent, n'y alla pas.

Mais il avait un diacre, très pieux et craignant Dieu, qui, voyant que le prêtre n'irait pas, lui demanda de lui permettre de donner lui-même la communion à la veuve. Le prêtre accéda à la requête du diacre. Le diacre se rendit, portant le Corps du Seigneur, à la maison de la veuve pauvre et pauvre en biens temporels, mais pleine de vertus et de grâce divine. Le diacre voit cette pauvre femme allongée sur une natte de paille. À côté d'elle, non pas des personnes, comme chez le riche, mais la Mère de Dieu Marie elle-même, accompagnée d'un chœur de vierges, qui essuyaient la sueur de la malade avec des mouchoirs blancs et l'éventaient. Le diacre fut stupéfait, surtout en voyant la très sainte Vierge s'incliner devant le Corps honorable du Christ. Les autres vierges, de même, tombèrent à terre et s'inclinèrent devant le Corps du Seigneur. Puis, se relevant, elles laissèrent le diacre s'approcher pour accomplir le service sacré. Lorsque la faible femme reçut la communion, son âme sainte fut emportée par les saintes vierges et s'envola vers le ciel. Le diacre entra dans la maison du riche et vit sur son lit des chiens noirs l'entourant. Ceux qui se tenaient à proximité ne les virent pas, mais le faible mourant lui-même les vit, criant pour les chasser, car ils ne lui laissaient pas la paix. Finalement, notre serviteur vit un Éthiopien au visage terrible, qui enfonça un crochet dans la bouche du riche et en arracha la pauvre âme avec une grande douleur. Voyant cela, le diacre trembla de tout

son corps et tomba à terre, comme mort. Alors la très sainte Vierge se tint près de lui et le releva en lui disant : «Sois sans crainte, mon ouvrier bien-aimé. Le royaume des cieux t'est préparé, et la ruse des démons ne peut rien contre toi. Garde seulement avec joie les commandements divins de mon Fils tous les jours de ta vie, jusqu'à ce que tu ailles à l'assemblée des saints, pour te réjouir éternellement avec eux.» Le diacre remercia humblement la reine et s'inclina jusqu'à terre. Elle monta au ciel, et lui, ayant distribué ses biens aux pauvres et s'étant fait pauvre pour le Seigneur, vécut dans une vie agréable à Dieu, puis il parvint au royaume des cieux, que nous puissions aussi atteindre.

MIRACLE 57

À propos de celui qui fut frappé invisiblement pour un léger blasphème et guéri par la Mère de Dieu.

Il y avait un homme, pauvre en biens temporels, mais riche en vertus. Un jour, alors qu'il marchait sur la route, il trébucha par inattention et se blessa le pied contre une pierre. Comme il faisait chaud et que ses pieds étaient exposés, la douleur fut intense. L'homme, perdant la tête sous l'intensité de la douleur, dit à la pierre : «Vraiment, c'est le diable qui t'a placé au milieu de la route, et non un homme.»

Immédiatement, alors qu'il proférait un tel blasphème, le Seigneur le punit miraculeusement, comme Il punit habituellement les vertueux en ce monde, afin que leurs âmes ne soient pas livrées aux tourments plus tard. Il sembla au pauvre homme qu'on lui versait une cuve d'eau bouillante sur la tête, et une telle douleur le laissa aveugle et immobile. Il fut recueilli par ceux qui l'accueillirent et transporté chez lui. Il y resta longtemps, paralysé des membres inférieurs, le reste étant si ulcéré et suppurant que personne ne pouvait l'approcher, sauf ses proches qui prenaient soin de lui. Il resta ainsi longtemps malade, sans adresser une parole injurieuse au Seigneur. Il se contenta de le remercier, de chanter et de le glorifier avec une grande patience et une grande indulgence : «Celui que le Seigneur aime, il le châtie», et il prononça bien d'autres paroles similaires. Le malade jeûna, veilla, pria pour ceux qui avaient pitié de lui et le servaient. Le Seigneur, voyant sa force miraculeuse, voulut le consoler. Lors de la veillée nocturne de la Fête lumineuse, alors que ses proches étaient partis à l'église, il était seul et entendit les cloches sonner joyeusement pour la Résurrection du Christ. Le pauvre homme inclina la tête, glorifiant Dieu du mieux qu'il put. Et priant ainsi, il vit devant lui la très belle femme, qui lui dit : «Pour tes bonnes actions et ta grande force, le Seigneur a eu pitié de toi et t'a exaucé. Dis à tes proches de t'emmener au temple de la Mère de Dieu, de te placer devant son image, et là, prie; tu verras l'aide divine.» L'homme faible s'exécuta et, par la grâce de Dieu, il fut définitivement guéri. Il rentra chez lui joyeux et joyeux, remerciant le Seigneur et sa Mère toujours vierge, par les prières de qui nous puissions être jugés dignes de la félicité céleste.

MIRACLE 58

À propos d'un lépreux guéri qui se retira au monastère.

Un moine nommé Adam vivait dans un monastère communautaire. Très vertueux, il ne se laissait jamais tenter par quoi que ce soit. Par-dessus tout, il avait une vénération infinie pour le divin. Il se réjouissait tant, lorsque lui ou les autres frères lisaient des récits de miracles ou des louanges à la très sainte Enfantre de Dieu, qu'il en ressentait une douceur abondante, plus grande que s'il avait mangé le mets le plus délicieux. Il oubliait souvent la nourriture physique pour se nourrir spirituellement, c'est-à-dire la prière et la lecture divine. Vivant ainsi, le moine béni tomba malade jusqu'à la mort. Un des frères lui demanda comment il avait reçu une telle grâce, lorsque la nourriture spirituelle remplaçait la nourriture physique. Adam lui dit : «Quand j'étais enfant et que j'allais à l'école, ma tête était atteinte de lèpre, et il

en émanait une telle puanteur que personne ne pouvait m'approcher. J'en étais très peiné, car j'avais dépensé beaucoup d'argent chez les médecins, sans en tirer aucun bénéfice.» Cependant, j'ai enduré le chagrin avec constance, rendant grâce au Seigneur. Chaque fois que j'allais à l'école, je passais devant l'église de la très sainte Enfantre de Die et priais longuement avec recueillement. Je ne la quittais jamais avant la fin de la veillée nocturne. Une nuit, il me sembla que l'aube pointait. Je me levai et me rendis au temple en question. Le temple était fermé, et je restai dehors à prier. Puis je vis les portes ouvertes, et à l'intérieur une grande lumière se déversait partout. En entrant, je fus émerveillée de voir sept vierges d'une beauté incomparable. L'une d'elles, plus brillante que les autres, était assise sur un trône, telle leur reine. Elle me dit : «Pourquoi, mon enfant, ne veilles-tu pas à la guérison de ton infirmité à la tête ?» Je répondis : «J'ai beaucoup travaillé, ma Souveraine, ainsi que mes proches et amis, pour être guéris, mais nous n'y sommes pas parvenus. » Elle dit : «Me connais-tu ?» Et moi : «Non, ma Souveraine.» Puis elle me dit : «Je suis la Mère du Christ Jésus et je suis venue ici parce que tu as l'habitude de prier ici – je te guérirai.» Elle dit cela et me fit signe de m'approcher. Elle posa sa main immaculée sur ma tête en disant : «Au nom du Père, du Fils et du saint Esprit, que cette tête soit saine et qu'elle ne souffre jamais jusqu'à la mort, pour la grande révérence que tu me portes.» Elle partit donc au ciel, et je restai guéri. Je devins alors moine et travaillai pour ma Bienfaitrice avec une grande ferveur, comme tu le sais, afin de ne pas lui être ingrat. Et maintenant, je vais dans la joie, pour la chanter et la glorifier sans cesse, avec tous les saints.» Après avoir dit cela, le moine, dont on se souviendra toujours, s'endormit dans le Seigneur.

MIRACLE 59

À propos de l'enfant non brûlé par le feu.

Il y avait une femme, pauvre de biens matériels, mais croyante et vertueuse d'âme, qui vénérât la Vierge Marie. Elle avait un enfant d'un an. Un jour, elle décida d'apporter à son mari un déjeuner dans le champ où il travaillait. Personne à la maison pour s'occuper de l'enfant, et elle pria la Mère de Dieu en ces termes : «Ma Souveraine, je confie mon enfant à ta protection et à Ton secours, car je n'ai personne d'autre pour le garder, si ce n'est Ta grâce et ton amour, car tu es la Mère des orphelins.» Elle dit cela avec foi et partit. En partant, il arriva que la maison d'un voisin prit feu, et la sienne aussi.

En sentant l'odeur dans le champ, elle courut avec son mari, pleurant la mort de son enfant. Arrivés près de la maison, ils constatèrent qu'elle avait été entièrement brûlée. La femme, pensant que l'enfant avait été brûlé, pleurait, inconsolable, et disait : «Ô très sainte Souveraine, j'ai confié mon enfant avec foi à ta protection et à ton secours. Comment se fait-il que tu ne l'aies pas préservé, ô Mère de Miséricorde, et que tu l'aies laissé périr ?» Mais soudain, en s'approchant, ils trouvèrent l'enfant vivant et furent comblés de joie, bien que rien d'autre dans la maison ne fût resté intact. Tous glorifièrent Dieu, remerciant la Vierge perpétuelle et la Mère des orphelins, qui les protège, les préserve et les tire de diverses situations.

MIRACLE 60

À propos de l'aveugle qui vit la lumière.

Il y avait un homme nommé Didyme, aveugle de naissance, un homme pieux et vertueux. Il aimait tant l'église qu'il ne quittait jamais les offices et les lectures. C'est ainsi qu'il acquit une grande connaissance, et il était naturellement intelligent, vif d'esprit et instruit par la grâce divine. Il s'entretenait souvent avec des hérétiques et des juifs, et ils étaient toujours vaincus par lui et ne pouvaient s'opposer à lui d'aucune manière.

Un jour, alors qu'il leur tenait un discours à la louange de la Vierge Marie, les juifs impies furent honteux. Ils ne purent lui résister rationnellement, se contentant de l'injurier en ces termes : «N'as-tu pas honte, aveugle et ignorant, de servir et de croire en celle qui ne te laisse pas voir la lumière ! Si elle était vraiment la Mère de Dieu, elle voudrait te guérir, afin que tu ne deviennes pas aveugle, puisque tu lui témoignes tant de révérence.» Didyme leur dit : «Un jour, je vous donnerai une réponse à ce sujet.» Il rentra chez lui, fit beaucoup d'aumônes et, sans manger ni dormir, pria pendant trois jours et trois nuits avec larmes et foi le Dieu tout-puissant et la Reine glorieuse, leur demandant de lui permettre de voir la lumière dans la réprimande des hérétiques et des Juifs impies. Un jour, après avoir rassemblé tous les hérétiques, les juifs et de nombreux chrétiens dans une église spacieuse, Didyme se tint devant l'image de la Mère de Dieu et dit à tous : «Souveraine et Maîtresse de toute la création, Vierge perpétuelle ! Comme tu as été jugée digne de donner naissance au Dieu de tous, immaculé, et que tu n'as jamais entendu parler d'un acte aussi merveilleux, accomplis un petit miracle sur moi, pécheur. Accorde-moi la lumière des yeux. Et je te demande un tel don, non pas pour mon propre plaisir, car jusqu'à aujourd'hui j'ai vécu avec gratitude avec cette déficience et je la supporterai jusqu'au bout, avec ta grâce pour m'aider, mais pour que ceux qui sont autour croient que le Fils et le Verbe de Dieu sont véritablement nés de l'essence immaculée, d'une manière ineffable que lui seul connaît. Qu'ils se convertissent à la foi orthodoxe et proclament ta grandeur !» Parlant ainsi avec une foi inébranlable, l'homme auparavant aveugle recouvra la vue et reçut la lumière tant désirée. Alors tous glorifièrent Dieu, qui accomplit de tels prodiges par sa Mère toute immaculée. De nombreux hérétiques et juifs furent baptisés. L'aveugle les accueillit chez lui et, plein d'amour, prépara un repas pour les pauvres et les étrangers, remerciant de tout son cœur le Créateur du bien. Il la servit continuellement et joyeusement, vivant selon tous les commandements du Seigneur. À la fin de ses jours, il s'en alla vers une félicité éternelle, que nous pouvons tous atteindre par la grâce et l'amour du Seigneur pour l'humanité.

MIRACLE 61

À propos du sauvetage des eaux.

Vincent Lirinsky raconte dans le *Miroir des Historiens* qu'un jour des pèlerins naviguaient vers Jérusalem. Mais le navire s'échoua, le navire se déchira, l'eau se déversa et personne ne put l'arrêter. Le capitaine, conscient du danger, jeta une barque et embarqua avec l'évêque et les riches princes. Mais dans sa hâte, l'un d'eux tomba à la mer et se noya. Lorsque la barque fut pleine, l'évêque dit aux autres qui restaient sur le navire : «Pardonnez-nous, frères. Vous voyez le danger. Nous ne pouvons pas vous aider. Confessez-nous seulement vos péchés les uns aux autres, afin que le Seigneur vous pardonne.» Ils le firent et reçurent le pardon les uns des autres. Le navire coula et tous ceux qui étaient à bord se noyèrent. L'évêque et ceux qui étaient avec lui pleurèrent, priant Dieu de leur accorder le repos éternel. Puis ils virent des colombes sortir de la mer et s'élever vers les hauteurs du ciel. Tous comprirent que c'étaient les âmes des frères noyés qui s'élevaient. Apprenant cela, ils regrettèrent de ne pas s'être noyés ensemble.

Quand, après un certain temps, ils atteignirent tous la terre ferme, ils aperçurent, contre toute espérance, ce camarade tombé à la mer alors qu'il montait à bord du bateau. Ils furent stupéfaits et lui demandèrent : comment avait-il été sauvé ? Il leur répondit : «Tombé à la mer, j'ai invoqué avec une foi inébranlable la Mère de Dieu, toujours vierge. Alors, le prompt Secours des affligés apparut devant moi et me ramena aussitôt à terre sain et sauf.» Ceux qui entendirent cela remercièrent la très sainte Mère de Dieu, proclamant partout les miracles à la gloire de notre Dieu, né d'Elle de manière incompréhensible.

62^E MIRACLE

Un écrivain nommé Vincent écrit dans son livre que pendant que certains pèlerins naviguaient vers Jérusalem, le bateau se troua, et l'eau entra en flots, de telle sorte qu'il n'était plus possible pour les hommes de la faire sortir. Voyant le danger, le pilote jeta la barque, et y entra avec un évêque et quelques autres riches nobles; cependant, dans leur précipitation, l'un d'eux tomba dans la mer, et fut submergé. Donc, comme la barque se remplissait, l'évêque dit aux autres qui sont restés dans le bateau : "Pardonnez-nous, frères, et voyez le danger, et que nous ne pouvons pas vous aider; seulement confessez les uns aux autres vos péchés, afin que le Seigneur vous pardonne." Ayant donc fait ainsi et ayant reçu le pardon l'un de l'autre, le bateau immergea et tous se noyèrent. L'évêque et ceux qui étaient avec lui pleurèrent, suppliant Dieu de placer leur âme dans un lieu de repos.

Après cela, ils regardèrent autour d'eux sur la surface de la mer et virent que quelques colombes émergeaient des vagues et s'élevaient dans les hauteurs du ciel, et ils comprirent que c'était les âmes des frères qui s'étaient noyés, ce dont ils se réjouirent, tristes pourtant de ne pas être morts eux aussi.

Après un espace de temps assez grand, arrivant à terre, ils virent, avec surprise, leur compagnon qui était tombé à la mer au moment où il entra dans la barque. Le voyant donc, ils furent ébahis et lui demandèrent comment il a échappé. Et celui-ci dit : "Dès que je suis tombé dans la mer, j'ai appelé à l'aide la toujours-vierge Enfantrice de Dieu avec une foi sans faille, et aussitôt le Prompt-Secours-aux-Affligés se trouva devant moi et m'apporta en un instant sur le rivage, sain et sauf."

Entendant ce récit, ceux-ci remercièrent la Très-Sainte annonçant partout le miracle, à la Gloire de notre Dieu né d'elle inexprimablement.

MIRACLE 63

La vision d'un homme miséricordieux et respectueux de la très sainte Mère de Dieu.

Un exemple vraiment merveilleux et digne est celui décrit par l'évêque Vincent dans le «Miroir moral». Il raconte qu'il était une fois un homme marié, père de famille, esclave et riche. Il était très miséricordieux et recevait les étrangers. Un soir, après le souper, il s'endormit. Au matin, on le trouva étendu par terre, comme mort : il avait froid et semblait avoir perdu connaissance. Ses proches le soulevèrent et le couchèrent sur le lit. Ils le soignèrent de toutes les manières possibles, le réchauffèrent pour le ranimer, mais en vain.

Après plusieurs jours, il reprit ses esprits. Lorsqu'on lui demanda ce qu'il ressentait, étendu mort depuis tant de jours, il ne répondit pas, se contentant de pleurer sans cesse et inconsolablement. On ne put obtenir de lui un mot de toute sa vie. Ce n'est qu'à l'heure de sa mort, conscient que la fin approchait, qu'il appela son fils et dit à haute voix, afin que tous puissent l'entendre : «Mon enfant bien-aimé, je te donne ce dernier commandement en témoignage de ma volonté et je décide pour toi que, autant que tu le pourras, tu auras pitié des pauvres, tu seras uni dans tes sentiments envers les étrangers et les voyageurs, tu les accueilleras chez toi avec un grand amour, tu les serviras sans paresse et tu leur donneras généreusement tout ce dont ils ont besoin – comme tu as vu que je le faisais. Aimer les étrangers est la chose la plus chère et la plus douce aux yeux de Dieu, plus que toutes les vertus. Quiconque observe cela attentivement par amour pour Dieu reçoit une grande récompense dans son royaume des cieux. Afin que vous, tous mes proches, soyez touchés par l'acte de charité et de compassion qui plaît à Dieu envers les étrangers et les pauvres, je désire vous raconter aujourd'hui, en ce dernier jour, la terrible vision que j'ai eue lorsque, rappelez-vous, vous m'avez trouvé étendu comme mort au milieu de la maison. Sache que depuis ma plus tendre enfance, j'ai été très respectueux de la très sainte Mère de Dieu. J'ai toujours lu des akathistes et des prières à elle, autant que possible. Pour cette vénération et cet amour pour elle de toute mon âme et de tout mon cœur, le

Seigneur m'a honoré, par son intercession, de nombreux dons de grâce, notamment de sympathie et de miséricorde envers les pauvres et les étrangers. Comme vous vous en souvenez, j'ai toujours pris soin des étrangers, les accueillant tous et leur distribuant généreusement tout ce dont ils avaient besoin. Cette nuit-là, lorsque, vous le savez, j'ai eu la vision, j'ai entendu une voix m'appeler par mon nom. Elle me disait avec insistance : «Lève-toi du lit et suis-moi.» Je me suis levé; je fus pris par la main et rapidement tiré par celui qui m'appelait. Il me conduisit dans une grande prairie. Là, mon guide devint invisible et me laissa dans cette vaste vallée, profondément attristé. Je restai planté là, ne sachant que faire. Puis j'entendis des voix terribles derrière moi et une grande confusion. En me retournant, je vis une multitude de démons se précipiter à ma poursuite, tels des animaux sauvages, pour m'attraper. Dès que je les aperçus, je courus aussi vite que possible. Je courus, saisi d'une peur et d'un tremblement terribles, jusqu'à atteindre un maison, où je me suis enfui et je me suis enfermé. Mais ils ont enfoncé la porte et sont entrés pour m'arrêter.

Pour que vous compreniez tout, sachez ceci. Il y a trois ans, après la fête de la Toussaint, j'ai accueilli un invité chez moi. J'allais le recevoir et le nourrir comme d'habitude, mais j'ai aperçu un autre mendiant. Quelque temps plus tard, mon frère est entré à l'improviste et m'a amené un autre mendiant. J'étais très heureux d'avoir l'honneur d'accueillir chez moi trois étrangers, à l'image de la sainte Trinité apparue à Abraham. Je les ai accueillis avec générosité et bienveillance, autant que possible, et la joie était sur mon visage. Alors, lorsque les démons ont enfoncé la porte, comme je l'ai dit plus haut, et sont entrés, j'ai commencé à implorer le Seigneur par l'intercession de la Vierge Marie. Alors, j'ai vu dans la maison trois hommes beaux, et ils m'ont dit : «N'aie pas peur, nous sommes venus à ton secours.» Une fois les démons chassés, ils m'ont demandé si je les connaissais. J'ai répondu que non. Ils répondirent : «Nous sommes les trois étrangers que tu as accueillis avec amitié dans ta maison et qui ont apaisé ton cœur abrahamique. Le Seigneur nous a envoyés à ton secours, se souvenant du grand amour que tu nous as témoigné. Nous t'avons racheté des démons.» Ayant dit cela, ils devinrent invisibles. Après avoir loué Dieu, je restai quelque temps dans cette maison, craignant de sortir, de peur d'être à nouveau tenté. Après avoir fait le signe de croix, je sortis, mettant mon espoir dans le Seigneur. Au bout d'un moment, les démons me poursuivirent de nouveau en criant : «Courons plus vite pour l'attraper, sinon il s'enfuira.» J'eus peur et courus encore plus vite en m'écriant : «Très sainte Mère de Dieu, aide-moi.» Je courus donc et me retrouvai près d'un fleuve de feu, rempli de serpents et d'autres terribles bêtes de l'enfer. Ils étaient plongés dans le feu jusqu'au cou, la tête dehors et la bouche ouverte, comme s'ils avalaient de la nourriture. Les démons qui me poursuivaient me criaient de me jeter dans la rivière, sinon ils m'y précipiteraient de force. Je regardai autour de moi pour trouver un autre endroit où trouver de l'aide, et je vis un pont tout près, très étroit, fait d'une seule planche, et si haut qu'il me semblait atteindre le ciel. Je ne savais que faire : j'avais peur de tomber dans la rivière, où il y avait du feu et des monstres, et il était terriblement difficile, voire impossible, d'y grimper. Mais rester sous l'emprise des démons était encore pire. Il me semblait donc préférable de grimper sur le pont plutôt que de tomber dans la rivière. Je grimpai pas à pas, empli d'une grande peur et d'un tremblement incommensurable, suivi par les démons maléfiques en criant. Arrivé en haut du pont, les démons surgirent et je criai en larmes : «Très sainte Mère de Dieu, aidez-moi.» Alors, la bienveillante et miséricordieuse Mère de miséricorde, la Reine des anges, apparut devant moi et me tendit sa sainte main droite en disant : «N'aie pas peur, mon serviteur bien-aimé. Tu as toujours été mon ami, lisant les prières, récitant les acathistes et ayant pitié des frères pauvres de mon Fils et Seigneur. Je suis donc venue te secourir dans la détresse.» Ayant dit cela, elle me prit par la main et (ô miracle !) me ramena aussitôt chez toi, où tu m'as trouvé, et je restai comme mort pendant tant de jours de peur.

Ainsi, mon fils, prends garde de ne pas négliger le service de la toute-puissante Mère du Seigneur, mais chante et glorifie-la toujours, comme tu sais que je l'ai fait, si tu veux trouver de l'aide en cas de besoin. Tel est mon premier commandement.

Deuxièmement, comme je l'ai déjà dit, efforce-toi, autant que possible, d'aimer les étrangers et les pauvres, de leur donner tout ce dont ils ont besoin, si tu veux goûter à tous les biens du monde et hériter du royaume des cieux.» Le défunt dit cela et, après avoir recommandé à ses proches d'honorer avec zèle la très sainte Vierge et d'aider les pauvres, il remit son âme sainte entre les mains de Dieu. Et son fils, se souvenant des avertissements de son père, commença à mener une vie vaillante, et à la fin de celle-ci, il reçut la félicité éternelle.

MIRACLE 64

Un terrible et grand miracle concernant un homme qui a accompli l'obéissance parentale et la divine liturgie.

Au temps de Théodose le Grand, vivait à Constantinople un homme vertueux et très riche dans sa jeunesse. Il avait un fils unique nommé Théophile. Dans sa vieillesse, cet homme devint complètement pauvre, sans le strict nécessaire. Il dit à son fils : «Tu vois, mon enfant, que je suis impuissant et pauvre, et que je n'ai rien pour vivre. Je veux te demander d'accomplir une volonté, afin que moi aussi je sois sauvé dans ma vieillesse, et que tu sois digne de la félicité céleste pour ton obéissance.» Le fils répondit : «Dis-moi, père, tout ce que tu commanderas, et je t'obéirai toujours, comme il convient.» Le vieillard dit : «Le bienheureux Abraham avait un fils, selon la prophétie. Abraham gravit la montagne pour le tuer, et il ne résista pas. Il porta même du bois, suivant son père avec joie et bonne humeur. Et non seulement lui, mais beaucoup d'autres obéirent à leurs pères. Toi aussi, mon fils bien-aimé, écoute mon commandement. J'espère en Dieu bienveillant qu'il ne te sera pas amer.» Théophile lui répond : «Veux-tu me tuer ?» Il répond : «Que je ne commette pas une si grande iniquité, mon fils. Mais accomplis un de mes commandements. Je te vendrai comme esclave, afin d'avoir de l'argent pour mes vieux jours et de ne pas mendier. Et le Dieu miséricordieux aura pitié de toi pour ta bonté, te donnera des richesses infinies en ce monde et reposera ton âme dans le sein d'Abraham. Et observe mon second commandement jusqu'à l'heure de ta mort.» Quel que soit votre service, où que votre maître vous envoie, allez d'abord à la liturgie, lorsque l'occasion se présente, puis, après le renvoi à l'église, mettez-vous au travail. Ayez aussi une grande révérence pour la sainte Vierge. Si vous agissez ainsi, le Seigneur vous délivrera d'une tempête terrible et insupportable. Le fils répondit : «Ce que vous voulez, père, faites de moi.»

Le lendemain, Julien vendit son fils au prince et patricien du palais, Constantin. Constantin aimait profondément le jeune homme pour sa grande obéissance, sa chasteté et son humilité, ainsi que pour la beauté de son visage, son savoir et son éducation. Le jeune homme l'accompagnait toujours, s'asseyait à table avec lui et le servait avec diligence. Un jour, son maître se rendit au palais, mais oublia son skamandrium, c'est-à-dire un dossier contenant des documents. Il envoya Théophile le lui rapporter en toute hâte. Le jeune homme courut à toutes jambes, sauta précipitamment dans le bureau du patricien et s'empara du skamandrium. À ce moment-là, la femme du patricien était allongée sur le lit avec l'un de ses esclaves. Le jeune homme ne les remarqua même pas, car il était pressé. Et eux, malheureux, ayant commis un péché, conçurent des plans vains et futiles contre lui. Lorsque le patricien arriva, sa femme lui dit : «As-tu acheté un esclave pour qu'il vienne dans mon lit et commette la fornication, toi l'insolent ? Je n'ai pas voulu appeler à l'aide, et le plus méchant des hommes a usurpé mon honneur. Suis-je d'une famille malheureuse, et tu me méprises ? Pour mes parents et le salut de mon âme, si demain je ne vois pas la tête coupée de cet esclave insolent et impudent, je ne resterai pas une heure de plus chez toi, mais je partirai prendre ma dot.» À cette nouvelle, le patricien se mit en colère contre son esclave et promit d'accomplir sa volonté. Le lendemain, il rencontra le gouverneur et lui dit : «Demain, je t'enverrai un esclave. Tu lui couperas la tête, tu la mettras dans un coffre et tu me l'enverras.» Le gouverneur répondit : «Je ne peux pas exécuter un jugement injuste. Je ne le tuerai

que si trois personnes témoignent par écrit qu'il mérite la mort.» Alors le patricien dit devant trois témoins : «J'ai acheté un jeune esclave, et il a pris possession de sa maîtresse et a couché avec elle.» Ayant dit cela, il signa le jugement de sa propre main; le gouverneur accepta alors de l'exécuter. Au lever du jour, le patricien appela l'innocent en ces termes : «Va trouver le gouverneur et dis-lui que je le salue, et qu'il me réponde.» Le bon esclave s'en alla. Il passa devant l'église de la très sainte Souveraine de notre Seigneur, où l'on célébrait la liturgie et où l'on lisait l'épître. Alors, se souvenant du conseil de son père, il entra dans l'église et y resta jusqu'à son renvoi. Mais le méchant esclave, qui avait commis l'adultère avec la femme du patricien, voyant que le gouverneur tardait à envoyer la tête, dit au patricien : «Laisse-moi l'apporter.» Le patricien lui répondit : «Va.» Il courut comme s'il allait chercher un précieux trésor, et, se précipitant dans la maison du gouverneur, le salua au nom du patricien. Et là, le meurtrier se tenait en secret, armé d'une épée tranchante, et coupa aussitôt la tête de l'esclave. Ils l'enveloppèrent et la mirent dans un coffre. Alors un esclave fidèle arriva, salua le gouverneur et prit le coffre, ignorant ce qu'il contenait. Lorsqu'il arriva chez le patricien et qu'il fut aperçu, tous furent stupéfaits, surtout la maîtresse. Après tout, il avait été envoyé pour être décapité, et il était revenu vivant. Ils lui demandèrent ce qu'il avait apporté, et il répondit : «Comme vous l'avez annoncé, mon seigneur, j'ai salué le gouverneur, et il m'a immédiatement donné ce que je vous apporte. Mais je ne sais pas ce qu'il y a dedans.» Ils prirent le coffre et trouvèrent la tête du débauché. La débauchée se mit à trembler et resta silencieuse pendant un long moment. Puis, lorsque sa raison revint, elle comprit le juste jugement de Dieu. Craignant de subir elle-même une telle épreuve, elle pleura de tout son cœur et confessa son iniquité à haute voix : «Moi, mon maître, je suis malheureuse, je suis la cause du mal et j'ai peur de souffrir pour mes actes. Car il n'y a rien de caché qui, comme l'a dit le Seigneur, ne doive être découvert. Moi, mon seigneur, j'ai commis un péché infâme avec l'esclave assassiné pendant trois ans et demi, et tu ne le savais pas. Ce jeune esclave est pur de ma calomnie, et il n'a commis aucun péché, mais moi, la malheureuse, je l'ai injustement condamné. C'est pourquoi le Seigneur juste, qui aime la justice, a rendu à chacun selon ses actes. Ainsi, mon maître, pardonne-moi selon les miséricordes de Dieu, et je ne pécherai plus.»

Tous, saisis par la peur, comprirent ce qui s'était passé et glorifièrent le Seigneur philanthrope, car il ne permettra jamais que périssent ceux qui font sa volonté. Alors le patricien demanda au jeune homme de tout raconter sur lui-même, sa vie et ses actes. Il lui raconta l'ancienne noblesse de son père, son extrême pauvreté, l'obéissance dont il avait fait preuve, se vendant comme esclave pour nourrir le vieil homme, et l'instruction qu'il lui avait donnée : assister à la liturgie, etc. Le patricien, entendant cela, le reçut non pas comme un esclave, mais comme son propre fils. Il commença à dîner et à passer la nuit avec lui, et le fit héritier de tous les biens. C'est pourquoi, bien-aimés, nous craignons les jugements de Dieu et nous irons à l'église, et nous nous tiendrons debout avec crainte et tremblement jusqu'au renvoi, comme si nous voyions de nos yeux le Seigneur Christ lui-même, qui nous jugera en ce jour terrible de la résurrection universelle. Ne quittons pas le temple avant la fin de l'office. Que personne n'ose y parler ! Quiconque quitte l'église sans raison particulière, ou discute de questions corporelles, imite Judas, qui a quitté la Cène et trahi le Christ !

MIRACLE 65

À propos de deux enfants qui sont restés indemnes après la destruction de leur maison par un tremblement de terre.

En l'an 1507, jour de la Passion salvatrice de notre Seigneur Jésus Christ, au mois de mai, un grand tremblement de terre se produisit en Crète. D'innombrables maisons et ateliers de la grande ville de Hadak furent détruits. Derrière la forteresse, près du marché, se trouvait un atelier sur le mur duquel était peinte la très sainte

Vierge. Les cordonniers qui y travaillaient la vénéraient profondément : ils allumaient des bougies, brûlaient de l'encens et priaient chaque soir.

Ce jour-là, ils rentrèrent chez eux, laissant les deux enfants, et les enfermèrent pour protéger l'atelier. Lorsque le tremblement de terre se produisit, le maître courut ouvrir la porte pour faire sortir les enfants et constata que tout l'atelier s'était effondré. Il pensa que les enfants étaient morts. Il commença aussitôt à creuser pour retrouver leurs restes, mais en creusant, il entendit leurs voix et les vit sous les pierres. Ils sortirent des décombres comme si de rien n'était. Lorsque le maître leur demanda ce qu'ils avaient fait pour éviter de périr, ils répondirent : «En entendant le tremblement de terre, nous avons pleuré devant cette sainte icône, priant la Mère de Dieu de nous aider. Elle a étendu un voile de l'icône, se tenant au-dessus de nous. Les chutes de pierres et de bûches se sont arrêtées au-dessus du voile, et rien ne nous a touchés. La très sainte Vierge est apparue, telle qu'elle est représentée, et nous a dit de ne pas avoir peur. Nous l'avons vue jusqu'à l'heure où vous nous avez dégagés.» Ceux qui étaient présents, entendant cela, ont glorifié la très sainte Souveraine et ont annoncé à toute la ville un si grand miracle

L'illustre Jérôme Donat, duc de Crète (il était considéré comme le plus sage professeur et interprète des livres romains et grecs), l'apprit. Le duc donna l'ordre, et une église y fut construite. L'image est restée dans l'église, car le mur sur lequel la très sainte Vierge était peinte ne s'est pas effondré. Ils ont habilement construit un autre mur à côté, et l'icône n'a pas disparu, mais est toujours debout. Il est célébré chaque année le 9 mai en mémoire du miracle. Ce temple s'appelle la Souveraine du Marché. De précieuses offrandes y sont suspendues, car la Reine toute-puissante a accompli non seulement le miracle mentionné, mais aussi d'innombrables autres signes. Elle a sauvé de nombreuses personnes qui se noyaient dans une grande tempête, a arraché à la mort les estropiés et les brisés, a relevé les paralysés et les infirmes – et a simplement sauvé d'innombrables dangers, comme en témoignent les miracles relatés dans le temple, qu'elle a accomplis à la gloire de notre Dieu, né d'elle de manière ineffable. À Lui reviennent honneur et adoration pour les siècles des siècles. Amen.

MIRACLE 66

À propos de celui qui tomba du mur et fut brisé, guéri par la Mère de Dieu.

Dans la même forteresse crétoise se trouve une autre icône miraculeuse de la très sainte Mère de Dieu, dans l'église cathédrale du saint apôtre Titus. Cette image accomplit de grands prodiges, non seulement dans l'Antiquité, mais encore aujourd'hui, selon la foi de chacun.

Elle a relevé de nombreux immobilisés et paralytiques, guéri des aliénés et guéri diverses infirmités, comme en témoignent les décorations d'argent et d'or qui entourent la sainte image, également appelée Souveraine Mesopantitissa. Son image est portée chaque mardi et, en procession, se joignent à elle l'archiprêtre et le protodiacre de cette ville, d'autres prêtres et de nombreux fidèles, notamment des femmes. Arrivés à l'église Saint-Marc, ils prient avec révérence, puis vont célébrer la liturgie dans toutes les églises, selon l'ordre d'ancienneté. Il arrive souvent que six liturgies soient célébrées simultanément, et que l'archiprêtre reçoive une pièce d'or de chaque personne souhaitant qu'il serve dans sa paroisse. Après l'office, ils rapportent la sainte image à la cathédrale et donnent la moitié de l'argent à l'église, le reste étant partagé entre l'archiprêtre et le protopsalte. Chacun comprend ainsi que Dieu Tout-Puissant accomplit de nombreux miracles avec cette image sacrée de la Mère de Dieu.

Parmi ceux-ci, nous en citerons un qui s'est produit récemment. En avril 1519, un soldat tomba du mur de l'église Saint-Pierre, où il montait la garde selon l'ordre établi dans toutes les forteresses de Crète. Ce soldat (il s'appelait Jean) était très respectueux de la très sainte Enfantrice de Dieu et se rendait souvent au culte dans l'église Saint-Titus, où il se reposait de son important service. Alors qu'il marchait de

nuît d'un bout à l'autre du mur, aidé par le diable, il tomba d'une hauteur de dix brasses, sous des pierres dures et tranchantes. Le garde lui brisa tous les os et offrit un spectacle pitoyable, l'empêchant de se relever ni de bouger. Au matin, on le releva et on le transporta à l'hôpital Saint-Pierre pour l'enterrer après son décès. Personne n'osait alors affirmer qu'un soldat pouvait vivre ne serait-ce qu'une heure, aussi ne fit-on pas venir de médecin. Mais au matin, il reprit ses esprits et dit à son ami de prendre une bourse contenant de l'argent et de la donner au prêtre, afin qu'il puisse servir la toute sainte Enfantrice de Dieu. Après la liturgie, on le releva et on le transporta à l'église Saint-Titus mentionnée plus haut. Là, le malade resta étendu toute la journée devant la sainte image. Le soir, alors que le marguillier s'apprêtait à fermer les portes, il fut soulevé et porté dehors, car, selon la coutume, personne ne restait à l'intérieur pour protéger les biens de l'église. Le soldat resta dehors toute la nuit, priant la très sainte Vierge avec larmes et foi pour sa guérison. À minuit, il s'endormit légèrement et vit la très sainte Vierge visiblement. Elle lui dit : «Voici que tu es guéri et glorifie Dieu.» Il se réveilla et se releva en pleine santé, comme s'il n'avait pas été complètement brisé, et pria toute la nuit. Au matin, le marguillier le vit et fut stupéfait. Il le rapporta au métropolite, qui rassembla ceux qui l'avaient porté immobile dans l'église pour témoigner de l'événement. Convaincu de toute la vérité, le métropolite nota le miracle par cœur. Il ordonna alors que la sainte icône soit transportée pour célébrer une cérémonie de prière dans toute la ville pendant trois jours, ce qui fut fait. Celui que la très sainte Vierge avait guéri suivit l'icône et proclama à tue-tête le miracle de la très sainte Vierge. Non seulement la très sainte Vierge accomplit ce miracle, mais d'innombrables autres. Tout le pays de Khandak les connaît. Des miracles furent accomplis non seulement à l'intérieur des murs de la forteresse, mais aussi à l'extérieur. Et chaque fois, lorsque les malades l'invoquaient avec révérence, ils étaient honorés par la guérison de la très sainte Mère de Dieu. Par ses prières, puissions-nous, nous aussi, être honorés de la félicité céleste.

Miracle 67

À propos du miracle du puits de Trapsana et de la nature inhabituelle de certaines eaux.

Près du village de Trapsana, sur la magnifique Crète, à deux pas de là, se trouvait l'église de la très sainte Mère de Dieu. Cette église s'appelle Notre-Souveraine de la Source. Devant l'église se trouve une source profonde de quatre coudées. Elle contient une quantité d'eau abondante, suffisante pour tout le village, et il n'y a pas d'autre point d'eau à proximité. Cette eau est utilisée pour le bétail et pour tous les besoins. Souvent, elle est épuisée le soir, et le matin, le puits est à nouveau plein.

À cette source, par la grâce et la puissance de la très sainte Mère de Dieu, un miracle étonnant se produit, d'où son nom de «Source». Il arrivait souvent qu'une personne tombe dans le puits, qui était vidé avant la fin de la journée. Après tout, le puits est au niveau du sol, et on peut trébucher, et celui qui puise de l'eau peut en pousser un autre. Et lorsqu'une personne tombe dedans, aussitôt (oh, quel merveilleux miracle !) l'eau atteint le bord et la personne en ressort saine et sauve. Cela ne s'est pas produit une ou deux fois, mais un nombre incalculable de fois. Cela se produit aujourd'hui, et quiconque l'a vu de ses propres yeux en témoigne.

Je doutais beaucoup et ne croyais pas au miracle : non pas que la très sainte Mère de Dieu ne puisse accomplir de grands miracles, mais parce que la vénération des gens modernes a diminué et que les saints en accomplissent moins. J'ai interrogé l'un des témoins oculaires et je lui ai fait jurer au nom de Dieu de dire la vérité. Tous ont témoigné avec certitude que c'était la vérité : et pas seulement le peuple, mais aussi le très illustre souverain Andreï Kornar lui-même, à qui appartenait le village. J'ai été son secrétaire pendant deux ans et j'ai recopié ses poèmes, car il était très cultivé en italien et en grec.

Je lui ai demandé s'il était déjà arrivé, lorsqu'il était dans ce village, que quelqu'un tombe dans la source ? Il me répondit : «Frère, tu ne dois pas douter du pouvoir de la Vierge Marie, mais croire fermement. Car elle fait tout ce qu'elle veut. La première fois que j'ai entendu parler d'un tel miracle, je n'y ai pas cru non plus. J'ai alors ordonné à mes fidèles, lorsque j'étais là-bas, de m'avertir immédiatement si quelqu'un tombait dedans. Un jour, il arriva qu'une femme tomba dans le puits. J'y courus et vis comment l'eau la précipita hors du puits. C'était au coucher du soleil, alors que toute l'eau avait déjà été puisée. Et puis, comme pour un tel événement, le puits fut de nouveau rempli à ras bord. Alors, je pleurai de joie et, entrant dans le saint temple, je demandai pardon à la très sainte Enfantre de Dieu pour mon manque de foi antérieur. Et un médecin m'a également dit que l'eau de la source avait un pouvoir particulier.»

Il existe de nombreuses autres sources en divers endroits de Grèce, auxquelles sont accordées des propriétés particulières.

MIRACLE 68

Une vision merveilleuse du Seigneur, qui a eu pitié de nous grâce aux prières de la Mère.

Dans le «Pré fleurie» (chapitre 8, partie 3), il est question d'un saint confesseur. Il accomplit de nombreux exploits spirituels, célébrait souvent la divine liturgie et était honoré par le Seigneur de voir des anges en visions pour sa vie pure. À la fin de sa vie, il reçut une autre vision miraculeuse. Nous la consignons ici, à la fin du livre, comme pour sceller le reste. Et pour notre compréhension, afin que, nous souvenant et craignant ce qui fut révélé à ce vieillard, nous nous repentions de nos iniquités, afin d'être rachetés de la terrible décision du juste Juge.

On dit que ce prêtre vit en esprit notre Seigneur Jésus Christ, assis sur le trône de majesté. À sa droite se tenait la Souveraine céleste. Toute l'armée céleste ordonna à l'ange puissant de sonner la trompette redoutable qu'il tenait. La trompette était si puissante, et le son du tonnerre si puissant que le monde entier trembla, comme une feuille d'arbre emportée par le vent.

Après un certain temps, le Seigneur donna de nouveau le signal de sonner de la trompette une seconde fois, et l'ange obéit. Et la Mère toute immaculée du Christ, sachant qu'après le troisième son de trompette le monde prendrait fin, se leva de son trône, tandis que tous les saints se tenaient en silence, dans un profond recueillement. Elle tomba aux pieds immaculés du juste Juge et pria longuement, implorant sa bonté de consentir, selon son infinie compassion, à accorder aux pécheurs plus de temps pour pleurer leurs iniquités qui l'avaient irrité et indigné. Le Seigneur répondit : «Tu sais, ma Mère bien-aimée, combien d'actes honteux le monde ingrat a commis, et il les commet sans cesse. Il n'est donc ni juste ni convenable que je sois miséricordieux. Car non seulement les laïcs, mais aussi le clergé et les moines me blessent les entrailles et me crucifient à nouveau. Ils ont complètement souillé la sainte image et la vie angélique par leur licence.» Puis la Souveraine continua sa prière en ces termes : «Ma très douce enfant, écoute-moi pour les entrailles de ta miséricorde et pour ta Passion immaculée, que tu as endurée pour les pécheurs.» Il répondit : «Tu sais, ma Mère, que bien des fois, par tes supplications et tes prières, tu as éclairé ma juste indignation et tu ne m'as pas permis d'exercer le juste jugement. Mais les hommes ne se sont absolument pas corrigés de leur ancienne méchanceté et de leur dépravation, et sont même devenus pires, méprisant ma Croix et ma Passion. Les autorités torturent sans vergogne leurs subordonnés et profanent les lois sacrées par leur vie licencieuse. Les hommes violent les lois et méprisent mes commandements. Ils font ce que la chair désire : fornication, meurtre, injustice et autres iniquités honteuses et mortelles.» La Souveraine dit : «Tout cela est vrai, ma très chère enfant. Mais je te prie, dans ton infinie compassion, envoie-leur la lumière de ta grâce, afin qu'ils connaissent leurs difficultés futures et, en se tournant, obtiennent la rémission de leurs péchés. Oui, Seigneur très miséricordieux, écoute-

moi et exauce cette requête, non parce que cela leur convient, car ils sont indignes de toute miséricorde et de tout pardon, mais par amour pour tous tes saints, qui ont versé leur sang pour ton nom, livré leur chair à diverses morts et méprisé tous les plaisirs terrestres afin d'acquérir ton amour. Alors, écoute, Dieu miséricordieux, notre prière.» Alors tous les saints se prosternèrent avec la très sainte Enfantre de Dieu, implorant la miséricorde du Seigneur.

Le Juge miséricordieux, s'inclinant devant les prières de tous, répondit d'un air calme : «Ma Mère, par ta prière bienveillante, tu as vaincu et apaisé mon indignation. Que ta volonté soit faite. Et vous, mes frères et amis, par vos intercessions, vous avez transformé ma colère en miséricorde. J'enverrai de nouveau dans le monde des docteurs et des annonciateurs pour corriger les pécheurs.» Lorsque le Seigneur eut dit cela, la vision prit fin. Le prêtre la raconta à tous les frères du monastère et, afin qu'ils croient à la vérité, il révéla à chacun, en secret et en privé, ses péchés, tels que le Seigneur les avait déclarés et révélés, et il le leur révéla spirituellement, afin qu'ils se corrigent. Ayant dit cela, le saint remit son âme entre les mains de Dieu.

Venez, frères et pères, qui entendez et lisez ceci, pleurons nos iniquités ! Pleurons un instant, afin de ne pas souffrir sans espoir et éternellement. Ne négligeons pas notre salut, car la mort approche et nous saisira comme une bête féroce. Ne nous contentons pas de lire des livres et d'écouter les perles des enseignements divins, car si nous restons sans correction, nous n'en tirerons aucun bénéfice. Ce ne sont pas ceux qui écoutent la loi qui sont justifiés. Ce ne sont pas ceux qui écoutent la loi et lisent les livres qui seront sauvés, mais ceux qui accomplissent la volonté divine. Réfléchissons, bien-aimés, à tout ce qui concerne notre salut. Le médecin nous invite à nous faire soigner, et nous dormons paresseusement ?! Il vient avec une grande bonté nous guérir gratuitement, et nous, ingrats, rejetons et méprisons de tels soins ?! Ô folie et insouciance ! La très pure Souveraine se tient debout et intercède sans cesse devant le Seigneur pour notre salut, et nous sommes ingrats envers sa plus grande bénédiction. Relevons-nous joyeusement du péché, bien-aimés. Remercions la Vierge éternelle pour les innombrables dons et grâces que nous avons reçus et continuons de recevoir d'elle. Ô, la Souveraine douce et humaine ! Nous te remercions, te magnifions et te glorifions ! Nous te proclamons grâces. Nous ne cachons pas ta miséricorde. Nous n'oublions pas ta Providence. Nous confessons ta sollicitude. Nous te remercions pour les innombrables dons et grâces, chantant haut et fort tes miracles. Tu as corrigé la chute ancienne des ancêtres. Tu as renouvelé l'image obscurcie, lui rendant sa beauté d'antan. Tu as transformé la naissance douloureuse de l'aïeule Ève en la naissance joyeuse d'une gestation tremblante dans le sein maternel. Les portes verrouillées des délices célestes se sont ouvertes à nous, et nous avons goûté aux anciens délices du paradis. Par toi, nous avons été rachetés de la corruption et espérons parvenir à la renaissance et au royaume des cieux. Tu es l'Intercesseur de notre salut et le guide élu de notre secours. Tu es notre joie et la louange de l'univers entier. Toi, la Vierge tant chantée, la Toute-Puissante, ne dédaigne pas ceux qui t'invoquent avec foi. Tends la main à ceux qui sont fatigués. Prends ceux qui sont pris dans le tourbillon, apaise les vagues impétueuses. Rassemble les esprits de la tentation dans un seul soupir. Que ta prière soit exaucée ! Mère de son Fils, tu possèdes une audace immense et incontestable, une force invincible et une puissance invincible. Nul ne peut résister à ta puissance. Tout obéit à ton commandement. Tout obéit à ton commandement. Tout agit par ta puissance. Celui qui est né de toi t'a surnaturellement placée au-dessus de toute création et accomplit tout selon ta prière. Il est miséricordieux envers les demandes, il se réjouit de la prière, il exauce les prières justes, te rendant sa propre gloire, et, étant ton Fils, il exauce tes demandes. J'ai confiance en toi, ô Souveraine ! Par ta puissance et ton amour pour l'humanité, j'arrache de mes lèvres pécheresses ce fruit d'exercices spirituels. Ne dédaigne pas nos prières indignes, mais comme le Bon et l'Humain, qui accorde la rédemption et nous rend dignes du royaume des cieux, rends le Fils et Dieu miséricordieux, afin qu'il nous accorde la grâce de te glorifier continuellement et sans cesse, toi et Dieu né de toi, avec son Père sans

commencement et son Esprit tout-saint, bon et vivifiant, pour les siècles des siècles.
Amen.

A handwritten signature in black ink, featuring a large, stylized initial 'K' followed by a horizontal line.